

@

Nicolas PRJÉVALSKY

**DE ZAÏSSANSK AU THIBET
ET AUX SOURCES DU HOANG-HO
(FLEUVE JAUNE)**

Troisième voyage
en Asie centrale
1879 — 1880

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

à partir de :

**DE ZAÏSSANSK AU THIBET ET AUX
SOURCES DU HOANG-HO (FLEUVE JAUNE)**
Troisième voyage en Asie centrale 1879-1880

par Nicolas PRJÉVALSKY

Revue *Le Tour du Monde*, Paris : volumes 53, 1887/01, pages 1-80 ¹, et 54, 1887/02, pages 209-240, illustrées de 77 dessins et compositions d'Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe, et de 2 cartes. Texte condensé par J. Riel, sur la traduction de Mme Jardetsky.



mise en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr

¹ Textes, cartes et dessins (68) proviennent du site gallica.bnf.fr de la Bibliothèque nationale de France.

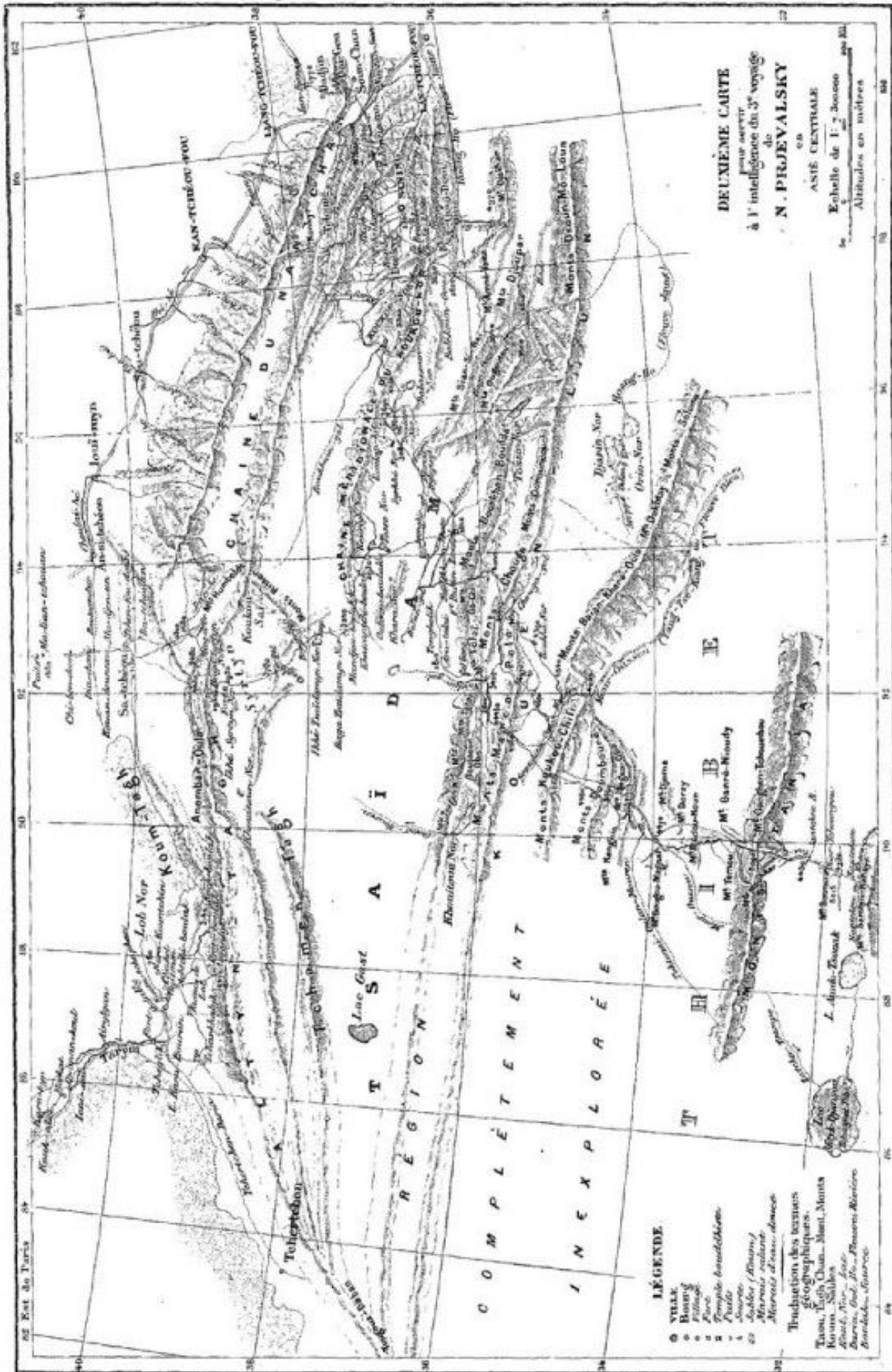
T A B L E D E S M A T I È R E S

- I. — [Zaïssansk, le lac Oulioungour et le fleuve Ouroungou.](#)
- II. — [De l'Altaï au Tian-Chan](#)
- III. — [De Barkoul à Khami](#)
- IV. — [L'oasis et le désert de Khami](#)
- V. — [Oasis de Sa-tchéou — Localités voisines du Nan-Chan](#)
- VI. — [Le Nan-Chan](#)
- VII. — [Notre séjour sur le Nan-Chan](#)
- VIII. — [Le Tsaïdam](#)
- IX. — [Le Thibet du Nord](#)
- X. — [Voyage à travers le Thibet septentrional](#)
- XI. — [Suite de notre voyage à travers le Thibet du Nord](#)
- XII. — [Halte près du mont Boumza](#)
- XIII. — [Retour au Tsaïdam](#)
- XIV. — [Du Tsaïdam au Koukou-nor et à Sinin](#)
- XV. — [Exploration des sources du fleuve Jaune](#)
- XVI. — [Exploration du cours supérieur du fleuve Jaune](#)
- XVII. — [Séjour d'été aux bords du Koukou-nor. Seconde exploration du Nan-chan oriental.](#)
- XVIII. — [Voyage à travers l'Ala-chan et le Gobi central.](#)

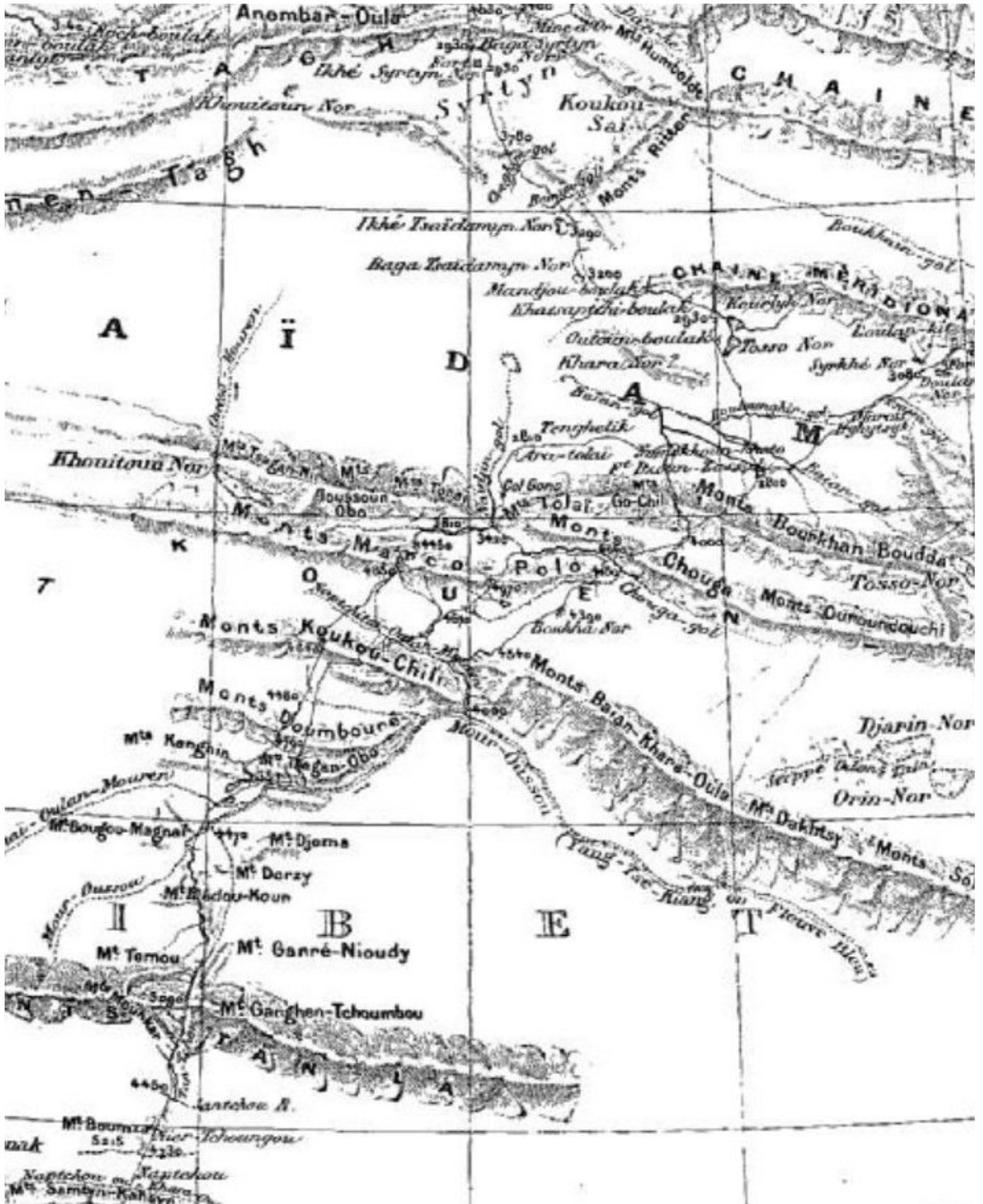
De Zaïssansk au Thibet
 et aux sources du Fleuve Jaune



De Zaïssansk au Thibet
 et aux sources du Fleuve Jaune



De Zaïssansk au Thibet
 et aux sources du Fleuve Jaune



(agrandissement de la carte précédente)

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune



Bagages et tentes de l'expédition

Composition de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

I

ZAÏSSANSK, LE LAC OULIOUNGOUR ET LE FLEUVE OOUROUNGOU

@

Plan et personnel de l'expédition. — Derniers préparatifs à Zaïssansk : vivres, armes, instruments scientifiques, vêtements, habitation, animaux de selle et de bât. — Le guide Mirzach Aldiarof. — Premiers jours de voyage, région comprise entre Zaïssansk et le lac Oulioungour —Description de ce lac. — Bouloun-Tokhoï. — Fleuve Oouroungou, voyage le long de ses rives. — Hivernage des Kirghises. — Rivière Boulougoun. — Chasse au sanglier. — Tourgouts.

p.003 De tous nos explorateurs contemporains, celui qui a fait faire les plus grands progrès à la géographie de l'Asie centrale, est certainement N. Prjévalsky, alors colonel d'état-major, aujourd'hui général dans l'armée russe. Au mois de novembre 1870 il partait de Kiakhta pour reconnaître *la Mongolie et le pays des Tangouts*. La relation de son voyage, imprimée à p.002 Saint-Pétersbourg en 1875, fut traduite en français par M. G. Du Laurens et publiée à Paris en 1880. Entretemps *le Tour du Monde* en avait donné un très intéressant résumé dans son tome XXXIV (second semestre de 1877). En 1876, N. Prjévalsky avait entrepris un second voyage ; son but était alors de pénétrer au Thibet par Kouldja et le Lob-nor. Malheureusement la maladie l'arrêta, et c'est à Kouljda même qu'il fit de ce voyage un compte rendu succinct, inséré dans les bulletins de la Société de Géographie de Saint-Pétersbourg en 1877 (vol. XIII, liv. v) ; cet ouvrage n'a pas été traduit. Après une interruption, nécessitée par l'état de sa santé et par des difficultés survenues entre la Russie et la Chine, notre courageux explorateur se remit en marche en 1879, espérant arriver au Thibet et aux sources du

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

fleuve Jaune par Khami et le Tsaïdam. Si, malgré des efforts surhumains et une admirable abnégation, il n'a pas atteint complètement le but qu'il s'était proposé, sa relation n'en donne pas moins des renseignements précieux sur la géographie, l'histoire naturelle et les habitants de régions jusqu'alors inconnues. C'est cette relation que nous essayons de résumer ici. — J. RIEL.

L'exploration du Lob-nor et de la Dzoungarie occidentale a clos mon second voyage dans l'Asie centrale. Après m'être reposé dans mon pays pendant l'été de 1878, je résolus d'en entreprendre un troisième. La Société de Géographie de Saint-Pétersbourg et le ministère de la Guerre répondirent chaleureusement, comme toujours, à ma proposition. Le but de cette nouvelle expédition était l'exploration du Thibet, contrée généralement très peu connue. La route à suivre fut tracée de Zaïssansk par Khami, Sa-Tchéou et le Tsaïdam, ^{p.004} c'est-à-dire à travers des localités qui offrent par elles-mêmes un grand intérêt scientifique. La durée du voyage fut fixée à deux ans, le personnel à 13 hommes, les frais évalués à 29.000 roubles (environ 75.000 francs). Mes auxiliaires les plus actifs, ceux qui ont rendu des services signalés à l'expédition, sont deux officiers, MM. Éclon et Roborovsky. Le premier, alors enseigne de cavalerie, m'avait déjà accompagné au Lob-nor ; le second me suivait pour la première fois. M. Éclon était chargé de la préparation des animaux et de la collection zoologique. M. Roborovsky avait pour mission de dessiner et d'herboriser. Trois soldats faisaient aussi partie de l'expédition : Nicéphore Iégorof, Michel Roumiantsef et Michée Ourousof. Il y avait encore cinq cosaques transbaïkaliens : Dondok-Irintchinof, mon compagnon inséparable dans mes trois voyages, Pantaléon Téléchof, Pierre Kalmouinin, Djambal Garmaïef et Siméon Anossof ; un sous-officier retraité, André Koloméitsef ; et un interprète pour les langues turque et chinoise, Abdoul-Bassid-Ioussoupof, originaire de Kouldja. Ce dernier m'avait déjà accompagné au Lob-nor. En tout, 13 hommes, mauvais nombre pour les esprits superstitieux, mais le résultat de notre expédition a dû le réhabiliter aux yeux du peuple, qui l'appelle « la douzaine du Diable ».

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune



Ss-off. Roumiantsef

Garmaïef. Téléchof. Irintchinof. Iégorof

Abdoul-Ioussouf (interprète)

Lt. Éclon

Anossof. Ourousof.

Lt. Roborovsky

Kalmouinin

Prjévalsky

Koloméitsef

Vers la fin de 1879 nous nous sommes tous trouvés au poste de Zaïssansk ¹, où l'on avait conservé le matériel de la précédente expédition. Nous l'avons complété par de nouveaux moyens de transport, car nous devons nous approvisionner pour longtemps. A l'exemple des caravanes indigènes, nous avons emmené avec nous des moutons vivants, et emporté du thé en briques et du *dzamba*, sorte de farine grillée que l'on fait dissoudre dans le thé avec un peu de sel et de graisse de mouton. Nous avons acheté en outre 120 kilogrammes de sucre, 30 kilogrammes de légumes comprimés, une caisse de xérès et de cognac, et deux barils d'esprit-de-vin pour les collections.

¹ Aujourd'hui ville de la province de Semipalatinsk, district, et à 185 kil. sud-est de Kokbekty, près de l'extrémité orientale du lac Zaïssan. (*Note du traducteur.*)

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Notre batterie de cuisine se composait d'un grand bassin en cuivre où nous préparions notre soupe et notre thé, d'un petit chaudron également en cuivre, d'une casserole et de deux seaux en fer pour puiser l'eau. D'ordinaire nous conservions notre eau dans deux tonneaux en bois, contenant environ neuf seaux. Les ustensiles de table faisaient pendant à la batterie de cuisine. Chacun de nous avait une grande tasse en bois où il mettait alternativement sa soupe et son thé, et un couteau de poche pour la viande. Nos doigts nous servaient de fourchettes ; nous avions d'abord chacun une cuiller de bois, mais, quand elles furent cassées ou perdues, nous les remplaçâmes par des espèces de spatules que nous fabriquions nous-mêmes. Notre dîner et notre souper se composaient invariablement d'une soupe au mouton, et de gibier rôti quand nous avons été heureux à la chasse ; le poisson paraissait rarement sur notre table. La nourriture était la même pour tout le personnel.

Nos engins de guerre et de chasse étaient de bonne qualité. Chacun de nous portait en bandoulière une carabine du système Berdan, deux revolvers à l'arçon de sa selle, une baïonnette et une giberne contenant 20 cartouches. Nous avions en outre sept fusils de chasse, et nous emportions 50 kilogrammes de poudre et 300 kilogrammes de petit plomb. On nous avait fourni 6.000 cartouches pour nos carabines et 3.000 pour les revolvers. Ces cartouches étaient dans des caisses semblables à celles de l'armée, pesant 40 kilogrammes et contenant chacune 870 pièces ; elles se sont parfaitement conservées pendant tout le voyage.

Pour les travaux scientifiques nous emportâmes deux chronomètres, un baromètre de Parrot avec du mercure et des tubes de rechange, trois boussoles, six thermomètres centigrades, un hypsomètre et un psychromètre. Nous avons tout préparé pour empailler les animaux, pinces, ciseaux, couteaux, savon arsenical, alun, plâtre, ouate et étoupe. Pour les poissons et les reptiles nous avions des boîtes en verre carrées, et plus tard nous pûmes

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

remplacer l'esprit-de-vin par de bonne eau-de-vie chinoise. Pour les herbiers nous avons pris quinze cents feuilles de papier, mais cette provision ne suffisant pas nous fûmes souvent forcés d'user d'un fort mauvais papier indigène.

Nous n'avons eu guère l'occasion de mettre nos uniformes militaires. Durant l'expédition, officiers et cosaques, nous avons porté des blouses et des pantalons de toile écrue pendant l'été, et de drap pendant l'hiver. Nous couchions sur de larges tapis de feutre, avec des oreillers de cuir, nous couvrant en été de couvertures de flanelle et en hiver de peaux de mouton. Pour camper, nous avons deux tentes en toile du type mongol ; nous en occupions une, les cosaques l'autre. Plus tard, au Thibet, l'une de ces tentes fut remplacée par une *kibitka* en feutre, mais il ne nous fut possible de nous en procurer qu'une. En somme j'avais fait mon possible pour n'emporter que le strict nécessaire ; pourtant notre bagage s'éleva à près de 3.300 kilogrammes. Le tout fut emballé dans quarante-six caisses, formant la charge de vingt-trois chameaux.



Chameaux de l'expédition

Le succès de notre expédition dépendait surtout de la solidité de nos bêtes, d'autant plus que nous ne pouvions songer à les

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

remplacer en traversant la Dzoungarie et le désert de Khami. Nous avons acheté trente cinq excellents chameaux chez les Kirghises de Zaïssansk : vingt-trois étaient destinés à porter nos bagages, huit pour les cosaques et quatre de réserve. Outre les chameaux, nous avons cinq chevaux de selle pour moi et les autres officiers.

Pendant notre séjour à Zaïssansk, nous exerçâmes tous les jours nos hommes au tir. S'ils n'avaient pas été bons tireurs, nous aurions couru les plus grands dangers. Si nous n'avions pas été bien armés, jamais nous n'aurions pu pénétrer dans le haut Thibet, ni vers les sources du fleuve Jaune ; les Chinois auraient p.05 bien trouvé le moyen d'entraver notre marche, et peut-être même de nous faire exterminer par des brigands à leur solde.

A la mi-mars 1880 la température s'attéridit, la neige disparut comme par enchantement, et il nous fut possible de partir. Notre itinéraire côtoyait le lac Oulioungour, traversait la ville de Bouloun-Tokhoï, longeait le fleuve Ouroungou et allait directement à Barkoul et à Khami. Nous suivions ainsi le cours du fleuve, avant de nous enfoncer dans des contrées inconnues entre l'Altaï et le Tian-Chan, et nous évitions les avant-postes chinois et le désagrément de nous trouver en contact avec des soldats indisciplinés.

En quittant Zaïssansk, nous avons pris pour guide le Kirghise Mirzach Aldiarof, le même qui, pendant l'automne de 1877, nous avait conduits de Kouldja à Goutchen. Mirzach connaissait parfaitement la partie occidentale de la Dzoungarie, et il y faisait depuis longtemps le métier de *baranta* (vol de chevaux). Ce genre d'industrie n'a rien de déshonorant aux yeux des Kirghises. Dans ce métier, Mirzach avait gagné le titre de *héros* ; il avouait avoir volé plus de mille chevaux, mais il portait au front une grande cicatrice, suite d'un coup de hache qu'il avait reçu d'un de ceux qu'il avait volés. Comme guide il nous était très utile, mais il fallait le tenir serré.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune



Le Kirghise Mirzakh Aldiarof

Le 21 mars ¹, au lever du soleil, notre caravane était prête à se mettre en route ; les chameaux, chargés ou montés, formaient une longue file. J'ouvrais la marche avec l'enseigne Éclon et le guide ; M. Roborovsky et l'interprète Ioussouf la fermaient ; puis venaient les moutons, marchant lentement et s'arrêtant de temps en temps pour brouter l'herbe nouvelle. Nous avons aussi plusieurs chiens qui nous suivaient en volontaires ; nous n'en avons gardé que deux, et un seul nous est resté jusqu'à la fin de l'expédition.

Après avoir quitté Zaïssansk, nous sommes arrivés, ayant parcouru 25 verstes ², à un village très pauvre, nommé Kenderlyk, près duquel passe la ligne de démarcation qui nous sépare de la Chine. Cette frontière, fixée en 1864, suit la rive droite de l'Irtych Noir ; elle nous abandonne le lac Zaïssan, qui est très poissonneux, et se dirige vers le nord-ouest en allant du mont Kouïtoun à la chaîne des monts Saour.

¹ Toutes les dates de ce voyage sont indiquées en vieux style. La différence entre le vieux style et le style moderne est seulement que le vieux retarde de douze jours sur le moderne.

² La verste égale 1056 mètres ; pour les petites distances on peut donc employer indifféremment les verstes ou les kilomètres, d'autant mieux qu'ici toutes les longueurs sont approximatives. (*Note du traducteur.*)

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

Du village de Kenderlyk, un chemin carrossable conduit jusqu'au défilé de Maïkhabtsagaï et de là au lac Oulioungour, puis à la ville de Bouloun-Tokhoï. Sur cette route nous fûmes salués le 26 mars par un de ces chasse-neige qui, d'ordinaire, ne se produisent p.006 avec cette violence qu'au beau milieu de l'hiver. Par un vent terrible et un froid de — 9 degrés ¹, la neige, transformée en poussière impalpable, nous collait les paupières et nous faisait trébucher : c'est à grand'peine que nous pûmes atteindre l'endroit où nous devions dresser nos tentes.



Un chasse-neige

Le lendemain matin, la terre était couverte d'un épais linceul de neige, et le thermomètre marquait — 16 degrés.

La contrée qui s'étend entre le lac Zaïssan et celui d'Oulioungour présente un aspect tout particulier. Au sud s'élève, comme une vaste muraille, la chaîne des monts Saour, qui atteignent dans le

¹ Toutes les températures sont marquées en degrés centigrades.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

groupe Mous-taou ¹ une altitude de 3.690 mètres.

Au loin, vers le nord, on aperçoit le gigantesque Altaï, et entre ces hauteurs se déploie la vallée de l'Irtych Noir, aux abords duquel on rencontre force sables mouvants. Ces sables sont couverts de bouleaux nains, de trembles et de *djinghils* (*Halmodendron argenteum*). On y voit aussi le *Fragopyrum*, l'*Ephedra* et le *roseau des sables* (*Psamma arenaria*). Les monts Saour sont escarpés au sud, mais vers le nord ils descendent en pente douce sillonnée de ravins. A l'ouest ils vont rejoindre le mont Tarbagataï, et à partir du groupe Moustau ils s'abaissent vers l'est et vont se perdre près du bord occidental du lac Oulioungour. Ce lac, qu'a reconnu le moine Rubruquis en 1253, a 130 verstes de circonférence ; il se trouve à 480 mètres d'altitude et doit être très profond. A l'est il reçoit une assez grande rivière, l'Ouroungou ; il n'a pas d'écoulement ; l'eau en est limpide, légèrement salée et néanmoins très potable.

Nous arrivâmes à l'Oulioungour le 31 mars ; la surface du lac était encore couverte de glace, mais cette glace était peu solide. Nous y fûmes témoins d'un passage considérable de *cygnes* (*Cygnus Bewickii*). Ces oiseaux voyageaient par troupes de plusieurs centaines et ne se dirigeaient pas directement vers le nord ; ils inclinaient à l'ouest, sans doute pour éviter l'Altaï, où l'accumulation des neiges était encore considérable. Après avoir longé les rives occidentale et méridionale du lac, notre caravane se dirigea le long de la rivière Ouroungou, sur les bords de laquelle s'élève la bourgade chinoise de Bouloun-Tokhoï. Fondée en 1872, elle a été pillée par les Dounghans ; aussi la plupart de ses habitants l'ont-ils abandonnée ; lors de notre visite, elle n'était occupée que par une centaine de soldats et quelques marchands.

A 4 verstes de la ville nous avons campé sur le bord de l'Ouroungou. Cette rivière a environ 480 kilomètres de longueur ; elle naît dans l'Altaï et arrose l'extrémité septentrionale de la

¹ *Mous*, glace ; *taou*, montagne.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Dzoungarie. Vers son embouchure elle a 80 mètres de largeur ; son fond rocailleux est guéable en hiver et au printemps, mais en été elle subit des crues considérables ; son cours est toujours rapide et elle n'est jamais navigable. Ses bords, au moins dans la partie inférieure, sont boisés ; on y rencontre des forêts de peupliers noirs et de saules de diverses espèces, entremêlés d'épais buissons de framboisiers, de groseilliers, de chèvrefeuilles et surtout de *dyrissoun* (*Lasiagrostis splendens*), l'une des plantes les plus caractéristiques de l'Asie centrale. Dans ces forêts vivent des sangliers, des cerfs, des loups, des renards, des blaireaux et une grande variété d'oiseaux. La rivière est très poissonneuse, mais tous ses hôtes se ramènent à quatre ou cinq espèces. En dehors de la zone des forêts, au sud et au nord de la rivière s'étend le désert jusqu'à l'Altaï et au Tian-Chan.

A 70 verstes de son embouchure dans l'Oulioungour, la vallée de l'Ouroungou se rétrécit, les pentes latérales se rapprochent en formant une gorge de 20 à 30 mètres de profondeur, au fond de laquelle la rivière se fraye péniblement un passage pendant plusieurs dizaines de verstes, c'est l'Ouroungou moyen. On n'y aperçoit nulle trace de culture ; les nomades n'y viennent pas pendant l'été à cause de la quantité prodigieuse de cousins et d'œstres qui tourmentent les troupeaux.

Dès notre arrivée sur les bords de l'Ouroungou, nous avons fait une pêche vraiment miraculeuse. Avec un filet long de 10 à 12 mètres nous avons pris d'un seul coup de 80 à 100 kilogrammes de muges ^{p.007} mesurant 1 pied de long. Cela nous permit de varier un peu notre ordinaire ; nous avons essayé aussi de chasser, mais sans grand succès. Nous campions toujours au bord de la rivière ; mais, sur le cours moyen, les roches se rapprochent tellement que la route est obligée de s'enfoncer dans le désert, où les cailloux blessaient les sabots de nos chameaux et usaient nos bottes avec une rapidité inquiétante. Là encore ni habitants ni nomades ; seulement de 30 en 30 verstes un poste de soldats chinois. En 1878

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

de malheureux Kirghises émigrés du district d'Oust-Kaménogorsk se réfugièrent sur ce plateau, au nombre de 8.000 à 9.000. Ils furent obligés d'y passer l'hiver. Leurs souffrances furent inouïes ; bêtes et gens périrent par centaines, et toute la région environnante fut dévastée.

A 260 verstes de l'embouchure de l'Ouroungou, la route fait un coude et se dirige sur Goutchen. Les stations, au nombre de huit, sont dispersées sur une longueur de 275 verstes ; c'est cependant le meilleur chemin pour aller de Zaïssansk à Goutchen ; l'autre, par Kachkyr, est plus court, mais manque absolument d'herbe et d'eau. Non loin du coude de la route commence le cours supérieur de l'Ouroungou, qui s'y forme de la réunion de trois rivières : le Tchinghil, le Tsagan et le Boulougoun ; ce n'est qu'à partir de ce dernier confluent que l'Ouroungou prend le nom qu'il conserve jusqu'au lac Oulioungour. Ayant décidé de nous rendre à Barkoul sans traverser Goutchen, il nous fallut quitter la route pour remonter le Boulougoun en longeant l'extrémité des contreforts de l'Altaï du sud. Ici point de forêts, des roches nues dans les interstices desquelles on aperçoit de loin en loin des buissons de *saksaoul* et de tamarins à côté de petits plateaux couverts de *dyrissoun*, de spirées et d'oignons sauvages. C'est le 24 avril que nous nous étions engagés dans ce nouveau chemin ; nous étions à plus de 1.000 mètres d'altitude, la rivière n'avait pas plus de 20 mètres de largeur, les montagnes environnantes étaient hautes et arides. Après avoir longé le Boulougoun pendant une quarantaine de verstes, nous rencontrâmes le Gachoun-nor¹, sur le bord duquel nous établîmes notre campement. Ce lac a 4 kilomètres de circonférence ; il est peu profond et l'eau en est un peu amère. Nous y avons pris beaucoup de poissons des mêmes espèces que dans l'Ouroungou, et nous sommes restés quatre

¹ En langue mongole *nor* veut dire 'lac' et *gol* 'rivière' ; on commet donc un pléonasme lorsque l'on dit le lac Gachoun-nor, et la rivière Tsagan-gol. (*Note du traducteur.*)

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

jours, pendant lesquels nous avons organisé une belle chasse aux sangliers.

Tige et branche de saksoul

Près de notre camp, sur la rive du Boulougoun, s'étendait une plaine marécageuse couverte de roseaux et de saules rampants. La superficie occupée par ces buissons n'avait que deux verstes de longueur sur une verste de largeur ; néanmoins ce petit coin fourmillait de sangliers. Les femelles avaient mis bas, et les marcassins étaient même déjà assez forts ; ils se groupaient par bandes de plusieurs familles ; seuls les vieux mâles se tenaient à l'écart. Les uns et les autres étaient peu craintifs, quoique leur odorat soit assez subtil. De grand matin, avant le lever de l'aurore, accompagnés de plusieurs cosaques, nous nous rendîmes dans le



fourré ; en nous voyant arriver, les sangliers sortirent de leurs bauge, et se jetèrent au-devant de nous en si grande quantité que nous n'avions que l'embarras du choix. Dans cette mêlée il y eut bien des coups de fusil perdus, bien des blessés nous échappèrent : néanmoins nous en tuâmes un certain nombre, entre autres un mâle de 1,70m de longueur, haut de 90 centimètres et pesant 165 kilogrammes ; il me fallut quatre coups de carabine pour l'abattre pendant qu'il me chargeait.

En remontant le Boulougoun, nous rencontrons de temps en temps des campements de Tourgouts. C'est une tribu mongole appartenant au groupe des Kalmouks, habitant le long des rivières Tchinghil et Boulougoun, par conséquent sur le versant méridional de l'Altaï. Ils relèvent du gouverneur chinois de Kobdo et se

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

subdivisent en 5 *soumos*, commandés par des princes héréditaires de différentes catégories.

En 1770 plusieurs de ces tribus abandonnèrent l'Europe et revinrent dans l'Asie centrale ; d'abord sur les bords du lac Balkhach, puis dans le pays de l'Ili. Chemin faisant, les fuyards eurent beaucoup à souffrir du manque de vivres, et de rixes avec les Kirghises et autres.

Cependant 280.000 arrivèrent dans la vallée de l'Ili, où ils acceptèrent la sujétion chinoise. Ils furent alors internés sur le Iouldous, plateau spacieux, très riche en pâturages, formé par le Tian-Chan central. A la suite de la révolte des Doungans (mahométans), ils en furent encore chassés et, après bien des vicissitudes, vinrent s'échouer dans les pays où nous les avons rencontrés.

Le type des Tourgouts forme un contraste frappant avec celui des Mongols proprement dits, ou Khalkhas. Ils sont généralement de petite taille, maigres, d'apparence chétive et néanmoins musculeux. Comme tous les Mongols ils sont craintifs et paresseux : mais, tandis que les Khalkhas sont bons et hospitaliers, les Tourgouts peuvent rivaliser avec les Chinois pour la fausseté et la cupidité.

Leur costume se compose d'un caftan gros-bleu en coutil chinois, avec une ceinture de cuir à laquelle sont suspendus un briquet et un couteau ; ils portent des bottes chinoises et pour coiffure un chapeau de feutre à bords retroussés.

Ils se rasent la tête en laissant pendre une tresse par derrière ; ils n'ont guère de barbe ni de moustaches.

Les femmes s'habillent à peu près comme les hommes et enduisent leurs cheveux de colle-forte.

Leur langue diffère très peu de celle des Khalkhas.

Leur religion est le bouddhisme, mais ils l'observent moins soigneusement que les Mongols du Thibet.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Ils vivent sous des tentes de feutre, qu'ils groupent rarement en *aouls*.

Leur principale occupation est l'élevage du bétail ; l'agriculture n'est pratiquée que dans les endroits très fertiles, car elle leur est souverainement désagréable.

@

II

DE L'ALTAÏ AU TIAN-CHAN

@

Désert de Dzoungarie, sa surface, le lœss, l'irrigation. — Climat. — Flore, le saksoul et le dyrissoun. — Faune : le cheval sauvage et le chameau sauvage. — Notre voyage à partir du lac Gachoun ; plaine au sud de l'Altaï. — Monts Kara-Syrkhé et Koukou-Syrkhé. — Arrivée dans la plaine de Barkoul.

Entre l'Altaï au nord et le Tian-Chan au sud s'étend le désert de Dzoungarie, limité à l'ouest par les monts Saour et les chaînes secondaires qui unissent le ^{p.010} Tarbagataï au Tian-Chan ; à l'est il se confond avec le désert de Gobi. Toute cette surface était occupée jadis par une mer dont les Chinois ont conservé le souvenir sous le nom de *Khan-Khan*, et dont le désert de Dzoungarie formait un vaste golfe. Depuis, cette mer s'est desséchée et a fait place à des steppes peu arrosées ou à des plaines complètement arides.

Dans la partie occidentale de la Dzoungarie on trouve des montagnes assez considérables ; entre Goutchen et les monts Saour l'altitude est de 750 mètres. mais elle décroît vers le nord et surtout vers le sud : vers le lac d'Ebi elle descend jusqu'à 210 mètres, chiffre inconnu dans tout le reste de l'Asie centrale.

Dans le nord et l'est du désert le sol est formé de schistes et de graviers provenant de la décomposition des roches, mais à l'ouest et surtout au nord-ouest les gisements de lœss prédominent, et au sud s'étendent des sables mouvants et des salines. Le lœss, connu des Chinois sous le nom de *kouang-tou*, présente un aspect d'un blanc jaunâtre, et se compose d'argile, de menu sable et de chaux carbonatée ; il est généralement poreux et très friable, mais sous l'influence de l'eau et des autres agents atmosphériques il peut devenir très compact et former des talus verticaux de plusieurs centaines de pieds.

Le désert de la Dzoungarie n'est arrosé que sur ses confins, et

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

encore l'irrigation n'y est pas abondante. Au nord coule l'Ouroungou, et au sud le Tian-Chan donne naissance à un grand nombre de petits cours d'eau qui disparaissent en arrivant dans la plaine. Il n'y a que deux tributaires du lac Aïar, le Tsin-chouï et l'Oulan-Oussou, ainsi que la rivière Kiilyn, affluent de l'Ebi-nor, qui abreuvent la région méridionale. Les sources y sont rares et presque toujours salées, les puits encore plus rares ; il n'y a qu'en été, lors de la fonte des neiges des montagnes, qu'on rencontre des torrents qui parfois se creusent des lits profonds.

En général le climat de cette région est caractérisé par une extrême sécheresse et par un violent contraste entre les chaleurs de l'été et les froids de l'hiver. L'automne est la meilleure saison : le ciel y est presque continuellement pur et serein, et les chaleurs ne sont plus accablantes. Le 11 octobre, à une heure après midi, le thermomètre marquait + 15 degrés ; il est vrai que le 23 du même mois, au lever du soleil, après une chute de neige, il descendait à — 26°, 2, et en décembre, du 5 au 10, le mercure gelait toutes les nuits dans nos instruments. Le printemps vient de très bonne heure. Nous avons constaté 27°, 2 au mois d'avril ; en été les chaleurs sont torrides, mais les pluies ne sont pas rares.

Une particularité caractéristique du climat de la Dzoungarie et de toute l'Asie comprise entre la Sibérie et l'Himalaya consiste dans la violence des orages printaniers. Ces orages, qui viennent ordinairement de l'ouest ou du nord-ouest, éclatent aussi en hiver, moins souvent en été, presque jamais en automne. Ils s'élèvent généralement entre dix et onze heures du matin, rarement vers midi, et ne se calment qu'au coucher du soleil ; l'intensité du vent est alors si considérable que l'air se remplit de nuages de sable et de poussière qui aveuglent et étouffent les gens et obscurcissent le soleil.

La flore du désert de Dzoungarie est extrêmement pauvre et diffère très peu de celle des localités les plus sauvages du Gobi ; dans la région accidentée qui couvre la partie occidentale, la vie végétale est un peu plus abondante, mais partout les arbres sont

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune



Un orage en Dzoungarie

inconnus. Parmi les arbustes le *saksaoul* tient la première place, puis viennent l'*Ephedra* et la *Reaumuria sangarica*, surtout où le lœss domine. Parmi les herbes on remarque l'absinthe et une petite graminée dont l'espèce n'a pu être déterminée. On peut y joindre le *kharmyk* (*Nitraria Scholeri*) et le *faux acacia* (*Caragana pygmæa*), puis le *dyrissoun* (*Lasiagrostis splendens*) sur le bord des ruisseaux.

Le *saksaoul* et le *dyrissoun* habitent toute l'Asie centrale, à laquelle ils appartiennent exclusivement, nous nous y arrêterons un instant.

Le *saksaoul* (*Haloxyton ammodendron*) appartient à la famille des plantes salines. Il a des branches dénudées rappelant celles de la prêle ; il a tantôt l'aspect d'un buisson, tantôt celui d'un arbre de plus de 4 mètres de hauteur, ayant au niveau du sol de 6 à 9 pouces de circonférence ; mais ces spécimens sont rares. Il pousse de préférence dans les sables, où il forme des groupes isolés. A côté des individus vivaces se trouvent toujours des arbustes desséchés, de sorte que la « forêt » de saksauls, même au désert, n'a rien d'attrayant, d'autant plus qu'elle ne donne pas d'ombre. Pour les nomades ce n'en est pas moins une plante précieuse, car elle donne aux chameaux une bonne nourriture, et aux gens un excellent

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

combustible ; elle fleurit en mai ; ses fleurs sont petites et jaunes ; ses graines, également petites, plates et de couleur grise, couvrent les branches d'une masse compacte et mûrissent en septembre.



Forêt de saksauls

Les forêts de saksauls abritent des loups, des renards et surtout des gerboises, qui se creusent des terriers entre leurs racines et se nourrissent de leurs branches.

Une autre plante encore plus utile aux habitants du désert appartient à la famille des graminées : les Mongols l'appellent *dyrissoun*, les Kirghises *tchii* et les botanistes *Lasiagrostis splendens*. Elle se trouve dans les mêmes régions que le saksaul et croît jusqu'à près de 4.000 mètres d'altitude ; il est vrai qu'à ces hauteurs elle est très chétive. Elle choisit de préférence un sol argilo-salin, mais un peu humide ; elle atteint de 5 à 6 et même quelquefois de 7 à 9 pieds de hauteur. Chaque arbuste présente à sa base un amoncellement de terre de 1 à 3 pieds de diamètre ; au printemps de nouvelles pousses s'en échappent et le vieux tronc meurt. Un buisson ainsi formé n'offre que très peu de verdure, et le pays couvert de *dyrissoun* présente un aspect gris peu agréable. Cette plante est une excellente nourriture pour les animaux domestiques ; avec les tiges les Chinois confectionnent des chapeaux, les Kirghises font des p.011 nattes, dont ils tapissent l'intérieur de leurs tentes ; les Mongols ne les utilisent que pour le chauffage.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

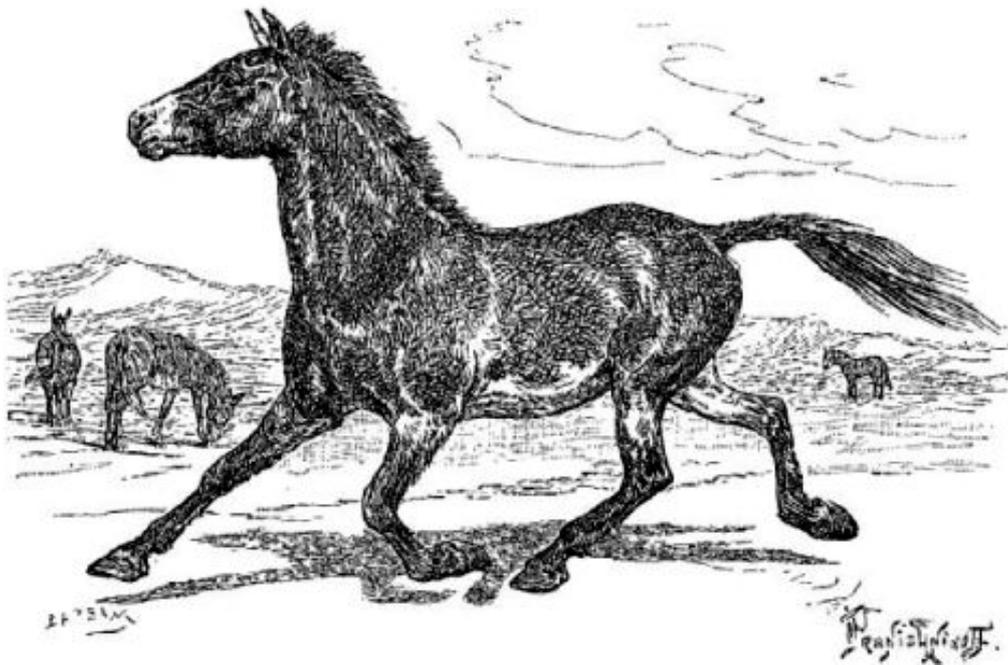
La faune du désert de Dzoungarie paraît tout aussi pauvre que la flore. En dehors des animaux domestiques nous n'y avons trouvé que treize espèces de mammifères, dont les plus remarquables sont : le *dzeyran* (Antilope subgutturosa) ; l'antilope *saïga*, la gerboise, le chameau sauvage (Camelus bactrianus ferus). Ensuite viennent trois espèces de solipèdes : le *djighetaï* (Asinus hemionus), le *khoulan* (Asinus onager) et le cheval sauvage (Equus Prjevalskii). Nous y avons compté à peine dix espèces d'oiseaux sédentaires, dont les plus répandus sont : le *boldourou* (Syrrhaptus paradoxus), que l'on rencontre dans tous les déserts de l'Asie centrale, le corbeau, le pinson du désert, l'alouette et le geai du saksaul (Podoces Hendersoni). Le pays est complètement privé de poissons ; nous n'y avons pas vu de batraciens, et les reptiles ne sont représentés que par deux espèces de lézards.

Le cheval sauvage, dont un spécimen unique se trouve au musée de Saint-Pétersbourg et auquel on a donné le nom d'*Equus Prjevalskii*, semble former la transition entre l'âne et le cheval domestique. C'est sans doute le prototype de ce dernier, si profondément modifié par les soins prolongés que l'homme lui a prodigués. L'*Equus Prjevalskii* est généralement de petite taille ; sa tête est proportionnellement grande, avec des oreilles moins longues que celles de l'âne ; sa crinière est courte, hérissée, de couleur brune ; il est sans garrot et sans raie dorsale. Dans sa partie supérieure la queue est presque nue ; il n'y a que vers l'extrémité qu'elle porte de longs poils noirs. La robe est grise, presque blanche sous le ventre ; la tête est roussâtre avec le museau blanc ; le poil d'hiver est assez long et légèrement ondulé. Les jambes de devant sont blanches à la partie inférieure, grises vers le haut et sur les genoux, noires auprès des sabots, qui sont ronds et assez larges.

Ce cheval, nommé par les Kirghises *kertag* et par les Mongols *takhé*, n'habite que les parties les plus sauvages du désert de Dzoungarie. On le rencontre en petites troupes de cinq à quinze individus, qui paissent sous la surveillance d'un vieil étalon. Le

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

kertag est excessivement méfiant, et avec cela il jouit d'un odorat très fin, d'une ouïe et d'une vue à toute épreuve. Je n'ai eu l'occasion de rencontrer que deux troupes de ces animaux. Nous aurions pu nous approcher de la seconde à portée de fusil, mais ils ont éventé mon compagnon à plus d'un kilomètre et ont pris la fuite. Le mâle courait le premier, la queue en l'air et le cou recourbé ; sept femelles le suivaient. Le *kertag* n'habite nulle part

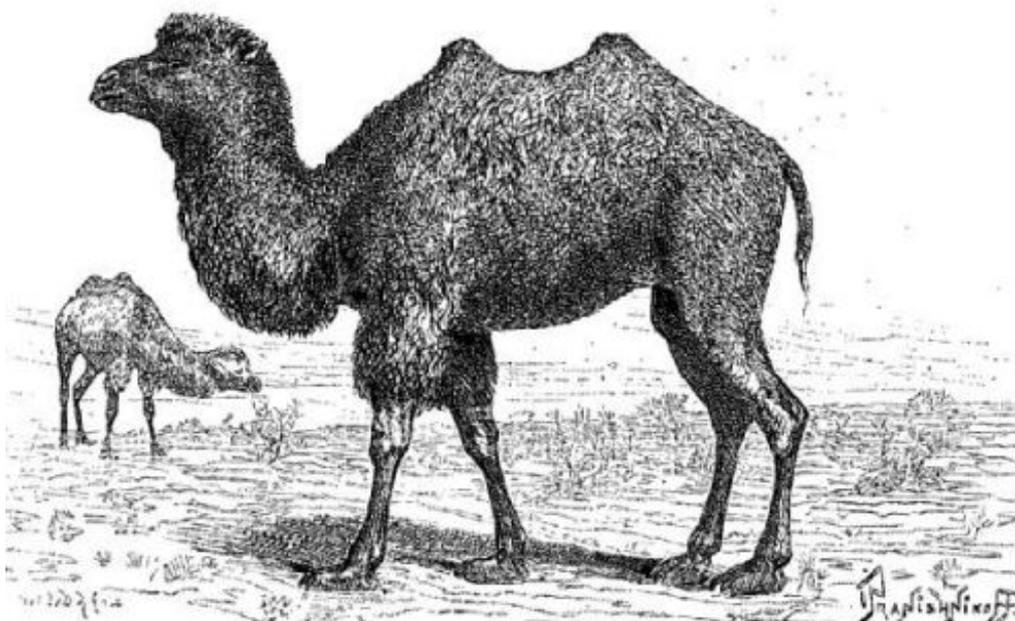


Cheval sauvage

en dehors du désert de Dzoungarie : c'est un fait que je puis aujourd'hui certifier ; mais l'aire du chameau sauvage n'est pas aussi restreinte. L'existence du chameau sauvage (*Camelus bactrianus ferus*) a été révélée pour la première fois, par Marco Polo. Duhald et Pallas en parlent, ainsi que plusieurs voyageurs modernes, mais sans l'avoir étudié directement et seulement sur les rapports des indigènes. Aussi Cuvier en niait-il l'existence, disant que les prétendus chameaux sauvages de la haute Asie n'étaient que des chameaux domestiques rendus à la liberté. Pour moi, il m'a été donné de rencontrer cet animal remarquable près du Lob-nor, sa véritable patrie, et de l'y observer. Certes la différence entre le chameau domestique et le chameau sauvage n'est pas

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

considérable ; ce dernier a seulement les bosses moins proéminentes et n'a pas de callosités aux genoux. Les localités qu'habite le chameau sauvage se distinguent partout par des sables profonds, au milieu desquels il fuit la présence de l'homme. Il est répandu dans le Tarim inférieur, le p.012 Lob-nor et le désert de Khami, puis dans les sables de la Dzoungarie, sur le plateau du Thibet au nord-ouest du Tsaïdam, dans la plaine de Syrtin et dans le désert du Khouïtoun-nor.



Chameau sauvage

Revenons à notre voyage. Après quatre jours passés aux bords du lac Gachoun, nous avons pris un guide tourgout avec lequel nous nous sommes dirigés directement sur Barkoul. Le Kirghise Mirzach, qui nous accompagnait depuis Zaïssansk, ne connaissait plus la route, et nous l'avons congédié après avoir largement rétribué ses services. Nous avons ensuite abandonné les pentes méridionales de l'Altaï le 2 mai, et devant nous se développa une plaine immense bornée au sud par la chaine des montagnes Baïtyk ; à l'est, ce désert se confondait avec l'horizon, et à l'ouest on voyait des montagnes peu élevées. Le lendemain ce ne fut qu'à la nuit tombante et bien fatigués que nous dressâmes nos tentes à Khylytgh, au pied du versant occidental du mont Baïtyk.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

La plaine que nous venions de parcourir, de l'Altaï au Baïtyk, est à 1.050 mètres d'altitude absolue et parsemée de petits groupes de monticules sablonneux. Dans sa partie septentrionale le sol argilo-salin est couvert d'assez d'herbe pour le pâturage des troupeaux ; les Tourgouts y viennent hiverner. En maints endroits le sel couvre la terre d'une couche d'un pouce d'épaisseur. La partie méridionale, beaucoup plus considérable, est formée de cailloux et de graviers. où poussent l'*Ephedra* et un chétif saksoul ; bien que nous fussions au mois de mai, il n'y avait là ni fleurs, ni verdure, ni mammifères, mais seulement quelques oiseaux, tels que des mésanges et des sansonnets roses. Les montagnes environnantes sont complètement arides. Toutefois, près de notre bivouac, nous avons trouvé à fleur de terre des échantillons de houille d'assez bonne qualité.

En continuant notre voyage à travers un pays où il n'y a ni chemin ni sentier, nous avons rencontré un groupe de montagnes peu élevées, connu dans sa partie occidentale sous le nom de Kara-Syrkhé, et à l'est sous celui de Koukou-Syrkhé. Au nord, ces montagnes sont arides comme le plateau de Baïtyk, mais, sur la pente méridionale, le sol devient argilo-sablonneux et assez fertile. Nous y avons rencontré de nombreuses antilopes ; des cornes abandonnées çà et là témoignaient de la présence des *argalis* ou moutons de montagne. Quelquefois il nous arrivait de voir une nichée de macreuses (*Casarca rutila*) ou un canard égaré, mais c'était rare. Du reste nous avons constaté que le gibier de la Dzoungarie est beaucoup plus craintif que celui de la Mongolie ou du Thibet et fuit à des distances énormes, sans doute parce qu'il est moins habitué à la présence de l'homme.

Ce désert n'est habité dans aucune de ses parties ; même le nomade, si dur aux privations, ne peut y séjourner longtemps. Ce n'est que vers les extrémités occidentale et septentrionale que les Kirghises et les Tourgouts dressent leurs tentes sur les bords de l'Ouroungou ; les Ourankhaïs se joignent à eux.

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

En quittant les montagnes de Koukou-Syrkhé, nous nous sommes trouvés sur un terrain accidenté, qui présente l'aspect d'un plateau assez élevé (1800 mètres) où s'éparpillent dans un grand désordre des monticules et des collines. D'étroites vallées, désignées sous le nom de *padis*, s'y entrecroisent ; les sources y sont abondantes et l'eau est excellente ; sur les pentes se développent de magnifiques pâturages. Les herbes qui y croissent le plus abondamment sont l'absinthe et le dyrissoun, puis la stipe plumeuse. Nous y avons trouvé en fleur le géranium, le fumeterre et d'autres, et, parmi les arbrisseaux, le genévrier, la spirée, le chèvrefeuille et le faux acacia. Dans quelques ravins poussent l'églantier et le pommier sauvage, qui n'y dépasse guère 2 mètres. En somme la flore y est tellement variée que dans ^{p.013} une seule journée nous avons enrichi notre herbier de trente-deux espèces de plantes. Nous y avons tué un grand nombre d'argalis et nous avons augmenté nos collections d'une *fouine des rochers* (*Mustela foina*), de plusieurs renards et d'antilopes. Pour les oiseaux, les plus communs étaient : le bruant des neiges, une fauvette qui chante délicieusement, le merle de roches et les pinsons de montagne et du désert.

Dans ces montagnes nous avons vu des habitants sédentaires, ce qui ne nous était pas arrivé depuis notre départ du Gachoun-nor. C'étaient des Chinois établis près des sources et s'occupant d'agriculture. Malgré la richesse des prairies, nous n'y avons pas rencontré de nomades, sans doute parce que les Chinois les en repoussaient.

Le guide tourgout que nous avons pris au Gachoun-nor connaissait très peu le pays, et, quand nous fûmes dans la montagne, il perdit complètement la tête. Comme il nous avait déjà maintes fois égarés, je m'empressai de le renvoyer, en lui donnant de bonnes paroles pour toute gratification.

En général, dans l'Asie centrale, le voyageur trouve difficilement des guides convenables ; ils sont presque tous idiots ou fripons. De

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

plus ils reçoivent certainement des Chinois l'ordre d'espionner, de ne pas bien renseigner et même de tromper en tout ce que l'on ne peut pas vérifier par soi-même. Si leurs réponses aux questions qu'on leur fait ne sont pas un tissu de mensonges, c'est un galimatias incompréhensible. La difficulté est plus grande encore si l'on ne peut les interroger que par l'intermédiaire d'un interprète. Avec ces gens-là il faut agir avec beaucoup de tact, mais avec la plus grande sévérité. Cela est triste à dire, mais l'Asiatique, au moins dans ses relations avec les Européens, ne cède qu'à la peur.

Après avoir chassé notre guide, nous prîmes des informations auprès des Chinois sur la route à suivre pour aller à Barkoul, et nous nous mîmes en marche à l'aventure. A notre droite se détachaient les sommets neigeux du Tian-Chan, dont nous nous approchions de plus en plus. Le pays devenait aussi de plus en plus accidenté, le sol de plus en plus aride et l'eau extrêmement rare. Enfin, le 18 mai, notre caravane entra dans une vaste plaine, et nous y dressâmes nos tentes près du village chinois de Sianto-Khaouza, à 20 verstes de la ville de Barkoul.

@

III

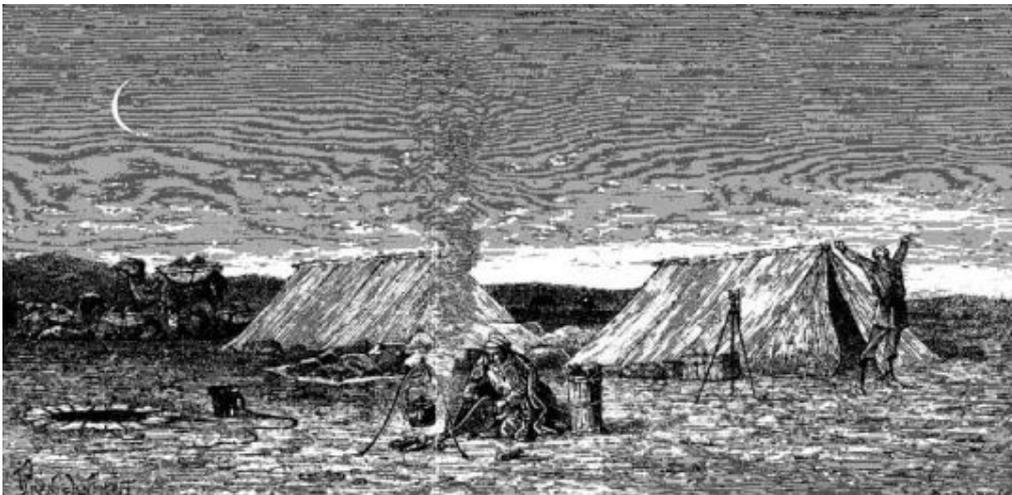
DE BARKOUL A KHAMI

@

Ordre quotidien de notre vie au camp : manière de vivre, travaux journaliers, jours de repos. — Plaine et ville de Barkoul. — Routes longeant le Tian-Chan. — Forêts de sa pente septentrionale, — Traversée de la montagne. — Son versant méridional. — Route de Khami.

Nous commencerons ce chapitre par la description d'une de nos journées, car, malgré la diversité des localités, des saisons et de nos impressions, notre programme quotidien fut le même pendant toute la durée du voyage.

Transportez-vous mentalement près de notre bivouac, passez-y une journée avec nous, et vous aurez une idée exacte de notre existence en Asie.



Le bivouac

Il fait nuit, le ciel est splendide. Notre caravane est abritée sous deux tentes placées à proximité l'une de l'autre ; les bagages sont rangés entre les deux : un cosaque les garde. Les chameaux et les moutons sont un peu avant, un peu à l'écart sont attachés nos chevaux de selle ; tout le monde se repose. On n'entend de temps en temps que le hennissement d'un cheval, le profond soupir d'un chameau ou les divagations d'un homme endormi. Tout autour un

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

désert immense, d'une sauvagerie grandiose, pas un bruit.

Mais voici que l'aurore rougit l'orient, le cosaque de service se lève, suspend le thermomètre à son trépied de fer, allume le feu et prépare notre thé. Quand le p.⁰¹⁴ déjeuner est prêt, tout le monde est debout ; on avale une tasse de thé chaud avec de la *dzamba* ; ensuite, on selle les chevaux et l'on commence à charger les chameaux. Chacun se met à la besogne ; en un instant, les malles sont bouclées, les lits roulés et les tentes enfermées dans leurs étuis de feutre ; puis on met les fusils en bandoulière, nous montons à cheval ; les cosaques allument leur pipe et se hissent sur leurs chameaux. En route !

Nous faisons chaque jour environ 25 verstes, un peu plus, un peu moins ; sur une route commode, un chameau portant 165 kilogrammes fait aisément 4 verstes et demie à l'heure ; nous cheminons partie au pas de nos montures, partie à pied. Chemin faisant, on lève le tracé de la route à la boussole, on herborise, on fait la chasse aux lézards ou aux oiseaux.



En route dans le désert

La première dizaine de verstes passe toujours inaperçue, mais à la fin de la seconde on commence à ressentir une certaine lassitude, d'autant plus que la chaleur s'accroît ou qu'un ouragan se déchaîne.

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

Enfin l'endroit désiré apparaît : c'est un puits, une source, où rôde quelquefois un troupeau mongol. Je m'élançais en avant pour choisir l'emplacement de notre campement, et quelques minutes après toute la caravane est autour du puits. On dresse les tentes, on y apporte les armes, les lits, les caisses contenant nos notes de voyage et les instruments ; pendant ce temps le cosaque de service allume le feu et prépare le thé. Comme combustible on emploie les excréments d'animaux domestiques, auxquels les Mongols donnent le nom d'*argal* ; c'est difficile à allumer, mais cela brûle très bien. Pendant notre déjeuner arrivent ordinairement les Mongols campés dans le voisinage ; ils font connaissance avec nous et parfois lient conversation avec les cosaques, qui, habitant la Transbaïkalie, parlent tous un peu leur langue. Ces Mongols sont toujours importuns et indiscrets, mais moins arrogants que les Chinois.

Après le déjeuner, chacun se livre à ses occupations. Je mets au net le tracé de la route et j'écris mes impressions de voyage, Roborovsky dessine, Éclon prépare les peaux des animaux tués avec l'aide de Koloméïtsef, les Cosaques soignent les bêtes, puis on se repose.

Le dîner se compose invariablement d'une soupe au mouton ; suivie le plus souvent d'un gibier rôti et d'une tasse de thé ; quand nous nous trouvons près d'une rivière ou d'un lac, nous nous offrons une bonne soupe au poisson. Jamais l'Européen le plus raffiné n'a pris son repas avec un plaisir égal au nôtre.

La journée se termine par une excursion aux environs du campement ou par une partie de chasse.

Pendant les haltes, notre genre de vie était un peu différent. Dès l'aurore nous partions pour la chasse ou pour une exploration, et nous ne revenions guère au camp avant dix heures du matin. Après le dîner on rangeait définitivement les animaux empaillés et les plantes desséchées ; nos hommes réparaient leurs vêtements et les nôtres, passaient en revue les selles et les caisses, ferraient les chevaux.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Pendant tout le voyage ni nos cosaques ni nous nous ne passions le temps à nous promener ou à rester oisifs.

La plaine dans laquelle nous étions entrés, près de la ville de Barkoul, s'étend entre l'extrémité orientale du Tian-Chan et une autre chaîne qui lui est parallèle. Sur celle-ci, quoique moins élevée, on voyait encore des neiges à la fin de mai, même à la pente méridionale. La plaine, d'une superficie d'environ 100 verstes, est plus étroite dans sa partie orientale que dans sa partie occidentale, et non loin de la ville se trouve un lac salé. Ce lac, au dire des indigènes, a une étendue de 50 verstes carrées ; il dépose sur ses rives un sel d'excellente qualité. Le sol de la plaine est argileux, parfois un peu salin, mais toujours fertile ; on y rencontre d'excellents pâturages. Quoique Barkoul soit à 1.590 mètres d'altitude, on récolte dans ses environs des céréales, telles que le seigle, l'orge, le millet, etc. ; aussi beaucoup de Chinois y ont établi leur domicile. L'insurrection dounghane de 1860 a semé partout la ruine et la désolation ; tous les villages chinois ont été saccagés, la ville seule a pu résister. Lors de notre visite l'activité commençait à renaître ; de nombreux immigrants arrivaient de la province de Kan-Sou et d'autres localités de la Chine centrale.

Nous n'avons pu visiter la ville de Barkoul. Nous y avons seulement envoyé notre interprète Abdoul Ioussouf, accompagné d'un cosaque, pour y faire viser nos passeports. Le gouverneur les accueillit froidement, mais promit de nous donner un guide pour nous conduire jusqu'à Khami. Ils firent peu d'acquisitions parce que tout était hors de prix, notamment les choses de première nécessité. Ce renchérissement était dû aux demandes incessantes des armées chinoises qui se rendaient à Kouldja.

De notre campement près du village de Sianto-Khaouza, nous voyions assez bien Barkoul. La ville est située au pied du Tian-Chan et couvre un grand espace. Elle est divisée en deux parties, le quartier militaire et le quartier marchand, tous deux entourés de hautes murailles de terre et renfermant des terrains vagues ou

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

ruinés. Fondée en 1731, elle a fait partie jusqu'à la dernière insurrection de la province chinoise de Kan-Sou ¹.

Le lendemain nous vîmes arriver un guide avec six soldats chargés de nous accompagner jusqu'à Khami. Cette prétendue escorte d'honneur était composée d'hommes qui ne cessèrent de nous importuner de leur curiosité et de leurs quémalleries.

Le premier jour de notre marche nous ne fîmes que 7 verstes, parce qu'il tombait une forte pluie mêlée de neige. Sur le sol argileux ainsi détrempe les chameaux ne peuvent avancer ; ils ne font que glisser et ^{p.016} s'abattent souvent. Nous suivions cependant une grande route carrossable qui longe le versant septentrional du Tian-Chan. Les Chinois nomment cette route *Peï-lou* ; une autre, appelée *Nan-lou*, se déroule le long du versant méridional, et toutes deux vont de Khami à la frontière occidentale de l'empire Chinois, la première à Kouldja, l'autre à Kachgar. Elles sont très anciennes et ont été réparées dans la seconde moitié du siècle dernier. A certaines distances sur l'une et sur l'autre sont établis des bureaux de poste, sous forme de sales masures de terre où hommes et animaux logent pêle-mêle. Nous arrivons enfin au Tian-Chan, qui, depuis deux jours, nous captivait de loin par sa luxuriante verdure. Malgré les récriminations de notre escorte, nous campons en pleine forêt.

Après une journée de repos dans un site enchanteur, au milieu d'une forêt de mélèzes entourée d'immenses prairies émaillées de milliers de fleurs, nous franchissons le Tian-Chan en une seule marche. Il n'a guère ici que 25 à 30 verstes de largeur, cependant il a encore son aspect grandiose ; ses crêtes se perdent dans les nuages, dépassant souvent la ligne des neiges permanentes, et ses

¹ Les Russes transcrivent les noms chinois d'après la prononciation des Chinois du Nord ; les Français, par contre, d'après celle des Chinois du Sud. Par suite, la divergence d'orthographe est tellement grande, que souvent l'identification des noms devient impossible. Pour la traduction française nous pensons qu'il vaut mieux se servir de la transcription française. Les Russes n'ont pas la lettre H ; dans les noms étrangers ils la remplacent par le Г (*ghé*), lorsque l'aspiration est douce, et par X (le *chi* des Grecs) lorsque l'aspiration est forte. C'est ainsi que Hoang-ho devient Kouang-Khé.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

deux pentes sont très abruptes, surtout du côté de Barkoul.

Au pied du versant septentrional s'étendent des prairies, et à une altitude approximative de 1.800 mètres commencent les forêts qui couvrent les pentes jusqu'à 2.700 mètres. Au delà est la région des pâturages alpestres, que nous n'avons vue qu'en passant.

Au point culminant du col, nommé par les Chinois *Kachély-Daban*, à une altitude de 2.600 mètres, on a construit un temple d'idoles et une petite maison de repos. On jouit de là d'une vue magnifique sur la plaine de Barkoul, mais les sommets neigeux empêchent de voir le désert de Khami. La pente méridionale est trois fois plus longue que la pente septentrionale ; le chemin y est moins bon et plus étroit. Les forêts sont moins touffues, mais beaucoup de plantes qui sur le versant du nord sortaient à peine de terre étaient ici en pleine floraison, entre autres la rhubarbe, la crépide, le géranium, le pavot alpestre, etc. En descendant le Tian-Chan, nous n'avons rencontré aucun mammifère, mais nous avons vu le gypaète barbu, la perdrix de montagne, le geai bleu, plusieurs espèces de fauvettes et l'hirondelle.

Nous descendons le Tian-Chan et dressons nos tentes près de la station de poste de Nan-Chan-Kéou. Mon intention était de passer là un ou deux jours pour étudier la région, mais des délégués du gouverneur nous invitèrent à nous rendre sans retard à Khami, sans nous donner aucune raison pour cet empressement. Il fallut nous mettre en route accompagnés d'une masse de soldats chinois. Enfin, après avoir passé une nuit dans une plaine absolument sauvage, nous sommes arrivés à Khami.

Depuis notre départ de Zaïssansk nous avons fait 1.140 kilomètres.

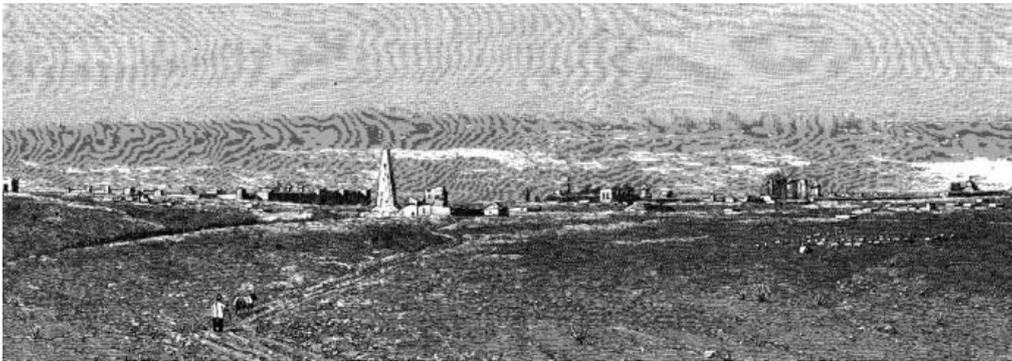
@

IV

L'OASIS ET LE DÉSERT DE KHAMI

@

Formation des oasis de l'Asie centrale. — Description de l'oasis de Khami. — Les indigènes. — Importance stratégique et commerciale de la ville de Khami. — Son aspect. — Un mot sur l'armée chinoise. — Notre départ. — Le désert de Khami. — Monts Beï-san, rivière Bouliountsir. — Arrivée à l'oasis de Sa-tchéou.



Oasis de Khami

p.017 L'oasis de Khami ou Komoul, connue depuis une haute antiquité, fait partie de ce groupe d'oasis qui s'étend au pied des deux pentes du Tian-Chan. De semblables îles se rencontrent près du versant occidental du Pamy, et le long du mur septentrional du Thibet ; elles marquent dans les déserts de l'Asie centrale les points où la vie agricole est possible. Ce sont les chaînes de montagnes qu'elles bordent qui leur ont donné naissance et qui les nourrissent. Des sommets neigeux descendent des torrents, qui entraînent la terre végétale et fertilisent le sol qu'ils arrosent. Les habitants creusent des canaux pour étendre l'irrigation à tout le terrain cultivable, en sorte que ces torrents ne sortent pas de l'oasis ; il n'y a que les plus abondants qui vont p.018 se perdre dans les sables. C'est la condition essentielle de l'existence de ces îles, que le désert menace continuellement de ses sables mouvants et de l'horrible sécheresse de son atmosphère. Ce n'est que l'infatigable industrie de l'homme qui conserve ces petits coins verts, où se repose l'œil du voyageur au milieu de la nudité du pays.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

L'oasis de Khami est située à 40 verstes de l'extrémité méridionale du Tian-Chan ; elle ne mérite pas la réputation qu'on lui a faite ; en effet, elle ne diffère en rien des autres oasis de l'Asie centrale. Toutefois sa superficie est relativement considérable ; elle a de 12 à 15 verstes de l'est à l'ouest, et un peu moins du nord au sud ; son sol argilo-sablonneux est très fertile ; on y cultive le seigle, l'orge, l'avoine, le millet, les légumes et les melons. Les melons d'eau surtout y sont d'une qualité supérieure ; on en fait des envois à la cour de Pékin. Malheureusement tous les arbres ont été détruits lors de l'insurrection musulmane ; on voit beaucoup de villages en ruine ; mais, comme l'immigration chinoise renaît, on ne peut douter que l'oasis ne reprenne bientôt son ancien aspect. Il est à remarquer que, malgré sa fertilité, la flore, dans les parties non cultivées, est assez pauvre ; nous n'y avons récolté que quelques plantes, telles que la réglisse, le lyciet, le *Sophora alopecuroides* et le liseron des champs. On ne voit pas de grands animaux, et, s'il y a beaucoup d'oiseaux, ils appartiennent à un petit nombre d'espèces ; seuls les lézards y fourmillent, ainsi que les galéodes, sorte d'araignée dont la morsure est extrêmement dangereuse.

La population dominante de Khami descend des anciens Ouïgours, mêlés à des Mongols et à des gens venus du Turkestan. Ils sont tous mahométans ; entre eux ils se donnent le nom de *Tarantchis* ou hommes des champs ; les Chinois les appellent *Tchantou* ou *Khoï-khoï*, dénomination qu'ils appliquent du reste à tous les musulmans de l'empire.

Le costume national de Khami se compose d'un caftan de couleur claire et d'une sorte de mitre surmontée d'une houppe noire, qu'on porte au sommet de la tête. Cette coiffure est commune aux hommes et aux femmes ; celles-ci remplacent le caftan par une sorte de longue blouse recouverte d'un gilet sans manches ; quelques-unes s'habillent à la chinoise. Les hommes se rasent toute la tête, sauf les fonctionnaires, qui portent par derrière une longue tresse comme les Chinois.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Les femmes laissent pendre leur magnifique chevelure en deux nattes quand elles sont filles, en une seule quand elles sont mariées. Elles ont un extérieur assez agréable ; leurs yeux, leurs sourcils et leurs cheveux sont noirs, leurs dents perlées : mais elles abusent du fard. Elles sont de moyenne taille, se marient jeunes, sortent sans voile et jouissent d'une liberté absolue.

Par sa position, l'oasis de Khami est très importante, tant au point de vue stratégique qu'au point de vue commercial. Elle commande les deux grandes routes qui mettent la Chine proprement dite en communication avec la Dzungarie et le Turkestan. Qu'elle tombe au pouvoir d'un ennemi quelconque, et toute armée chinoise opérant dans l'ouest de l'empire serait séparée de la source de ses approvisionnements ; on s'étonne que les musulmans révoltés en 1860 ne l'aient pas compris. Commercialement parlant, c'est le lieu de transit de toutes les marchandises expédiées de Chine au Turkestan oriental et en Dzungarie, et *vice versa*, et ce transit va devenir bien plus important s'il est vrai que le commerce russe puisse se pratiquer librement sur tout le territoire chinois.

Nous établîmes notre camp à 2 kilomètres de la ville, dans une belle prairie où serpentait un ruisseau argentin ; au milieu du jour la chaleur était de 35, 8° à l'ombre. A peine installés, nous étions envahis par les officiers du commandant général des troupes et gouverneur de Khami, auquel les Chinois donnaient le titre de *tchin-tsaï*. Ils me dirent que leur chef désirait vivement me voir, mais toujours sans me donner le moindre motif de son insistance ; je pense qu'il n'y en avait pas d'autre que sa curiosité et son désir d'obtenir le plus vite possible les cadeaux que je ne pouvais manquer de lui offrir. Je me rendis près de lui le soir même.

La cour du palais était occupée par un détachement de soldats, bannières déployées. Le *tchin-tsaï* vint au-devant de moi, me fit entrer dans sa fanza, et l'on nous servit du thé. C'était un homme de cinquante et un ans, mais qui paraissait plus âgé : il fut très

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

affable et m'accabla des questions d'usage, sur ma santé, sur le but et les moyens de mon voyage, etc. ; en somme sa conversation fut amicale, mais très puérile.

Le lendemain il me rendit ma visite et nous invita, mes deux officiers et moi, à dîner à sa maison de campagne. Cette villa est située à une verste de la ville, dans la plus belle partie de l'oasis.

Au dîner assistaient les officiers supérieurs et les dignitaires de Khami, au nombre d'une trentaine de personnes ; les autres officiers faisaient le service de la table.

Le repas se composait de soixante plats, tous dans le goût chinois. On commença par des friandises pour finir par du riz bouilli, et, comme la politesse nous forçait à goûter de tous les plats, il se fit dans nos estomacs une telle révolution que le lendemain nous étions tous les trois malades.

On nous servit non du vin, les Chinois n'en ont pas, mais deux espèces d'eau-de-vie également détestables ; les convives indigènes en burent une quantité plus que suffisante pour leur tourner la tête.

Le lendemain, nouvelle visite du tchin-tsaï, accompagné de son adjoint civil et de beaucoup d'officiers. Ceux-ci se conduisirent avec la dernière inconvenance, touchant à tout et demandant à chaque objet qui leur plaisait s'il était à vendre ou si nous voulions leur en faire cadeau. Leur chef ne se montra pas moins platement cupide ; je lui donnai un revolver, dont il parut ^{p.020} peu satisfait ; il aurait voulu une carabine à deux coups, que je lui refusai, sachant bien que, si je cédaï, je n'en finirais pas avec leurs quémanderies. Néanmoins je lui envoyai le lendemain un nécessaire en argent, et en retour il nous invita de nouveau à dîner ; après le repas je lui fis voir notre adresse comme tireurs. Je tuai des moineaux et des hirondelles au vol, et il fut tellement enthousiasmé qu'il déclara, parlant de nous, que « ces douze hommes » suffiraient, pour mettre en déroute une armée de mille Chinois.

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

Entre-temps, avec l'autorisation du gouverneur, nous avons pu visiter la ville de Khami. Comme partout en Chine, nous y avons trouvé une population tapageuse et insolente qui accourait de toutes parts pour voir les *yan-gouïls* (les diables d'outre-mer), nom donné à tous les Européens, à quelque nationalité qu'ils appartiennent ; heureusement les longs bâtons des agents de la police forçaient de temps à autre cette tourbe à une tenue plus convenable.

La ville a beaucoup souffert pendant l'insurrection ; cependant, à l'époque où nous l'avons visitée, elle comptait environ 10.000 habitants, dont 1.500 Chinois, 2.000 Tarantchis, 2.000 Doungans et 4.500 soldats.

Tarantchis de Khami

Khami se compose de trois villes, entourées de murs crénelés, deux chinoises et une tarantchie ; entre ces villes sont des potagers, des champs et surtout des ruines.

Comme dans la plupart des villes chinoises, on trouve un assez grand nombre de magasins garnis de marchandises, venant généralement de Pékin et vendues à des prix fabuleux. Dans la ville tarantchie, il ne se tient qu'un marché par semaine. Quelques vieux arbres et des vignes y ont échappé à la destruction. On y remarque surtout l'*arbre des neuf dragons*. C'est un saule (*Salix alba*) dont le tronc principal est détruit depuis longtemps et des racines duquel sont sorties neuf branches creuses bizarrement contournées. Les Tarantchis le regardent comme un arbre sacré, d'autant plus qu'au



De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

pieu se trouve une mare d'eau sale, qui autrefois guérissait toutes les maladies, et que, malgré son discrédit, on emploie encore contre les fièvres intermittentes. A côté de cet arbre est le cimetière musulman : il est assez vaste et l'on y voit le tombeau de famille des *vans*.

Les soldats chinois que nous vîmes à Khami appartenait à l'armée qui, sous les ordres de Tso-tsoun-lan, réprima l'insurrection mahométane et subjuga l'éphémère royaume de Iakoub-beck de Kachgar ; il ne paraît pas qu'elle se compose de plus de 25.000 à 30.000 hommes, dispersés sur l'immense espace qui s'étend de Khami à Kachgar. Il est à noter que l'armée chinoise se compose de trois parties : les troupes mandchoues, les troupes chinoises et la milice. Les troupes mandchoues sont de beaucoup les meilleures ; c'est le seul appui sur lequel puisse compter le gouvernement central ; aussi sont-elles en grande partie à Pékin. Elles se divisent toujours en huit corps, que l'on distingue à la couleur de leurs *bannières*. On compte en tout 250.000 hommes, parmi lesquels un assez grand nombre de Mongols et même de Chinois.

L'armée chinoise proprement dite, ou armée du pavillon vert, est cantonnée dans les provinces, où elle remplit l'office de la gendarmerie ; elle est divisée en dix-huit corps, d'après le nombre des provinces, et comprend sur le papier environ 600.000 hommes. La milice n'en a que 100.000, également dispersés dans toutes les parties de l'empire ; les grades d'officiers y sont héréditaires.

L'armement se compose de fusils à mèche, de fusils à capsule à canon lisse avec baïonnette, d'arcs et de sabres. Un très petit nombre de soldats ont des armes perfectionnées, dont le maniement leur a été enseigné par des instructeurs européens.

Dans ces derniers temps l'État a créé cinq arsenaux (à Tiandsin, Changai, Nankin, Canton et Lan-tchéou), où l'on fabrique des fusils, des canons et de la poudre.

Le corps d'armée de Tso-tsoun-lan a été formé principalement

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

de troupes mantdchoues. Ces soldats sont habillés d'un caftan rouge et armés de vieilles carabines anglaises que l'on a raccourcies d'un tiers pour les pouvoir accrocher à l'arçon de la selle. Quoique fantassins, ces soldats ont tous des chevaux, pris aux Doungans ou volés aux paisibles habitants du pays. En général ils ont très peu de soin de leurs armes, ils ne les nettoient pas et sont fort mauvais tireurs. Leurs sabres, en mauvais acier, sont toujours rouillés. Ce qu'il y a de pire, c'est que tous, officiers compris, font un usage immodéré de l'opium.

L'instruction militaire est nulle, même chez les chefs de corps ; la discipline se réduit à quelques marques extérieures de respect ; le vol et la concussion s'exercent dans des proportions inouïes. On ne va au feu que par crainte des châtimens ou par espoir du butin.

Pendant les cinq jours que nous avons passés à Khami, nous avons dû nous occuper de nos approvisionnements pour continuer notre route. Rien ne paraissait devoir être plus simple que d'acheter des vivres pour un mois, mais en Chine rien n'est simple ; pour chaque acquisition il nous fallut un permis spécial du tchin-tsaï. Enfin ce dernier nous fit accompagner chez les marchands par un de ses officiers, qui prit lui-même un adjoint, et s'engagea à nous procurer à bon compte des marchandises de première qualité, mais en nous faisant comprendre que tout service mérite récompense.

Nos emplettes faites à un prix exorbitant, je fixai le jour de notre départ, et, après une dernière visite du tchin-tsaï, visite qui me coûta encore un miroir encadré d'argent plaqué, le 1^{er} juin, au lever du soleil, nous chargeâmes nos chameaux et nous nous mîmes en route.

Nous suivîmes d'abord la route de Khami à An-si sur une longueur de quatre stations de poste ; puis, tournant à droite, nous prîmes la direction de l'oasis de Sa-tchéou.

Pendant les dix premières verstes nous avons parcouru des localités fertiles où l'on voyait des champs p.021 cultivés et des

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

habitations quelquefois ruinées ; ensuite la plaine devint rocailleuse ; au delà nous apparut l'immensité des sables du désert. Toutefois un peu plus loin, dans une vallée arrosée par un ruisseau, nous trouvâmes encore quelques villages chinois. Je résolus de camper près de l'un d'eux. Là nos chameaux, qui n'avaient eu qu'une maigre pitance à Khami, purent se régaler de *djantak* (*Alhagi camelorum*), leur mets favori.

Nous avons été rejoints en cet endroit par les guides que nous avait promis le tchin-tsaï, mais, en dépit de nos observations, il nous envoyait, au lieu de deux guides, quinze hommes, commandés par un officier : ce fut à grand'peine, que j'obtins de ce dernier qu'il n'en conserverait que six avec lui.

Notre seconde étape nous conduisit à Tchanliou-fi, petit village chinois perdu au milieu d'une saline couverte de roseaux et de kendyr (*Apocynum pictum*) ; là finit la région habitable du désert de Khami.

Ce désert est limité au nord par le Tian-Chan, au sud par le Nan-Chan ; à l'ouest il se confond avec celui du Lob-nor et à l'est avec le Gobi central. Vers son centre, dans la direction que nous suivions, se trouve une montagne haute d'environ 1.500 mètres, et qui est un des contreforts du mont Beï-san, que nous reverrons bientôt. Au nord de cette hauteur s'étend une plaine légèrement accidentée et absolument aride, qui a son minimum d'altitude (750 mètres), près de l'oasis de Khami. Vers le sud se déroule une autre plaine visiblement inclinée jusqu'à la rivière Bouliountsir et qui conserve ensuite jusqu'au Nan-Chan une altitude uniforme de 1.110 mètres.

Dans cette région est située l'oasis de Sa-tchéou. La distance de Khami à cette dernière est de 346 verstes ; nous l'avons parcourue en quinze jours, y compris deux journées de repos ; c'est le désert dans toute son affreuse nudité : pas de végétation, pas trace d'animaux, pas même de reptiles ni d'insectes. L'air surchauffé crée de fréquents mirages, et, en dehors même de ce phénomène, les couches inférieures s'agitent et tremblent de manière à déformer

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

l'aspect de tous les objets. Cette terrible température nous obligeait à voyager la nuit. Nous partions le soir à huit heures et nous marchions jusqu'à minuit : après un repos d'environ deux heures, au point du jour, nous nous remettions en route, jusqu'à ce que la chaleur nous eût forcés de nous arrêter. Les puits étaient rares et leur eau était presque toujours saumâtre, souvent amère.

Nous sommes arrivés ainsi aux monts Beï-san, chaîne de collines n'ayant guère plus de 300 pieds au-dessus de la plaine et courant de l'ouest à l'est, où elles semblent se confondre avec les derniers embranchements du Tian-Chan. Ces hauteurs, formées de terre glaise entremêlée de cailloux, ne sont pas moins arides que la plaine, et par suite la vie animale y est presque aussi rare. Cependant, nous y avons aperçu des lièvres, des antilopes à queue noire ou dzeyrans, des onagres et un petit troupeau de chameaux sauvages.

Après avoir franchi les collines les plus méridionales du Beï-san, la plaine s'ouvrit devant nous toujours aussi nue, jusqu'au puits de Chiben-Doun, où nous eûmes la satisfaction de voir se dessiner devant nous l'immense plaine du Nan-Chan, avec ses cimes couvertes de neiges éternelles. Cet aspect nous causa une joie immense ; nous allions échapper bientôt aux chaleurs qui nous accablaient depuis tant de jours.

Ayant parcouru 30 kilomètres à travers la plaine inclinée, nous atteignîmes la rivière Bouliountsir, qui descend du Nan-Chan et arrose la ville d'An-si. Les canaux creusés pour l'irrigation sont cause que cette rivière est presque à sec pendant l'été, mais à l'automne elle se gonfle au point d'inonder les campagnes environnantes.

Peu après sa sortie de l'oasis d'An-si, elle se perd dans une saline ; au dire des Chinois, elle reparaît plus loin et va gagner le Lob-nor. Nous la passâmes presque sans l'apercevoir. Cependant sur l'autre rive le pays a une apparence différente ; le sol, formé de loess, se couvre d'une maigre végétation de saksaoul, de tamarins, de ^{p.022} kharmyk et de roseaux dans les lieux plus humides.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Dix verstes au delà nous conduisirent au village de Ma-Djenten, sur la limite septentrionale de l'oasis de Sa-tchéou. Cette oasis nous parut charmante après l'affreuse aridité du désert d'où nous sortions.

Un affreux ouragan nous assaillit par malheur à quelque distance de ce lieu enchanteur. Des nuages de poussière salée et de sable nous remplissaient la bouche et les yeux ; ils voilaient l'éclat du soleil. L'atmosphère devint jaunâtre, puis la nuit se fit et le vent hurlant emportait tout sur son passage. Le thermomètre marquait 35 degrés ; nous étions tout trempés de sueur. Cette tourmente dura toute la soirée ; le lendemain il plut sans interruption ; à midi la température avait baissé jusqu'à 14 degrés. Après cette épreuve nous avons été heureux de nous reposer, et nous avons pu dormir à notre aise pour la première fois depuis notre départ du Tian-chan.

@

V

OASIS DE SA-TCHÉOU
LOCALITÉS VOISINES DU NAN-CHAN

@

Caractéristique générale de l'oasis de Sa-tchéou ; sa flore, sa faune, sa population. — Importunité de la populace, animosité des autorités chinoises. — Continuation du voyage ; les grottes sacrées ; le Dan-khé moyen. — Départ de nos guides, recherche de la route. — Rencontre de deux Mongols. — Halte admirable. — Cause de l'animosité des Chinois.



Oasis de Sa-tchéou

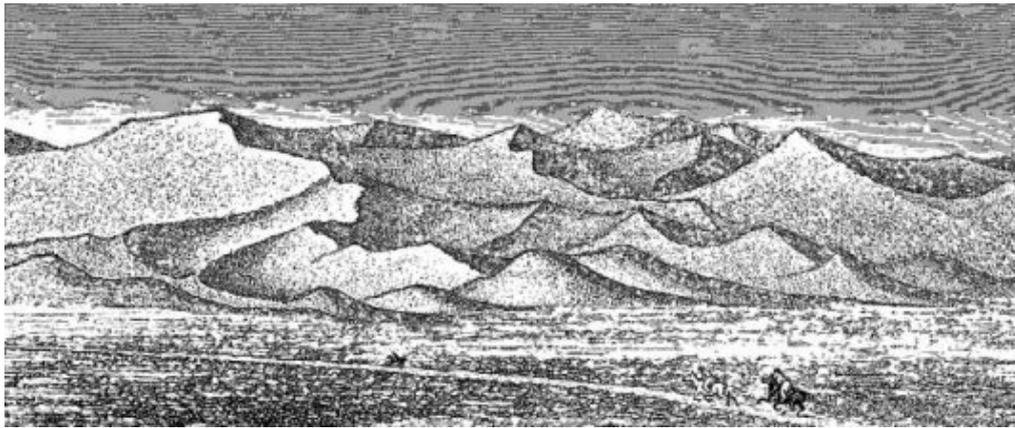
L'oasis de Sa-tchéou, nommée aussi Doun-Khouan, est située à l'extrémité méridionale du désert de Khami, au pied des monts Nan-Chan. Elle est arrosée par la rivière Dan-khé, dont le courant est très rapide, mais qui en été n'arrive pas jusqu'au Bouliountsir parce que ses eaux, très troubles, sont captées par les canaux d'irrigation de l'oasis, dont elles fertilisent le sol.

De cette oasis est à 1110 mètres d'altitude ; elle a 25 verstes du nord au sud et environ 20 de l'est à l'ouest. Toute sa surface est habitée exclusivement par des Chinois, dont les maisonnettes (fanzas) disparaissent dans la verdure des saules, des peupliers et des ormes. Autour de la ville il y a de nombreux jardins où mûrissent à profusion les pommes, les poires et les abricots. Les fanzas sont

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

généralement entourées d'un petit potager, et les intervalles des unes aux autres sont remplis par des champs admirablement cultivés, où l'on sème de préférence du froment, de l'orge, des pois et du lin. Au mois de juin les blés étaient déjà en épis.

Dans la partie méridionale de l'oasis, à 4 ou 5 verstes des jardins et des champs, s'élèvent des monticules de sable qui s'étendent à l'ouest et aboutissent probablement au Lob-nor.



Monticules de sable près de l'oasis de Sa-tchéou

Malgré la fécondité de cette oasis, la flore sauvage n'est pas riche en espèces ; nous n'y avons trouvé que des plantes déjà connues. Quant aux animaux, il y a, comme dans toute cette région, des loups, des renards, des lièvres. A certaines époques les *dzeyrans*, ou antilopes à queue noire, descendent du Nan-Chan en grandes troupes et ravagent les champs cultivés. En fait d'oiseaux, nous avons remarqué le freux (*Corvus frugilegus*), le lanier (*Lanius Isabellinus*), des pigeons, des ^{p.023} hirondelles, des moineaux, mais peu d'oiseaux chanteurs. Notre seule découverte zoologique fut un faisan que l'on considère comme une espèce particulière au pays, bien qu'il ressemble beaucoup au *Phasianus torquatus* ; du reste tous les faisans de l'Asie centrale ont entre eux une grande ressemblance. Nous avons trouvé aussi un petit serpent, l'*Eryx jaculus*, unique représentant de la famille des boas dans l'hémisphère septentrional. La population totale de l'oasis s'élevait alors à environ 10.000 adultes mâles. Il nous a été impossible d'avoir le moindre renseignement sur le nombre des femmes et des

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

enfants. Par le type, la langue, le costume, ils ne diffèrent pas des autres Chinois de l'Asie centrale. Ceux qui habitent la ville ont la figure flétrie, abjecte ; ceux des campagnes sont moins laids, mais tous sont sujets à différentes maladies de peau.

La ville ressemble à toutes les villes chinoises ; elle est entourée d'un mur en terre ; les rues sont étroites et malpropres. Le commerce, peu étendu, se borne aux choses de première nécessité. Malgré les instances de l'autorité locale, nous avons installé notre camp à 6 kilomètres de la ville, au milieu d'une prairie où nos chameaux trouvaient largement à paître ; bien nous en prit, car nulle part nous n'avons rencontré une populace plus insolente et plus grossière. Lorsque notre interprète se rendait dans la ville avec un ou deux cosaques pour faire les acquisitions indispensables, la foule se jetait au-devant d'eux avec des éclats de rire, des huées et les épithètes les plus malsonnantes. Si les cosaques, impatientés, distribuaient quelques vigoureux coups de poing, les éclats de rire et les injures redoublaient ; ils étaient obligés de se quereller avec tous les marchands, plus voleurs les uns que les autres. Il nous fallut huit jours pour faire nos achats, et, sans l'intervention de l'officier de notre escorte, nous n'en serions jamais venus à bout.

Contrairement à ce qui s'était passé à Khami, les autorités de Sa-tchéou nous reçurent très froidement ; on refusa de nous donner un seul guide, sous prétexte que personne ne connaissait les chemins à travers la montagne.

En même temps on cherchait à nous intimider par cent contes sur les brigands qui infestaient la route, sur les froids affreux, sur le manque d'eau et d'herbe, etc. Avec beaucoup de calme je répondais que, si je ne trouvais pas de guide, je saurais m'en passer ; sur quoi on me demanda huit jours pour réfléchir, mais sans doute pour demander des ordres à Sou-tchéou, où se trouvait momentanément le *tso-tsoun-tan*, ou commandant en chef de l'armée.

Mon intention était de me rendre dans les montagnes de Nan-Chan et d'y passer un mois ou un mois et demi ; ce temps me

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

paraissait nécessaire pour étudier la localité, pour bien nous reposer nous et nos bêtes, et enfin pour nous procurer un guide qui voulût bien nous conduire au Thibet, ou tout au moins à Tsaïdam. Afin d'empêcher les autorités d'envoyer l'ordre de nous en refuser, je déclarai que mon projet consistait seulement à explorer les abords de la montagne et qu'ensuite je reviendrais à Sa-tchéou. A cette condition on p.024 me donna pour guide un officier avec trois soldats.

Nous avons levé le camp le 21 juin au matin. A peine avions-nous fait 3 verstes vers le sud, que l'immense désert apparut brusquement devant nous. Heureusement, après 12 autres verstes, nous avons tout à coup rencontré un charmant ruisseau bordé d'ormes. Il paraît que nous nous trouvions dans un endroit sacré, que les Chinois nomment *Tchen-Fou-Doun*, ou les Mille Cavernes ; personne à Sa-tchéou ne nous en avait dit un mot. Nous étions en effet en face de cavernes creusées de main d'homme, disposées en deux étages irréguliers et communiquant entre elles par de petits escaliers, sur une longueur d'à peu près 1 kilomètre. Si donc il n'y en a pas mille, il y en a au moins plusieurs centaines, grandes et petites. Peu d'entre elles sont intactes ; le temps et les Doungans les ont fort endommagées. A l'extrémité méridionale est bâti un temple qu'habite une sorte de moine (*khéchen*) chargé de la garde de ce sanctuaire ; selon lui, ces excavations datent du temps de la dynastie des Khans et ont coûté des sommes immenses, c'est tout ce qu'il en savait.

Les petites cavernes ont de 8 à 10 mètres de profondeur, de 6 à 8 mètres de largeur et 8 de hauteur. En face de l'entrée de chacune d'elles est une idole de grandes dimensions, représentant le plus souvent le Bouddha ; de chaque côté sont trois divinités subalternes dont les attitudes et les visages sont variés.

Les grandes cavernes ont des dimensions doubles ; les statues y sont aussi plus grandes ; les murs et le plafond sont décorés avec plus de soin ; enfin le Bouddha est placé au milieu du sanctuaire sur une estrade, et les dieux subalternes sont rangés le long des murs.

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

Deux de ces idoles placées dans des cavernes particulières sont remarquables par leurs dimensions. La première, nommée *Da-Fou-Ian*, mesure de 25 à 27 mètres de hauteur ; son pied a 6 mètres de longueur, et la distance entre les deux pouces de ses pieds est de 12 mètres, la seconde, appelée *Djo-Fou-Ian*, est moitié moins haute.



Le Da-Fou-Ian

Le long des murs de ces deux temples sont de grandes idoles couchées. L'une d'elles représente une femme entourée de ses enfants ; il y en a soixante-douze.

A l'entrée des grandes cavernes sont des statues en terre glaise représentant des héros. Les uns sont armés de glaives ou de serpents, les autres sont montés sur des éléphants ou des dragons ; plusieurs ont d'affreuses têtes d'animaux. Dans une de ces cavernes nous avons vu une grande pierre couverte d'une inscription en caractères chinois, au-dessus desquels sont d'autres

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

inscriptions dans une langue inconnue. Auprès des portes et même dans l'intérieur, il y avait des cloches et des tambours, qui servaient sans doute aux cérémonies religieuses lors des jours de pèlerinage en ces lieux.

La rivière près de laquelle on a creusé ces cavernes ou temples se nomme Chouïgo ; elle se forme d'une multitude de petites sources qui descendent de la même montagne et se réunissent dans un profond ravin qui la coupe en deux parties. Les rochers des bords de ce ravin sont très escarpés et il nous fallut faire un long détour pour passer de l'autre côté. La chaîne a 12 verstes de largeur ; sur le versant opposé est celui par lequel nous l'avions abordée, elle s'abaisse insensiblement dans une vaste plaine, au delà de laquelle le mont Nan-Chan se dresse majestueux et sauvage.

En cet endroit deux de nos guides, l'officier et un soldat, nous quittèrent pour retourner à Sa-tchéou ; il ne nous resta qu'un agent de police et son adjoint. Ceux-ci nous conduisirent à dessein (nous l'avons su depuis) dans un lieu inextricable où ils nous déclarèrent qu'ils ne savaient plus leur chemin. Furieux, je p.026 les congédiai et me mis immédiatement en quête d'un moyen d'arriver à la grande montagne, dont nous ne devons plus être bien éloignés. Ils avaient cru nous forcer à rétrograder, mais leur plan fut déjoué. Après bien des difficultés pour nous orienter, nous parvînmes à regagner le Dan-khé et à le remonter par sa rive gauche. Après avoir marché 17 verstes dans un chemin assez commode, nous atteignîmes le lieu où cette rivière s'éloigne de la haute montagne : il nous parut utile d'y camper pour mettre : un peu d'ordre dans nos affaires.

La haute plaine que nous venions de traverser couvre un des contreforts du Nan-Chan ; elle est très accidentée et s'élève jusqu'à 2.280 mètres d'altitude. Elle n'est arrosée que par le Dan-khé, qui s'y creuse un lit très profond, où il roule ses eaux boueuses. Cette tranchée a de 20 à 30 mètres, ses parois sont souvent verticales, et les bords en sont couverts de saules, d'oliviers sauvages

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

entremêlés d'épines-vinettes et de clématites. Nous n'y avons vu nulle habitation, bien qu'on pût y reconnaître des ruines de fanzas.

Plus haut, dans la montagne, les rives du Dan-khé renferment des mines d'or, exploitées par les Chinois avant l'insurrection dounghane, ainsi qu'en témoignent des puits abandonnés, profonds de 15 à 20 mètres, des habitations d'ouvriers creusées dans la montagne, et même des canaux destinés au lavage de l'or.

Pour trouver la route que nous aurions à suivre, j'organisai deux reconnaissances : l'une se composait du préparateur Koloméitsef et du cosaque Iritchinf ; ils avaient l'ordre de suivre d'aussi près que possible le cours supérieur du Dan-khé ; de mon côté, avec le sous-officier Ourousof, je me dirigeai droit au sud. Nous n'emportions comme bagage qu'un chaudron pour chauffer de l'eau, un peu de thé, quelques livres de dzamba, et chacun notre couverture. A peine étions-nous en route qu'un violent orage éclata ; le chemin se transforma subitement en un torrent d'eau boueuse large de 4 mètres et profond de 1 pied ; il fallut un peu de patience : dès que la pluie eut cessé, l'eau disparut comme par enchantement, ne laissant derrière elle qu'une vase glissante. En pénétrant dans la montagne, nous entendîmes tout à coup des voix humaines : une minute après, nous nous trouvions en présence de deux Mongols. Ils étaient à cheval, tenant chacun un second cheval en main ; effrayés de cette rencontre inattendue, ils voulurent tourner bride, mais déjà nous étions à côté d'eux. Ils nous dirent qu'ils étaient des bergers à la recherche de leurs troupeaux égarés ; je crois plutôt que c'étaient des voleurs de chevaux, mais peu m'importait, et, comme ces gens-là devaient connaître tous les sentiers de la montagne, je leur proposai de nous accompagner à notre bivouac. Ils refusèrent net ; alors je leur déclarai qu'ils y viendraient de force, et que, s'ils essayaient de fuir, je leur brûlerais la cervelle. Tremblants, ils nous suivirent, et, chemin faisant, reprenant courage, il nous demandèrent quel était notre chef et où nous allions. Lorsque nous revînmes au camp, il était tard ; on les fit

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

souper, on les régala de thé, puis on les fit coucher sous bonne garde. Le lendemain, voyant qu'on ne leur faisait point de mal, et stupéfaits d'apprendre que l'*oros-khoun* (l'homme russe), qui les avait arrêtés la veille était le chef de l'expédition. ils nous promirent de nous indiquer la route de Tsaïdam.



Rencontre de deux Mongols

Le même jour après midi nous étions en marche avec nos guides improvisés. Il nous fallut repasser sur la rive droite du Dan-khé, et, après en avoir suivi la vallée pendant environ 5 verstes, nous nous

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

engageâmes dans un défilé qui sépare la grande chaîne d'un rameau tournant au nord-est. La montée et la descente étaient escarpées, mais le sentier était bien frayé, et, revenus dans la vallée du Dan-khé, nous y avons passé la nuit. A 3 kilomètres plus haut nous avons abandonné cette rivière pour suivre un de ses affluents, le Koukou-oussou, et nous sommes parvenus à une magnifique prairie arrosée de plusieurs ruisseaux et couverte d'une herbe succulente. Les bords du Koukou-oussou étaient garnis de tamarins, qui pouvaient nous fournir un bon combustible ; je résolus de nous y arrêter pour explorer la montagne.

Deux cosaques allèrent avec les guides reconnaître la route ; ils revinrent le lendemain et nous dirent que les Mongols les avaient conduits jusqu'aux premiers campements de leurs congénères du Tsaïdam. Ce fut avec regret que ces gens nous quittèrent, après avoir reçu la récompense que nous leur avions promise.

Iritchinf et Koloméitsef ne nous rejoignirent que le cinquième jour ; ils nous racontèrent qu'ils avaient suivi le Dan-khé sur une longueur de 100 verstes et que cette rivière coule tout le temps au pied de la gigantesque chaîne. Ils n'avaient pas pénétré jusqu'à la source, mais elle ne devait pas être bien loin. Ils avaient rencontré des Chinois, dont l'un parlait le mongol ; ces hommes exploitaient sans doute l'or en cachette. Ils avaient également vu des postes abandonnés et une petite forteresse qui autrefois avaient dû garder la route de Sa-tchéou aux mines. Ce Chinois leur avoua qu'on racontait que nous étions venus pour reconnaître les gisements d'or, et que c'était par ce motif que les autorités s'étaient efforcées de nous empêcher de pénétrer dans les montagnes. De plus on craignait de nous voir découvrir une nouvelle route pouvant permettre aux Russes d'entrer directement dans le Thibet, toujours mal soumis à l'empire Chinois. Cette dernière information était peu rassurante ; elle nous faisait prévoir de nouvelles difficultés lorsqu'il s'agirait de nous rendre à la capitale du Dalai-lama.

VI

LE NAN-CHAN

@

Montagnes entre la Mongolie et le Thibet. — Monts Humboldt et Ritter. — Pente septentrionale du Nan-Chan. — Prairies alpestres, leur flore et leur faune. — Climat. — Comparaison entre le Nan-Chan oriental et le Nan-Chan occidental.

Après avoir reconnu, à la fin de 1876, au sud du Lob-nor, l'immense chaîne de l'Altyn-tag, j'ai constaté ^{p.027} quelle est la relation entre le Kouen-loun et le Nan-Chan et j'ai déterminé la limite septentrionale du plateau du Thibet, limite qui, sous le méridien du Lob-nor, doit être reportée à trois degrés plus au nord que sur les anciennes cartes.

Une chaîne de montagnes non interrompue s'étend des sources du fleuve Jaune au Pamyr, séparant l'Asie centrale en deux parties qui font entre elles un contraste frappant : au nord le désert de Mongolie ; au sud le plateau montueux du Thibet. Il est impossible de trouver dans tout l'univers une dissemblance plus complète que celle qu'offrent à l'observation ces deux grandes contrées situées l'une à côté de l'autre. La chaîne qui les sépare n'a souvent que quelques dizaines de verstes d'épaisseur, et cependant d'un versant à l'autre tout diffère : l'altitude, la formation géologique, le relief topographique, le climat, la flore, la faune, jusqu'à l'origine et aux destinées des peuples qui les habitent.

Le Nan-Chan forme la partie la plus orientale de cette chaîne au nord du Koukou-nor. Presque sous le méridien de Sa-tchéou la montagne se rétrécit beaucoup, et un peu plus loin, près du pic d'Anembar-oula, couvert de neiges éternelles, il s'en détache un énorme rameau, qui s'étend à plus du 100 verstes dans la direction de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est. Un autre court au sud-sud-ouest, formant presque un angle droit avec le premier, et va mourir dans la plaine de Tsaïdam, près du lac Ikhé-tsaïdamin. Ces deux

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

montagnes sont couvertes de glaciers, et elles n'ont reçu, ni l'une ni l'autre, aucune dénomination particulière. Usant de mon droit de premier explorateur, j'ai donné à la première le nom de Humboldt, et celui de Ritter à la seconde, en l'honneur des deux savants qui ont fait faire tant de progrès à la géographie de l'Asie centrale. La chaîne Humboldt a 5.700 mètres ; le groupe d'Anembar-oula, beaucoup moins élevé, forme l'extrémité occidentale du Nan-Chan, qu'il rattache aux monts Altyn-tag. La chaîne centrale se compose de deux groupes de hauteurs presque parallèles. Ils se séparent vers le point où la montagne de Humboldt se soude au Nan-Chan et se rejoignent dans le massif l'Anembar-oula. Le groupe septentrional nous a paru le plus important. Toutefois il est aride et sauvage et a cela de commun avec l'Altyn-tag et les montagnes du Thibet. La sécheresse y est extrême ; par conséquent la flore y est pauvre. Les pentes sont à peine tapissées de verdure, et même, vues de loin, elles paraissent grises. Ce n'est que plus haut, dans la région des prairies alpestres, que l'aspect est plus riant et que les herbes deviennent abondantes. Naturellement la faune n'est pas riche ; on y voit quelques serpents et un assez grand nombre de lézards, mais tous de la même espèce ; on ne trouve ni poissons ni grenouilles dans les rivières ; on rencontre peu d'oiseaux et à peine quelques onagres ou quelques antilopes. Ces montagnes n'étaient pas habitées lors de notre passage, cependant on y remarquait de loin en loin des traces de campements mongols et de fanzas abandonnées.

En montant les vallées ou les pentes argileuses et stériles du Nan-Chan, le voyageur approche des sommets abrupts et grandioses qui couronnent la crête principale ; les rochers se groupent en masses compactes, les pentes sont plus escarpées et couvertes de gravier, et bientôt on arrive à la limite des neiges permanentes. Mais entre la région dont nous venons de parler et les cimes neigeuses s'étend la zone des prairies alpestres, de beaucoup la plus intéressante. Là, grâce à une irrigation plus abondante, les plantes herbacées deviennent nombreuses et

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

variées. L'époque de p.028 notre séjour dans la montagne, le mois de juillet, était la plus favorable pour les étudier, et nous voyions de grands espaces émaillés de milliers de fleurs ; mais plus on monte, plus la végétation s'appauvrit, et sur les monts Humboldt elle nous a paru s'arrêter à 4.110 mètres d'altitude : à partir de là on entre dans la région désolée.

La vie animale sur le Nan-Chan n'est pas variée, cependant on y rencontre quelques espèces, qui appartiennent déjà à la faune du Thibet. Parmi les mammifères il faut citer le koukou-iaman ; (*Pseudois nahoar*), le yack sauvage (*Paëphagus mutus*) et le cerf de Sibérie ou *maral*. Outre le gypaète, le vautour fauve et le vautour des neiges, la partie alpestre abonde en oullars (*Megaloperdix tibetanus*) et en corbeaux ; les insectes sont très rares.



Le koukou-iaman

Malgré la grande hauteur du Nan-Chan, l'air y est d'une grande sécheresse ; les pluies sont rares en été et il ne paraît pas qu'il y tombe beaucoup de neige en hiver. Dans tout le mois de juillet nous avons eu huit jours de plaie. Les autres jours nous n'avions pas vu un nuage au ciel, mais l'atmosphère était imprégnée de poussière, que les vents apportent du désert voisin. Ces vents

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

venaient toujours du nord-ouest ; ils soufflaient de dix heures du matin jusqu'au coucher du soleil.

Dans la zone moyenne la température du jour était de 20 degrés à l'ombre ; les nuits étaient toujours fraîches ; dans la région alpestre le thermomètre descendait souvent le matin à — 2 degrés. La rosée y est inconnue, et pendant tout notre séjour nous n'avons été exposés qu'à un orage. Du reste les conditions climatologiques sont très différentes dans les parties orientale et occidentale du Nan-Chan. Au nord du Koukou-nor, pendant tout l'été, le calme de l'air n'est interrompu que par quelques averses, et, si par hasard le vent souffle, c'est du sud-est ; au contraire, dans le voisinage de Sa-tchéou, les vents viennent du nord-ouest et sont très violents. Dans le Nan-Chan oriental abondent les rochers formés de gneiss, de schistes et de feldspath ; dans le Humboldt c'est le granit rouge qui domine. Dans le Nan-Chan oriental les forêts sont vastes et épaisses, regorgeant d'oiseaux et principalement d'oiseaux chanteurs ; dans la partie occidentale on ne voit pas un arbre, à peine quelques arbrisseaux ; on n'y entend que le bruit monotone des torrents, le croassement des corbeaux et le sifflement aigu des marmottes. Tout est si différent entre ces montagnes, qu'on a peine à croire qu'elles appartiennent au même système.

@

VII

NOTRE SÉJOUR SUR LE NAN-CHAN

@

Repos dans la montagne. — Cerf de Sibérie. — Chasses infructueuses. — Glacier du Humboldt. — Traversée du Nan-Chan, sa pente méridionale. — Disparition du sous-officier Iégorof, sa recherche. — Arrivée dans la plaine de Syrtin.

Nous avons dit à la fin du chapitre V que nous nous étions arrêtés dans une charmante prairie arrosée d'un ruisseau. Cet endroit fut baptisé par nous du nom de Klioutch-blagodatnyi (Source-Bénie). Nos tentes furent dressées sur le bord du cours d'eau, nos bagages rangés avec ordre et la cuisine installée sur la rive opposée, où nos cosaques creusèrent un four dans une pente argileuse. Nous n'entreprîmes pas d'abord de longues excursions, notre but étant de bien nous reposer.

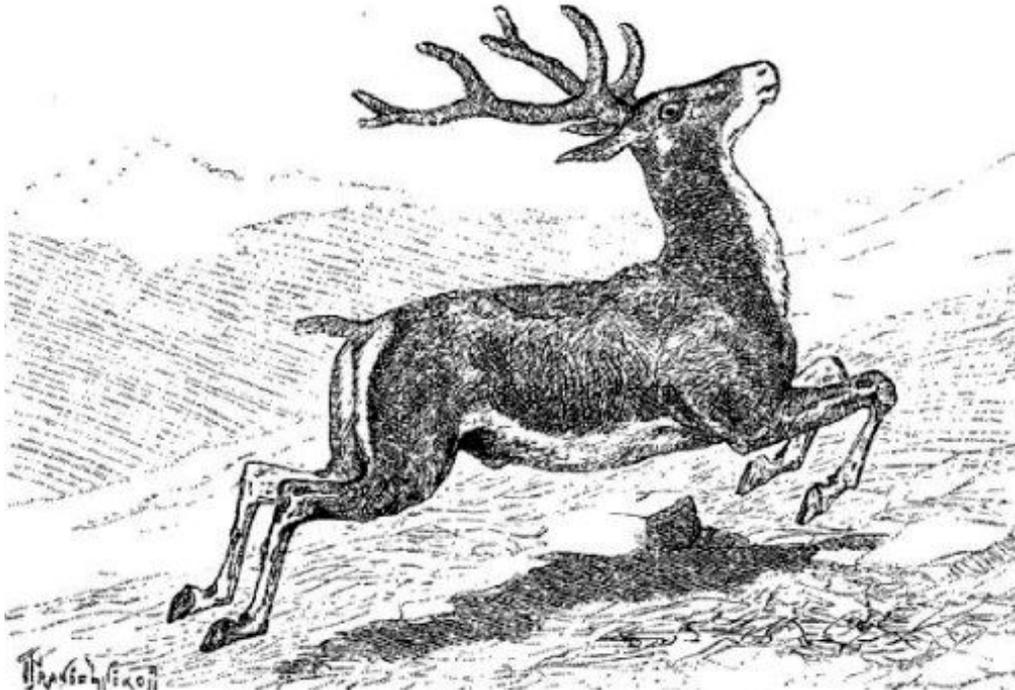
Quelques jours après notre installation, j'envoyai en ville notre interprète Abdoul avec deux cosaques ; il avait à y chercher le reste de nos provisions, que nous n'avions pu prendre avec nous faute d'un nombre suffisant de chameaux. Ils revinrent au bout de huit jours, s'étant très bien acquittés de la commission. Les autorités, en apprenant que nous étions installés dans la montagne, tout en faisant bonne mine à mauvais jeu, déclarèrent que, d'après les ordres de tso-tsoun-tan, elles ne nous donneraient pas de guides pour aller au Thibet.

Nous passâmes près de quinze jours à la Source-Bénie. Comme nous l'avons déjà dit, la localité est pauvre sous le rapport de la faune et de la flore. Une fois cependant le cosaque Kalmouinin, excellent chasseur, tua deux cerfs de Sibérie. Malheureusement il les tua sur le tard et assez loin du camp ; il fallut les laisser sur place, et pendant la nuit les loups en entamèrent un. L'autre, un vieux mâle, orne aujourd'hui le musée de notre Académie des sciences ; leur chair, salée et

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

séchée, nous avait fourni un excellent supplément de provisions.

Ce cerf ou *maral* se distinguait de ses congénères de Sibérie par son museau et sa gorge blancs ; c'est pourquoi on pourrait l'appeler *Cervus albirostris*. Sa longueur de l'extrémité du nez à la naissance



Le cerf maral

de la queue était de 7 pieds, sa hauteur au garrot de 4 pieds 3 pouces. Le corps, couvert de son poil d'été, était d'un brun roux, le ventre et la poitrine d'un roux clair. La tête, relativement petite, était plus foncée que le reste ; le nez, les deux lèvres et tout le menton jusqu'à la gorge étaient blancs. Les bois, couleur de sang, étaient recouverts d'un duvet grisâtre ; ils avaient une longueur de 3 pieds 7 ponces. L'andouiller oculaire prenait à 3 pouces de la racine, le second à 16 pouces au-dessus ; le troisième était peu développé ; les deux bois se terminaient à la partie supérieure par une empaimure. Ces bois sont très recherchés par les Chinois, qui en tirent certains médicaments stimulants dont ils font grand mystère. Ils préfèrent ceux qui ont été recueillis en juin, et ils les payent jusqu'à 500 et même 600 francs. Le cerf maral ne se trouve que dans les forêts accidentées de la Sibérie méridionale et de l'Asie centrale. Cependant on le rencontre quelquefois dans des

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

montagnes tout à fait déboisées, comme le Nan-Chan occidental et les monts Tan-la au Thibet ; il va aussi paître dans les prairies alpestres, même au voisinage des glaciers, avec l'arkar et la chèvre de montagnes. Il est partout très prudent et se distingue par une ouïe extrêmement subtile.

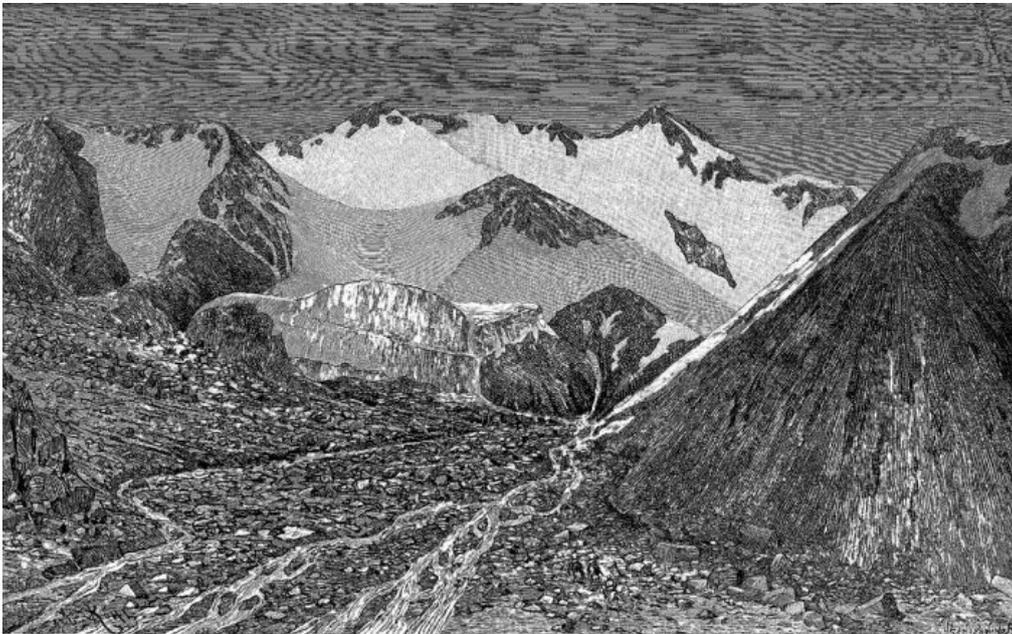
Après nous être bien reposés près de la Source-Bénie nous transportâmes notre campement à la prairie alpestre, dans une petite vallée, à 3.510 mètres _{p.030} d'altitude. Les Mongols donnent le nom de Matchan-oula à cette partie de la montagne qui forme l'extrémité occidentale du mont Humboldt ; là nous avions à notre portée tout ce qu'il nous importait de voir et d'étudier. A la vérité nous y trouvâmes peu de plantes nouvelles, et nos chasses ne furent pas heureuses. Nous apercevions çà et là des troupeaux de koukou-iamans, ou bien un arkar, ou un ours, ou encore la trace d'un yack sauvage. Nous aurions voulu tuer un gros animal, tant dans l'intérêt de nos collections que pour avoir de la viande fraîche ; aussi tous les matins, même avant le jour, nous nous mettions en course, ne laissant au bivouac que les hommes nécessaires pour la garde des bagages et des chameaux. Tous les chasseurs partaient ensemble, mais, aux endroits où il fallait escalader les pentes escarpées, on se séparait afin d'explorer chaque roche, chaque monticule, à cette heure où les animaux paissent.

La chasse est difficile : on voit bien des traces, mais elles peuvent être de la veille ; on a beau s'obstiner à chercher pendant deux ou trois heures, les pieds s'engourdissent et l'on est pris de découragement. Midi arrive, les animaux reposent ; on n'entend plus aucun bruit ; il faut regagner le bivouac, où l'on retrouve les autres chasseurs tout aussi malheureux.

Un jour je partis, accompagné de M. Roborovsky, du préparateur Koloméitsef et d'un cosaque pour aller explorer les glaciers du Humboldt. Après avoir fait une dizaine de verstes à l'est de notre campement, nous laissâmes nos chevaux à la garde du casaque, à

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

une altitude de 3.840 mètres, et nous continuâmes notre route armés seulement d'un baromètre. A 4.310 mètres nous atteignîmes la limite inférieure du glacier ; il est resserré entre deux rochers et a de 2.000 à 2.500 mètres de l'est à l'ouest et une hauteur de 720 mètres ; la glace paraissait inclinée de 30 à 40 degrés dans la partie inférieure, de 50 à 60 degrés dans la région la plus élevée, mais il n'y avait aucune coupure verticale, ni moraines latérales : à l'extrémité inférieure seulement, là où le glacier s'engouffre dans un défilé, nous trouvâmes trois masses de granit, ayant sans doute appartenu à une ancienne moraine. L'ascension fut très pénible, et, bien que nous eussions quitté nos chevaux à onze heures, ce ne fut qu'à cinq heures après midi que nous atteignîmes le sommet. De là nous avons une vue magnifique : en face de nous se dressait un rocher à pic dont la hauteur dépassait d'au moins 600 mètres celle du point où nous nous trouvions ; au midi s'étendait une vallée spacieuse fermée par des montagnes également couvertes de neiges éternelles ; enfin à l'ouest se dessinait en relief le groupe d'Anembar-oula.



Glaciers de Humboldt

La nuit approchait ; la descente fut assez commode ; il ne fallait que restreindre la célérité et se méfier des cailloux qui roulaient sous nos pieds.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

A neuf heures du soir nous rejoignîmes nos chevaux ; le cosaque nous attendait. Nous étions tellement las qu'après avoir absorbé une tasse de thé, nous nous endormîmes profondément, roulés dans nos couvertures de feutre.

Nous n'avons rapporté de cette excursion que trois plantes nouvelles, et nous n'avons vu aucun animal.

Il fallait enfin songer à notre voyage au Thibet ; nous résolûmes de retourner à notre ancien camp de la Source-Bénie, d'y bien nourrir nos chameaux pendant quelques jours, et, entre-temps, d'envoyer des émissaires aux Mongols du voisinage pour tâcher d'obtenir des guides.

Notre retour s'effectua très rapidement. Dès le lendemain Koloméitsef et Iritchinf se rendirent à cheval dans la vallée que nous avions vue du haut du glacier et qu'on nous avait assuré être habitée par des gens du Tsaidam. Ils revinrent au bout de cinq jours, nous rapportant de bonnes nouvelles : les Mongols leur avaient fait un accueil amical, promis des guides et vendu des moutons et du beurre.

Le lendemain donc nous quittâmes notre terre promise et nous nous mîmes en route en remontant la rivière Koukou-oussou. Nous traversâmes le Nan-Chan par une gorge que cette rivière a creusée. Le défilé n'a pas plus de 3 verstes de longueur, sur une largeur de 100 à 120 mètres et quelquefois moins. Le sentier, bordé de hautes montagnes presque verticales, était très pénible pour nos chameaux.

Immédiatement après, nous nous trouvâmes dans une vallée assez vaste où était une excellente source, près de laquelle nous fîmes notre première halte.

La pente méridionale du Nan-Chan, dans le voisinage de notre campement, nous parut escarpée et aride. On ne voit de vertes prairies que sur les bords des ruisseaux. Le sol est composé d'une argile salée, couverte çà et là d'une herbe chétive et déjà flétrie à la fin de juillet.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Nous entreprîmes une nouvelle expédition au glacier, afin de bien préciser la limite supérieure de la végétation et la limite inférieure des neiges permanentes sur le versant méridional Nan-Chan. Partis de bon matin, nous remontâmes sans difficulté le Koukou-oussou. Dans le défilé où nous arrivâmes, le glacier formait un demi-cercle dont la corde pouvait avoir 60 mètres. L'épaisseur de la glace atteignait à peu près le même chiffre ; elle était recouverte d'une couche de neige récente mais peu profonde. D'après nos observations barométriques, l'extrémité inférieure du glacier se trouvait à 4.800 mètres, et il s'élevait de 900 mètres en hauteur verticale ; à quatre heures après midi le thermomètre marquait 8 degrés au-dessus de zéro.

Pendant notre absence le cosaque Kalmouinin avait tué deux perdrix (*Megaloperdix himalaïensis*), et, ayant appris que ces oiseaux étaient très abondants, je résolus de m'arrêter encore un jour ou deux pour leur faire la chasse. C'est pendant cette halte que survint un accident qui nous a tous vivement impressionnés.

Le même jour où Kalmouinin avait tué les deux perdrix, il avait rencontré un yack sauvage et lui avait logé quatre balles dans le corps. L'animal n'en courut pas moins, et, à cause de l'heure avancée, le cosaque n'osa pas le poursuivre. Le lendemain (c'était le 30^{p.031} juillet), j'envoyai ce même Kalmouinin, en compagnie du sous-officier Iégorof, à la recherche de ce gibier blessé ; j'étais convaincu que la bête ne pouvait être loin. Ils retrouvèrent bientôt la piste et se mirent à la suivre. Mais les blessures étaient moins graves qu'on ne l'avait supposé, car le yack avait pu atteindre le sommet de la montagne et passer sur l'autre versant. Entraînés par leur ardeur, nos chasseurs l'y suivirent. A 2 ou 3 verstes plus loin, ayant rencontré un troupeau d'arkars, ils firent feu, et Kalmouinin, persuadé que l'un de ces animaux était atteint, se mit à sa recherche pendant que Iégorof continuait à suivre la piste du yack.

Satisfait de sa chasse, Kalmouinin revint sur ses pas et appela Iégorof ; mais l'écho seul lui répondit. Dans la pensée que son

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

camarade était retourné au camp, il y revint aussi et fut très inquiet de ne pas l'y trouver. Cependant j'en pris peu de souci. De semblables retards se renouvelaient assez souvent. Le lendemain, je ne fus pas aussi tranquille ; apprenant que Iégorof n'était pas rentré, j'envoyai à sa recherche M. Éclon avec Koloméitsef et trois cosaques. Fort avant dans la soirée Koloméitsef revint me dire qu'ils avaient battu la montagne inutilement toute la journée et que M. Éclon avait décidé d'y passer la nuit, attendant mes ordres.

Il était évident que notre chasseur s'était égaré dans les rochers ; sans vivres, presque sans vêtements et même sans avoir le moyen d'allumer du feu, car il n'avait pas l'habitude de fumer. Le lendemain je partis à mon tour pour continuer les recherches. Je rencontrai des Mongols qui conduisaient des moutons à Satchéou, mais ils ne purent me donner aucun renseignement. Après deux jours de fatigues inouïes, nous regagnâmes notre bivouac, avec la triste conviction que nous ne reverrions plus notre malheureux camarade.

Le 5 août nous nous dirigeons vers l'ouest, parallèlement à la crête de la montagne, et nous avons déjà fait 25 verstes, quand le cosaque Iritchynof, qui marchait en tête, avec moi, me signala un homme qui descendait la pente de la montagne : je pris ma jumelle et fus bientôt convaincu que c'était Iégorof. M. Éclon s'élança à sa rencontre, et une demi-heure après, le malheureux était au milieu de nous, mais dans quel état ! Il se tenait à peine sur ses jambes, sa figure était noire et décharnée, ses yeux enflammés, son regard presque sauvage. Il n'avait plus pour vêtements qu'une chemise en lambeaux, plus de casquette ni de culotte ; ses pieds étaient enveloppés de haillons ensanglantés. On lui fit boire quelques gorgées d'eau-de-vie, on lui lava les pieds, que l'on chaussa de bottes de feutre, on le hissa sur un chameau et l'on se remit en route. A 3 verstes ^{p.032} de là nous rencontrâmes une source, où nous dressâmes nos tentes, et voilà ce que Iégorof, après qu'on lui eut donné tous les soins possibles, nous raconta.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune



Retour de Iégorof

Peu après avoir quitté Kalmouinin il avait aperçu le yack et l'avait blessé de nouveau. L'animal s'étant mis à fuir, Iégorof, sans le perdre de vue, le poursuivit jusqu'à la nuit tombante. Il songea enfin au retour, mais il prit une fausse direction et s'égara dans la montagne. La nuit était froide, il marcha sans s'arrêter ; le matin il se trouva dans la plaine de Syrtin. Reconnaisant son erreur, il rebroussa chemin, retrouva les montagnes, où il ne put s'orienter. Il alla donc à l'aventure, et pendant trois jours il erra sans rien manger, se désaltérant seulement à toutes les sources qu'il rencontrait. « Je n'avais pas du tout faim, nous dit-il, je courais à travers les rochers avec l'agilité d'un fauve et je ne me fatiguais même pas beaucoup. Mais, ses bottes l'ayant abandonné, il avait été forcé de marcher nu-pieds ; de sa culotte il se fit des chaussures, qui ne durèrent pas longtemps ; ses talons ne furent bientôt que des plaies vives. Cependant il fallait marcher, et marcher beaucoup était son unique chance de salut. Il tua un lièvre, dont la peau lui servit à envelopper ses pieds, où il ressentait de vives souffrances. Le froid descendit à — 10 degrés, et il n'eut

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

pour tout abri qu'une grande pierre. Il se réchauffa un peu en se couvrant le corps d'une couche de fiente de yacks. Le quatrième jour il se sentit une faim dévorante. Il tua un lièvre, et une perdrix, mangea la perdrix toute crue et emporta le lièvre pour en détacher un morceau quand sa gorge se desséchait. A la sixième nuit il sentit que ses forces baissaient et qu'il ne tarderait pas à succomber ; il lava sa chemise à une source afin de s'en revêtir au moment de la mort.

Peu d'instants après il aperçut la caravane.

On passa deux jours au campement pour rendre à Iégorof quelques forces. A notre grande joie il n'eut pas de fièvre ; aucun symptôme alarmant : toujours bon appétit, mais ses pieds le faisaient cruellement souffrir ; nous les lui pansions avec de la charpie imbibée d'arnica. Enfin, il fut en état de se tenir sur un chameau, et nous nous remîmes en route.

A 2 verstes de notre bivouac était la route de Sa-tchéou à Syrtin, route très praticable ; descente douce et commode, mais point d'eau.

Vingt-cinq verstes nous conduisirent au lac Baga-Syrtin, dans le centre d'une plaine accidentée et caillouteuse, comme on en trouve à la base de toutes les montagnes de l'Asie centrale : ces débris viennent de la lente décomposition des roches des hauteurs dénudées ; comme il n'y a pas de courants d'eau capables de les transporter au loin, ils s'accumulent au pied des escarpements, en couvrent à la longue les zones inférieures et forment des plateaux plus ou moins inclinés dont la substance est identique à celle des sommets qui les dominent.

@

VIII

LE TSAÏDAM

@

Aspect du Tsaïdam. — Les Mongols du Tsaïdam. — Pillage des Oronghyns. — Tsaïdam du Nord, sa flore, sa faune. — L'Ikhé-Tsaïdamin-nor. — Prairies, le kharmyk et le tamarin. — Le prince Kourlyk-béïssé. — Difficultés avec le prince. — Les lacs Kourlyk-nor et Tasso-nor. — Le Baïan-gol. — Malentendus avec le prince Dzoun-zassak. — Départ pour le Thibet.

p.033 La partie du Thibet située sur le versant septentrional des montagnes, à l'ouest du Koukou-nor, porte le nom de Tsaïdam. Il est borné au nord par la chaîne du Nan-Chan et de l'Altyn-tag, au sud par une énorme muraille, connue sous des noms différents et s'étendant à l'est du Bourkhan-Bouddha. La frontière occidentale est inconnue ; celle de l'est est formée par les montagnes extrêmes de la chaîne du Khouan-Khé. De l'est à l'ouest il occupe une longueur de 800 verstes (850 kilomètres) ; la largeur n'est que de 100 verstes dans la partie orientale. mais elle augmente beaucoup vers le centre. Le Tsaïdam est à une altitude de 2.700 à p.034 3.300 mètres et se divise en deux régions bien distinctes. La partie méridionale est certainement un ancien fond de mer ; elle est unie, abondante en sources et en marais ; la partie nord, plus élevée, comprend de vastes espaces incultes formes d'argile recouverte de cailloux et sillonnés de collines peu élevées.

A l'exception de quelques Tangouts habitant l'extrémité orientale, la population du Tsaïdam se compose exclusivement de Mongols appartenant à la famille kalmouque. On ne peut rien dire de flatteur sur leur caractère et leurs qualités morales : comme tous leurs congénères ils sont paresseux et indolents ; de plus ils sont menteurs, voleurs et poltrons.

Ils se confectionnent eux-mêmes des espèces de robes de chambre de feutre que portent indistinctement les hommes et les femmes : le linge leur est complètement inconnu, et leur

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

malpropreté est repoussante. En hiver ils ajoutent à cette robe des culottes en peau de mouton et un bonnet de même fourrure. Leurs bottes sont faites à la mode chinoise, mais fabriquées par eux.



Mongols du Tsaïdam

Tan-to

L'élevé du bétail est leur principale occupation ; à cause de la difficulté des relations avec les pays plus civilisés, ils ont été obligés de défricher quelques hectares de terre, principalement vers les sources de la rivière Bouloungour ; leur mode de culture est des plus primitifs, et ce genre d'occupation leur répugne. Leur nourriture ordinaire consiste en thé, dzamba, lait, beurre, quelquefois en baies de kharmyk fraîches ou sèches et, chez les riches, en viande de mouton.

Le Tsaïdam relève du van du Koukou-nor : il se divise en cinq districts, nommés *kochouns* ; il est impossible d'en connaître la population. Les uns, et je crois qu'ils sont dans le vrai, n'y comptent guère qu'un millier de *iourtes*, ou habitations ; d'autres prétendent qu'il y en a plus de deux mille ; en tout cas la population n'y est pas dense. Connus comme très poltrons, ces Mongols sont

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

continuellement exposés aux pillages de leurs voisins, les Khara-Tangouts des sources du fleuve Jaune et les Golyks du Thibet. Ces brigands, qu'ils désignent collectivement sous le nom d'*Oronghyns*, envahissent leur pays par petites troupes vers la fin de l'automne ; alors les habitants se cachent dans les buissons et laissent enlever leurs troupeaux. Les autorités chinoises ferment les yeux ou partagent avec les voleurs.

La limite méridionale de la plaine de Syrtin est formée par des montagnes peu élevées qui prolongent le mont Ritter vers l'ouest, jusqu'au lac Khouïtoun. Du même mont Ritter part au sud-est une autre chaîne qui, après s'être abaissée en collines argileuses, se relève au sud du Koukou-nor, au point d'atteindre la limite des neiges persistantes. Au sud de ces deux chaînes s'étend une vaste plaine à peine ondulée, aride et inculte, où la vie nomade même est impossible. Cette plaine est arrosée vers le nord par quelques petits cours d'eau. Partout abondent les marécages couverts de joncs, de roseaux et d'autres plantes aquatiques. Au bord des ruisseaux sont des buissons, parmi lesquels domina le kharmyk (voy. p. 36) ; puis, sur des étendues de plusieurs dizaines de verstes, le sol est complètement brûlé par le soleil.

Le règne animal est rare dans le Tsaïdam. D'abord ni poissons ni batraciens ; les rivières sont courtes et très rapides ; les marécages sont salés. On ne rencontre que deux mammifères appartenant déjà à la zone thibétaine : le khoulan, (*Asinus Kiang*) et le lagomys. Près du Khouïtoun-nor vivent quelques chameaux sauvages, des antilopes à queue noire, des gerboises, etc. La faune ornithologique est plus variée ; elle a beaucoup d'analogie avec celle de la Mongolie ; le seul oiseau qui lui appartienne en propre est un faisan, le *Phasianus Vlangalii*, qui niche dans les roseaux. Dans les marécages, à l'exception de quelques macreuses, on n'aperçoit pas d'oiseaux aquatiques. Les oiseaux de passage, dans cette région, effectuent leur migration au commencement de septembre. On n'en voyait pas lors de notre voyage, sauf des bécasses à pattes rouges

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

(*Totanus calidris*), dont quelques-unes couvaient encore.

Le plus grand marécage se trouve dans la plaine de Syrtin, dont la partie orientale, nommée *Koukou-Sai* appartient au Nan-chan. Dans la partie occidentale, ou Syrtin proprement dite, il y a deux grands lacs : le *Baga-Syrtin-nor*, ou Petit Lac de Syrtin, et l'*Ikhé-Syrtin-nor*, ou Grand Lac : nous n'avons pas pu visiter ce dernier. Le Baga-Syrtin-nor est à l'extrémité d'un grand marécage alimenté par des eaux souterraines, descendues probablement de l'Anembaroula ou peut-être des sommets neigeux du Ritter. L'eau y est à peu près douce, et cependant sur sa rive occidentale on trouve des dépôts, de 2 à 4 pouces d'épaisseur, d'un sel très blanc et très agréable au goût. Sur ses bords nous avons vu beaucoup d'oiseaux, parmi lesquels plusieurs variétés d'alouettes, dont une, de la taille d'un grand merle, avait la voix sonore et très agréable. L'altitude du lac est de 2.880 mètres.



Marécages salés dans le Tsaidam

Non loin de là nous avons rencontré plusieurs Mongols relevant de l'autorité du prince *Kourlyk-béissé*, dont le campement était établi au bord du *Kourlyk-nor*, dans le Tsaidam oriental. Ces gens sont relativement riches ; leur bétail prospère dans une région où le fourrage est bon quoique peu abondant, où il y a beaucoup de sel, et où l'on n'a ni œstres ni cousins à craindre. De plus le bétail se vend bien dans l'oasis de Sa-tchéou, car, malgré ce qu'on nous avait dit, les relations sont fréquentes entre les deux pays. Plusieurs Chinois de Sa-tchéou habitent Syrtin, où ils échangent du thé, du tabac, de la quincaillerie, contre du bétail. Afin de s'y garantir contre les attaques des Dounghans, des Tangouts et autres

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

brigands, on a construit à Syrtin une *khyrma* (forteresse en terre glaise), où les habitants peuvent se réfugier, eux et leurs richesses.

Les Mongols de Syrtin nous firent assez bon accueil, on nous offrit du lait et l'on nous vendit des moutons et du beurre. Il nous fut facile de trouver des guides pour ^{p.035} nous rendre au Thibet, mais aucun d'eux ne voulait y aller directement. Ils objectaient qu'ils ne connaissaient pas la route, ou bien qu'elle était d'abord complètement privée d'eau, et qu'ensuite on y tombait au milieu de marécages infestés de mouches et de cousins, où tous nos animaux périraient. Bref, ils voulaient nous faire faire un détour pour passer par le campement de leur prince, afin d'obtenir sa permission et aussi pour lui être agréable en lui conduisant des étrangers qui ne manqueraient pas de lui faire un cadeau. Je cédaï, parce que c'était l'unique moyen d'explorer le Tsaïdam septentrional, puis parce que j'espérais pouvoir acheter quelques chameaux au prince de Khourlyk et lui laisser en dépôt nos collections, qui ne pouvaient que nous gêner pendant notre excursion au pays du Dalai-lama.

Le 13 août, vers midi, nous vîmes arriver notre nouveau guide, nommé Tan-to. Il était d'un extérieur assez avenant et passait même parmi les siens pour une sorte de lovelace. Contrairement aux habitudes de ses compatriotes, il se débarbouillait tous les jours, se lavait les dents et portait des vêtements propres. Comme il fut toujours très serviable, je lui donnai, quand nous le quittâmes, un savon, des ciseaux et autres bagatelles, dont il fut enchanté ; cela devait ajouter à son prestige aux yeux des beautés du Tsaïdam.

Nous nous mîmes immédiatement en route. Le premier jour nous ne fîmes que 18 verstes : nous savions que nous allions en avoir à faire 65 à travers un désert complètement privé d'eau. Arrivés au bord de la rivière Orioghyn, nous nous reposâmes tout un jour. La santé du sous-officier Iégorof était parfaitement rétablie, mais les plaies de ses pieds n'étaient pas encore cicatrisées, et il était survenu quelques légers accidents aux cosaques Irintchinof et Kalmouinin.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Nous nous dirigeâmes ensuite au sud-est en longeant des montagnes qui s'élevaient à notre gauche comme un mur gigantesque. A notre droite s'étendait une rangée de collines irrégulières, qui se transformèrent en véritables montagnes vers le lac salé Ikhé-Tsaïdam.

L'Ikhé-Tsaïdam-nor est situé à une altitude de 3.240 mètres : il a environ 35 verstes de circonférence. Ses rives sont bordées d'une zone de 2 verstes de largeur de marécages salins où l'on trouve d'excellent sel blanc. Là aussi jaillissent des sources d'eau douce entourées de pâturages abondants. L'eau du lac est extrêmement salée, et près des bords, sa profondeur ne dépasse pas 1 pied. Le fond est formé par une couche de sel de plusieurs pouces d'épaisseur ; cette richesse n'est pas exploitée.

A partir du lac Tsaïdamin, notre route, orientée au sud-est, tourna tout à fait à l'est, et même quelquefois au nord-est. Ainsi nous nous écartions de plus en plus du chemin du Thibet ; c'était un détour forcé pour arriver au campement du prince Kourlyk-béïssé.

Nous y parvînmes le 25 août. La résidence est située sur la rive orientale du grand lac Kourlyk. Nous nous arrêtâmes sur la rive occidentale, près de l'embouchure du Balghyn-gol, où nous vîmes, comme grande rareté chez les Mongols, des champs cultivés. A la vérité ces champs n'occupent que quelques hectares et appartiennent presque en totalité au prince. Le mode de culture y est déplorable : on ne se donne même pas la peine d'arracher les mauvaises herbes. Dans l'espace laissé libre entre les buissons, le sol est tant soit peu labouré et l'on y sème de l'orge et du froment. Quelques petits canaux dérivés du Balghyn-gol servent à l'irrigation, et les récoltes sont assez abondantes.

Lors de notre arrivée on était en pleine moisson ; le ^{p.036} blé, de la hauteur d'un homme, est coupé avec des faucilles sans dents, et on le bat immédiatement sur des aires faites d'argile. Pour le soustraire au pillage de Oronghyns, on creuse des trous, que l'on

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

comble de grains, et l'on fait disparaître toute trace de travail. C'est de là qu'on l'extrait suivant les besoins ; on le grille, puis on le moud pour faire de la dzamba. Deux hommes ne peuvent en moudre plus de 16 kilogrammes dans une journée, tant leur outillage est grossier ; mais il faut aussi tenir compte de la paresse des ouvriers, surtout lorsqu'il s'agit de travaux agricoles.



Buissons de kharmyk

En dehors de ces champs, le pays qu'arrose la rivière Balghyn est très riche en kharmyk (*Nitraria Scholeri*), plante de la famille des nerpruns, que l'on trouve dans toute l'Asie centrale, de la Caspienne à la Chine proprement dite. Le kharmyk choisit de préférence un sol humide argilo-salin, où il pousse généralement en buissons isolés. C'est un arbrisseau touffu, tortu, qui ordinairement ne dépasse pas 3 pieds ; au Tsaidam et dans la vallée supérieure du fleuve Jaune, il atteint souvent de 5 à 7 pieds. Il fleurit en mai ; ses petites fleurs blanches sont accumulées sur ses branches. Ses baies ressemblent assez à des grains de groseille ; elles sont d'un rouge vif et mûrissent vers la fin d'août. Les Mongols les mangent et les mêlent à leur dzamba ; ils en préparent aussi une boisson. Tous les oiseaux en sont friands, même les corbeaux ; les chameaux s'en nourrissent, et les ours descendent des montagnes du Thibet pour s'en régaler.

Un autre arbrisseau très répandu dans l'Asie centrale est le tamarin, appelé dans l'idiome local *soukhoï-moto* ; il en existe

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

plusieurs espèces, et la plus connue dans le Tsaidam est le *Tamarix Pallasii*. De même que le kharmyk, il pousse de préférence dans les terrains argileux, mais moins humides et moins salés. Il a la forme d'un élégant arbrisseau, atteignant 20 pieds de hauteur et ayant plus de 1 pied de circonférence à la base. Ses branches, d'un vert clair, se couvrent en juin de vergettes roses qui se groupent principalement vers la cime de l'arbre. Cet arbuste donne un excellent combustible, et les chameaux se nourrissent volontiers de ses branches. Il pousse en plantations peu touffues, mais, dans les localités qui lui sont les plus favorables, comme le bassin supérieur du fleuve Jaune, il forme de véritables fourrés.

Le lendemain de notre arrivée sur les bords du Balghyn-gol, nous vîmes venir à nous le *béïssé* (prince du cinquième rang). A une vente de notre campement il s'était fait dresser une tente, où il revêtit ses habits de gala, une robe rouge ; puis il s'avança suivi d'une dizaine de personnes. C'était un homme d'une trentaine d'années, d'assez bonne mine, mais sale et barbouillé ainsi que toute sa suite. Il portait une masse de grelots et avait à tous les doigts des anneaux d'argent qui en faisaient encore ressortir la malpropreté. Après les salutations d'usage, nous abordâmes la question qui nous intéressait le plus, les guides, les chameaux, les moutons, etc. : à tout il répondit par un refus formel.

Le lendemain je me rendis chez lui pour reprendre les pourparlers. Le prince vint à ma rencontre et m'introduisit dans sa demeure ; c'était une iourte sale et enfumée, à l'entrée de laquelle il y avait un tapis rouge sur lequel nous nous assîmes côte à côte. On nous servit du thé, de la dzamba et du beurre contenu dans des boyaux de mouton. Le prince en prit avec ses doigts crottés, il en mit dans sa tasse et dans celles de ses proches ; j'eus hâte de me soustraire à cet honneur. Il ne se montra pas plus accommodant que la veille, donnant un tas de prétextes aussi mensongers et aussi maladroits les uns que les autres. Je le quittai alors, ^{p.037} le menaçant de me plaindre à Pékin et de prendre par force ce dont nous avons besoin.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Il revint à notre camp dès le lendemain matin, mais toujours pour affirmer la prétendue impossibilité où il se trouvait, de m'être agréable. Irrité, le l'accablai d'injures, lui et sa suite, et je finis par les mettre tous à la porte. Cette manière d'agir était la meilleure, car elle leva toutes les difficultés. Le béissé, après avoir délibéré avec ses proches, nous offrit un guide pour nous conduire, non directement au Thibet, mais chez le prince Dzoun-zassak, son voisin, qui m'avait déjà offert l'hospitalité en 1872, lors de mon premier voyage au Thibet. J'acceptai, car je ne pouvais plus penser à confier à cet homme une partie de nos bagages. Je lui achetai une tente de feutre, quinze moutons, quelques objets indispensables, et nous partîmes.

Une distance de près de 120 verstes séparait notre campement de Dzoun-Zassak. Il nous fallut laisser le lac Kourlyk à notre gauche, mais nous avons pu explorer un autre lac un peu plus grand, le Tasse-nor. Ces deux lacs sont situés à côté l'un de l'autre, séparés par un isthme étroit, que coupe un canal qui sert à l'écoulement du Kourlyk-nor dans le Tasso-nor. Ce dernier reçoit en outre les eaux du Balghyn-gol et du Baïan-gol, rivières qui prennent naissance dans les montagnes du nord. Le Kourlyk-nor a, nous dit-on, 36 verstes de tour, l'autre lac en a trois de plus ; ni l'un ni l'autre ne contient de poissons.

Après avoir fait provision dans le Tasso-nor d'une vilaine eau saumâtre, nous fîmes 42 verstes pour aller atteindre à la nuit les bords de la rivière Boulounghir. Tout l'espace que nous venions de parcourir était couvert de lœss et de cailloux ; çà et là on voyait des salines où croissait quelque chétif saksoul ; la nature semblait morte : pas un chant d'oiseau, pas un animal, pas même un lézard.

Nous étions au 1^{er} septembre et notre thermomètre marquait 26,8°, température que nous n'avions pas éprouvée pendant toute la durée du mois d'août ; mais la nuit suivante, pendant un violent orage du sud-ouest, il tomba de la neige mêlée à des torrents de pluie. Le lendemain le vent soufflait avec une telle force, qu'il ne

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

nous fut pas possible de nous mettre en route ; heureusement vers midi il se calma.

Nous eûmes d'abord à traverser une plaine argileuse qui ne présente aucune trace de végétation. Au nord, sur le territoire du Kourlyk-béïssé, coule la rivière Boulounghir, qui sort des marécages d'Irghitzyk et se jette dans le Baïan-gol. Là où nous le rencontrâmes, le Boulounghir a de 6 à 8 mètres de largeur et 1 pied de profondeur : il n'y a pas une touffe d'herbe sur ses bords. Nous fûmes d'autant plus agréablement surpris lorsque, ayant atteint le Baïan-gol, la plus considérable des rivières du Tsaidam septentrional, nous apparurent ses rives, couvertes des plus beaux spécimens de la flore locale. Le Baïan-gol, dont le nom signifie « Riche rivière », après avoir traversé le Tasso-nor, coule vers le nord-ouest sur une longueur de 250 verstes et va se perdre dans



Le Baïan-gol

un petit lac que les Mongols appellent Khara-nor (lac Noir). A l'endroit où nous l'avons traversé, il est partagé en deux bras, distants de près de 2 verstes. Le bras septentrional avait de 20 à 30 mètres de largeur et de 1 à 2 pieds de profondeur. Le bras méridional est encore moins important ; mais il paraît qu'à l'époque des crues il inonde la plaine sur une immense étendue. Parmi les plantes qui garnissent ses rives dominant encore le kharmyk et le tamarin ; aux endroits où elles sont le plus basses, abondent les roseaux et les iris. Les oiseaux y sont nombreux, mais, en fait de

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

mammifères, nous ne vîmes que des ^{p.038} dzeyrans et des ours à la recherche des baies de kharmyk. Les Mongols n'y mènent pas leurs troupeaux, qui auraient trop à souffrir des mouches et des cousins.

Nous campâmes à 3 verstes à l'est de la Khyrma-Dzoun-zassak, et, à peine installés, nous vîmes arriver notre vieil ami Kamby-lama,



Kamby-lama Le tossalaktchi

Le prince Dzoun-zassak et sa suite

que nous y avons déjà rencontré en 1872. Kamby-lama nous apprit que le jeune van du Koukou-nor était allé rejoindre ses ancêtres. Il était parti pour aller adorer le Dalaï-lama, et n'avait pu supporter les fatigues du voyage. Son décès mit fin à la dynastie des princes du Koukou-nor, de la famille des *Tsin-Khai-van*, et jusqu'à l'élection de son successeur le pays était gouverné par un régent ou *tossalaktchi*. Contre notre attente, le *Dzoun-zassak*, qui était aussi une ancienne connaissance, nous fit assez froide mine. Il assurait n'avoir aucun homme capable de nous guider vers le Thibet, et cependant, chaque année, de nombreuses caravanes vont du Tsaidam à Lhasa, et ce sont des gens de ce pays qui les conduisent. Il fallut encore se fâcher ; alors le Dzoun-zassak envoya chercher son voisin le Baroun-zassak pour s'entendre avec lui.

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

Après une longue délibération, les deux princes consentirent enfin à nous donner un guide et promirent de se soumettre à toutes nos exigences. De mon côté je promis au guide une bonne récompense s'il nous servait bien, mais je le prévins, que s'il cherchait à nous tromper, je le ferais fusiller. Il accepta.

Ceci réglé, Kamby-lama consentit à garder dans la khyrma nos collections et la partie de nos bagages qui nous était momentanément inutile. Les deux zassaks reçurent même en dépôt une partie de notre argent, et, nos bagages étant beaucoup allégés, nous pûmes nous mettre en route avec vingt-deux chameaux, qui étaient heureusement en parfait état. Nous partîmes le 12 septembre.



La khyrma Dzoun-zassak

@

IX

LE THIBET DU NORD

@

Coup d'œil général sur le Thibet. — Manque de notoriété de cette contrée. — Chaîne bordière du nord, montagnes intérieures. — Plaines, lacs, rivières. — Climat. — Flore, faune. — Habitants.

Fermé de tous côtés par de hautes montagnes, le Thibet présente la figure d'un trapèze irrégulier élevé de 4.000 à 4.500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sur cet immense piédestal se dressent des montagnes énormes qui semblent postées là pour défendre l'entrée d'une région sise au-dessus des nuages et inhabitable à l'homme. Aussi n'y a-t-il que la partie méridionale située le long du Brahmapoutra et la province de Ngari-korsoum qui aient été quelque peu explorées par des voyageurs européens, puis, tout récemment, depuis 1865, par des pandits ¹ qu'avaient envoyés secrètement les Anglais. Quant à la partie septentrionale, c'est une véritable *terra incognita*, moins étudiée dans ses détails que tout notre satellite.

C'est seulement depuis le milieu du dix-septième siècle que quelques Européens, suivant le chemin des pèlerins bouddhistes, ont pu pénétrer de Sinin à Lhasa. Tels furent : en 1665 les missionnaires Gruber et d'Orville, qui allèrent de Pékin à la ville d'Agrou, sur le Gange ; de 1723 à 1736 le Hollandais Samuel Van de Putte, allant des Indes en Chine par Lhasa ; en 1845 les missionnaires Huc et Gabet qui, partis de Pékin, gagnèrent la ville du Dalaï-lama et revinrent par Canton. Il est à regretter qu'aucun de ces voyageurs n'ait laissé une description géographique des pays qu'ils ont parcourus. L'honneur d'une description revient au pandit Naïn-Sing, qui en 1873 fit un voyage de Ladak par le Tengri-nor à Lhasa : il traça un plan de toute la région visitée, fixa la longitude

¹ Brahmanes versés dans l'étude des sciences topographiques.

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

de 276 points et détermina l'altitude de 497. Quant à moi, il m'a été donné à la fin de 1872 de pénétrer du Tsaïdam dans le Thibet septentrional jusqu'aux sources du fameux *Ian-tzy-tzian*¹, ou fleuve Bleu. Enfin, en 1879 et 1880 j'ai pu traverser le plateau du Thibet, depuis l'oasis de Sa-tchéou, par le Tsaïdam, jusqu'à la chaîne de Tan-la ; c'est cette excursion que je vais raconter.

Mille difficultés attendent dans ces régions le voyageur européen ; les hommes et la nature semblent se liguer contre lui. La raréfaction de l'air, résultant de l'énorme altitude, épuise ses forces et celles des animaux ; les variations brusques du climat, les froids, les ouragans, l'absence de combustible, l'insuffisance du fourrage, l'âpreté des défilés à travers les montagnes, tels sont les premiers obstacles contre lesquels il lui faut lutter. Ajoutez la population méfiante, même hostile, envers tout étranger, les tracasseries et la mauvaise foi des autorités locales. Ce n'est qu'à force d'énergie qu'on peut arriver au but.

Cet immense pays, qui s'étend entre le Kouen-loun au nord et la chaîne septentrionale de l'Himalaya au sud, est limité à l'ouest par le Karakorum et ses embranchements ; il s'étend à l'est jusqu'aux provinces de Sa-tchéou et de Han-sou². Le Kouen-loun forme comme un mur entre le Thibet et la vallée de Tsaïdam. Nous avons pu l'explorer sur une longueur de 400 verstes, entre les sources du Baïan-gol et celles du Naïdjn-gol. Il est ici formé de deux et même parfois de trois chaînes parallèles occupant une largeur de 60 à 90 verstes ; ces montagnes dépassent souvent la limite des neiges éternelles et portent des noms différents. Ainsi la partie de la chaîne antérieure qui s'étend de la source du Baïan-gol à la tranchée creusée par le Nomokhoun-gol porte le nom de *Bourkhan-Bouddha* ; à l'ouest ; jusqu'à la rivière Ounyghyn, c'est le mont *Gochili* ; plus

¹ Transcription russe ; en France on a généralement adopté la forme anglaise *Yang-tse-kiang*.

² Les Russes écrivent Gan-sou, parce qu'ils n'ont pas la lettre *h* ; les Anglais et les Français écrivent Kan-sou, parce qu'ils ne savent pas articuler les aspirations fortes ; Han-sou doit être la vraie transcription phonétique.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

loin, jusqu'au Naïdjin-gol, c'est le mont *Tolai*. Parallèlement à ces montagnes, une seconde chaîne s'appelle, à l'est, *Ouroundouchi* et *Chouga*, p.039 plus à l'ouest *Gourbou-Goundzouga* et enfin *Gourbou-Naïdji*. Cette dernière s'unit à la troisième chaîne, que j'ai nommée *Marco Polo*, en l'honneur du grand voyageur. Il paraît que cette même division se prolonge dans le Kouen-loun occidental ; mais cette région est complètement inconnue.



Montagnes de Bourkhan-Bouddha et rivière Nomokhoun-gol

Le plateau du Thibet se partage naturellement en trois régions parfaitement distinctes : la partie méridionale qui comprend les hautes vallées de l'Indus, du Setledj et du Brahmapoutra ; la partie septentrionale, présentant un plateau uniforme dont les eaux ne vont à aucune mer ; la partie orientale, formée par le pays alpestre, qui s'enfonce profondément dans la Chine proprement dite et où sont les sources du fleuve Bleu et du fleuve Jaune.

Le plateau du Thibet septentrional, entouré de hautes montagnes au nord, au sud et à l'ouest, s'étend dans le sens des parallèles sur une longueur de 1.200 à 1.600 kilomètres, entre le lac Tengri et les sources du fleuve Jaune. Sa largeur du sud au nord dépasse 550 kilomètres ; il est élevé de 4.200 à 4.500 mètres au-

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

dessus du niveau de la mer. Il ne faut pas en conclure que le sommet du plateau ne présente qu'une grande plaine ondulée comme plusieurs localités du Gobi ; c'est au contraire un ensemble de vallées largement ouvertes, séparées par de hautes montagnes. Ainsi, entre les sources du fleuve Jaune et le Mour-oussou, branche initiale du fleuve Bleu, se trouve le mont *Baïan-khara-oula*, qui, en courant vers l'ouest, se divise en deux branches : le rameau septentrional, dont le nom est *Koukou-chili*, s'étend sur une longueur de 600 verstes ; celui du sud, ou *Doumbouré*, qui lui est parallèle, en a 450. Dans la même direction de l'est à l'ouest, et à peu d'intervalle, s'élève une autre chaîne moins importante, que les indigènes nomment *Khanghin*.

Sur la rive droite du Mour-oussou on voit aussi de nombreuses montagnes se dirigeant de l'est à l'ouest. Telles sont le *Datchin-datchioum* et une autre chaîne dont le sommet culminant, le *Djoma*, se couvre de neiges éternelles.

Enfin le pays atteint sa plus grande élévation dans la chaîne du Tan-la et plus au sud, au delà de la rivière San-tchiou, dans le Samtyn-kansyr, montagne inexplorée qui semble se rattacher à la partie orientale de l'Himalaya septentrional. Toutes ces hauteurs sont en pentes douces, et leurs cimes en forme de dômes ; elles découpent le plateau en une série de vallées ^{p.040} parallèles qui communiquent entre elles par des cols faciles à franchir. La limite inférieure des neiges persistantes nous a paru devoir être fixée à 5.000 ou 5.100 mètres, et plus haut encore sur le versant méridional du Tan-la.

Dans les espaces libres entre les montagnes s'étendent des plaines plus ou moins spacieuses, au sol argileux, quelquefois argilo-sablonneux, plus souvent rocailleux. Nous n'avons rencontré nulle part de grands gisements de lœss ; les sables mouvants sont très rares ; mais il y a beaucoup de salines, ce qui fait que l'eau d'un grand nombre de rivières a un goût saumâtre. Dans le fond des vallées et même sur les pentes des hautes montagnes, on

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

rencontre de vastes marais parsemés de buttes de terre, mais partout la végétation est très pauvre.

L'irrigation est cependant abondante, et les rivières se perdent dans des lacs intérieurs souvent considérables. Le pandit Naïn-Sing, dans son voyage de Ladak à Lhassa, en signale un grand nombre ; nous en avons peu rencontré. Par suite de la grande évaporation, ces lacs sont tous plus ou moins salés ; les plus vastes sont le Pangong ou Tso¹-Monga-lari à l'ouest et le Tengry-nor à l'est. Le premier est à 4.200 mètres d'altitude ; le second, considéré comme sacré, est à 4.560 mètres.

Dans la partie orientale du plateau, les rivières sont toutes tributaires du fleuve Jaune et du fleuve Bleu, ou des deux fleuves cochinchinois le Salouen et le Cambodge.

Le climat du Thibet septentrional est caractérisé par une température très basse en toute saison, par de violents orages, surtout au printemps, et par la grande sécheresse de l'air en automne, en hiver et au printemps ; en été au contraire il y a excès d'humidité.

L'automne est la saison la plus agréable : le ciel est alors généralement serein, et la température relativement douce. En octobre, le thermomètre nous donnait de 6 à 8 degrés à une heure après midi ; mais dans les nuits de novembre il descendait à — 30 degrés ; les lacs et les rivières gèlent au commencement de novembre. Il ne neige que très rarement, et la neige est bientôt emportée par le vent. En revanche les indigènes nous affirment que les pluies d'été sont extrêmement abondantes. La vérité de leurs assertions est confirmée par les débordements des rivières, qui déposent des amas de cailloux roulés à une grande distance de leurs rives, et aussi par l'abondance des sources, des lacs et des marais.

Ce climat est peu favorable au développement de la végétation ;

¹ *Tso* ou *tcho*, mot qui, en thibétain, veut dire 'lac'. (Note du traducteur)

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

les gelées d'hiver et du printemps, l'absence de neige, la sécheresse de l'air, les froids nocturnes en toute saison, le sol sablonneux ou argileux, souvent salin, et enfin la violence des ouragans, tout contribue à la pauvreté de la flore thibétaine. Aussi ne voit-on pas un arbre, mais seulement par-ci par-là des buissons difformes s'élevant à peine à 1 pied de terre ; dans le voisinage des rivières, là où le terrain est argilo-sablonneux, des oignons, des tulipes et des astragales ; partout ailleurs le sol est entièrement dénudé ou couvert de plaques d'une sorte de mousse, mesurant 1 pouce de hauteur.

Malgré cette indigence, les animaux sont très nombreux : nous avons trouvé cinq espèces de carnassiers, six de rongeurs, deux solipèdes, neuf ruminants et cinquante et une espèces d'oiseaux ; quant aux reptiles et aux poissons, la saison ne nous permet pas de nous en occuper. Cette abondance de fauves s'explique par l'absence presque absolue de l'homme et par la richesse ^{p.042} des sources ; les pâturages sont bien vite épuisés, mais l'espace est illimité.

Parmi ces animaux, le yack sauvage occupe la place la plus importante. Cet animal ne se distingue de la variété domestique que par des caractères insignifiants en apparence, mais suffisants pour le faire classer à part. Déjà Pallas l'avait appelé *Paephagus mutus*, tandis qu'il donne le nom de *Bos gruniens* au yack domestique.

Les plus remarquables parmi les ruminants du Thibet sont ensuite deux gracieuses antilopes que nous avons déjà décrites dans notre voyage en Mongolie et au pays des Tangouts, l'*orongo* et l'*ada*. La première est plus commune que l'autre, et nous en avons vu d'immenses troupeaux. Il faut y joindre deux moutons de montagne, l'*arkar* et l'*argali* à poitrail blanc, puis le *koukou-iaman*, qui se réfugient dans les montagnes à pentes rocailleuses. Parmi les rongeurs nous avons remarqué le *Lagomys ladacencis*, qui vit en quantités innombrables dans les endroits un peu herbus, un autre

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

lagomys qui recherche les fentes des rochers, et la marmotte (*Arctomys*), que les Mongols nomment *tarabagan*, et dont nous avons vu les terriers à près de 5.000 mètres d'altitude.

Une nouvelle espèce d'ours occupe la première place parmi les carnassiers : c'est l'*Ursus lagomiarius*, ainsi nommé parce qu'il se nourrit principalement de lagomys ; nous mentionnerons aussi des loups, des renards et une espèce de chacal nommé *corsac*. Enfin il ne faut pas oublier le *khoulan* (*Asinus Kiang*) que l'on a rencontré en grandes troupes dans les vallées.

On pourrait ajouter cinq espèces de mammifères domestiques que les nomades élèvent sur le versant méridional du Tan-la et plus loin vers le sud : ce sont le yack et le mouton, puis des chèvres et des chevaux, en moins grand nombre, et le chien, qui est là, comme partout, le compagnon de l'homme.

Si les oiseaux sont représentés par un plus grand nombre d'espèces que les mammifères, les spécimens dans chaque espèce sont beaucoup plus rares. Que feraient en effet les oiseaux dans un pays où il n'y a pas d'arbres ni presque de buissons ? Trois espèces de rapaces, le gypaète barbu, le vautour fauve et le vautour de l'Himalaya, y viennent assez fréquemment poursuivre les pullulants lagomys, mais ils n'y passent pas l'hiver. On y trouve aussi le corbeau, le chouca, la perdrix du Thibet, l'alouette, les pinsons de montagne, mais toujours en petite quantité. Les échassiers et les palmipèdes n'y paraissent que comme oiseaux de passage, et encore il n'y a guère que les espèces de grande taille, comme les cygnes et les grues (*Grus cinerea*, *Grus virgo*), qui se hasardent à travers le plateau du Thibet ; les petits oiseaux de bocages passent plus à l'est.

Les poissons, paraît-il, sont assez nombreux dans les rivières du Thibet. A la rivière Nomokhoun et dans des ruisseaux coulant vers le Tsaïdam, nous avons pêché des labres et des loches. Aux endroits profonds du Mour-oussou, nous avons vu beaucoup de poissons, mais sans pouvoir les prendre ; nous en avons même vu

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

dans les sources thermales du Tan-la, à la température de 19 à 20 degrés. Selon toute probabilité. il y en a beaucoup dans les lacs dont l'eau n'est pas trop salée. Le pandit Naïn-Sing, qui a longé un très grand nombre de lacs, ne les mentionne que dans trois : le Dangra-ioum-tcho, le Kiaring-tcho et le Tengri-nor. Schlagintweit en a vu dans le Tso-Monga-lari ; mais les poissons de ces lacs n'ont jamais été pêchés et sont inconnus aux naturalistes.

Les conditions climatologiques du Thibet septentrional rendent cette région à peu près inhabitable à l'homme. La culture n'y étant pas possible, il ne s'y établit pas de domicile fixe ; les nomades fuient ces tristes localités où les pâturages ne sont pas assez abondants pour des animaux qui ne peuvent, comme les fauves, passer continuellement d'un endroit à l'autre. Les hommes eux-mêmes auraient peine à s'habituer à l'air raréfié, aux changements brusques de température et surtout à l'absence totale de combustible.

Cependant, au dire des Chinois, il y aurait quelques tribus errantes vers le centre du plateau ; on leur donne le nom de *Gor-pa* dans la partie occidentale et de *Sok-pa* dans l'est. Le pandit Naïn-Sing a vu par exception, sur les bords du lac Dangra-ioum-tcho, des peuplades sédentaires qui cultivaient l'orge à 4.560 mètres d'altitude.

D'après les chroniques chinoises il y aurait eu dans cette région, au sixième et au septième siècle de notre ère, un royaume des Amazones.

@



VOYAGE A TRAVERS LE THIBET SEPTENTRIONAL

@

Avis désagréables. — Nomokhoun-gol. — Défilé du Dynoï-obo. — Une iourte au lieu d'une tente. — Monts Chouga, rivière Chouga et sa vallée. — Quantité prodigieuse d'herbivores. — Chasse au koukou-iaman. — Traversée du Tchioum-tchioum. — Neige et gelée. — La plaine du Naptchitaï-oulan-mouren. — Mont Koukou-chili. — L'ours du Thibet.

Le 12 septembre 1879, au lever du soleil, nous avons quitté notre bivouac de Dzoun-zassak, et nous nous sommes dirigés vers le plateau du Thibet.

Notre caravane se composait de trente-quatre chameaux, dont vingt-deux chargés, et de cinq chevaux de selle ; notre personnel était resté le même, sauf le guide.

Les Mongols du Tsaïdam nous avaient prédit toutes les calamités possibles ; ils avaient cherché à nous effrayer au récit de brigands qui guettaient les caravanes, de soldats qui défendaient l'entrée du Thibet aux étrangers, de l'épaisseur des neiges, etc. ; mais, selon notre habitude, nous n'avions tenu aucun compte de tous ces présages.

Afin d'éviter le terrible passage du Bourkhan-Bouddha, nous décidâmes de suivre le défilé creusé par le Nomokhoun-gol. Pour arriver à cette rivière, nous ^{p.043} devons traverser une plaine aride et rocailleuse qui borde le pied de la montagne. Cette plaine, saline et souvent marécageuse, produit le kharmyk et le tamarin, qui a même parfois les dimensions d'un petit arbre ; il atteint 6 mètres de hauteur, et le tronc a souvent 50 centimètres de diamètre, de sorte que les Mongols, qui ne connaissent rien de plus beau, nous racontaient avec enthousiasme que cette plaine était couverte d'une immense forêt.

En arrivant au Nomokhoun-gol, nous avons vu une vingtaine

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

d'hectares de terres cultivées ; les indigènes ont creusé des canaux qui leur amènent l'eau de la rivière ; ils y sèment de l'orge.



Tige et branche de tamarin

Près de ces champs on a construit une *khyrma* en terre glaise, carrée, dont les murs ont 260 mètres de longueur, 5 de hauteur et 3 d'épaisseur. Cette sorte de forteresse semble avoir pour objet de garder l'entrée du défilé, mais on n'y a pas mis de garnison.

Le défilé du Nomokhoun-gol est serré entre deux énormes rochers coupés à pic. La rivière a une largeur de 12 à 15 mètres et une profondeur de 2 pieds. Au delà des montagnes elle s'est creusé un lit profond dans le sol sablonneux et elle est bordée d'arbustes assez voisins du tamarin, auxquels les Mongols donnent le nom de *balgamoto* (*Myricaria alopecuroïdes*). On voit aussi l'osier, le glaïeul et la clématite grimpante. Du milieu de ces plantes jaillissent des sources d'eau vive qui attirent une grande quantité d'oiseaux.

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

Le 18 septembre, ayant derrière nous les monts Bourkhan-Bouddha, nous avons atteint le col de Dynoï-obo, situé à 3.930 mètres d'altitude. Nous avons franchi notre dernière étape dans le Tsaïdam. Parvenus là, nous avons remplacé notre tente de toile par la tente de feutre que nous avons achetée au Kourlyk-béïssé. Après examen elle nous parut fortement endommagée, mais, moyennant quelques réparations, elle nous a suffi, pendant les quatre mois que nous avons passés au Thibet septentrional, pour nous abriter tant bien que mal contre le froid et les tempêtes. Une seconde tente de feutre nous eût été bien utile, mais il nous avait été impossible de nous la procurer, et nos cosaques durent passer l'hiver sous le toit de tuile qui les avait protégés contre les ardeurs du soleil au désert de Khami.

En suivant les pentes du défilé, nous sommes arrivés au sommet du mont Chouga, qui atteint 4.560 mètres d'altitude. La descente, sur le versant méridional, était un peu plus escarpée, mais sans difficultés sérieuses.

Arrivés au pied de la montagne, au lieu de marcher vers le Mour-oussou, comme en 1872, nous prîmes une direction plus occidentale, en suivant le cours du Chouga-gol. Cette rivière prend naissance au mont Ouroundouchi et coule au pied du mont Chouga : sa vallée est la plus fertile et la plus riante que j'aie vue dans toute la partie du Thibet qu'il m'a été permis de parcourir.

Là croissent à profusion la stipe plumeuse, l'iris, l'astragale, la stachide, l'ail, la rhubarbe et le kharmyk. Ces abondants pâturages attirent une masse d'herbivores ; sur notre passage nous rencontrions à chaque pas des khoulans, des yacks et des antilopes. Ces animaux regardaient avec curiosité et étonnement l'approche de notre caravane, sans presque s'effaroucher ; les troupeaux de khoulans se mettaient seulement un peu à l'écart pour nous laisser passer, quelques-uns même suivaient les chameaux ; les antilopes paissaient tranquillement au bord du chemin, et les yacks ne daignaient même pas se lever ; on eût dit

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

que nous étions entrés dans le paradis terrestre au temps où ni l'homme ni les animaux ne connaissaient le mal ni le péché.



Les herbivores dans la vallée du Chouga-gol

Sur la rive gauche du Chouga, c'est-à-dire sur le versant septentrional des monts auxquels nous avons donné le nom de Marco-Polo, les animaux sont aussi nombreux ; toutefois là dominant les koukou-iaman et les arkars, et surtout les perdrix (*Megaloperdix thibetanus*).

Peu après notre arrivée, ce paisible tableau de la vie animale dans la vallée de Chouga était troublé : il nous fallait de la viande, fraîche et des peaux pour nos collections ; c'était une nécessité cruelle à l'égard des ^{p.044} khoulans et des antilopes ; quant aux yacks, comme ils reviennent quelquefois sur l'homme qui les a blessés, la lutte pouvant devenir dangereuse cette chasse conserve son intérêt. Il en est de même de la chasse à l'arkar et à l'ours, qu'il faut souvent poursuivre dans des endroits peu accessibles.

En l'espace d'un peu plus de trois heures, à quatre nous avons abattu quinze pièces de gibier : quatre orongos, trois khoulans et huit koukou-iaman. Ce fut moi qui tirai ces derniers, tous sans bouger de place.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

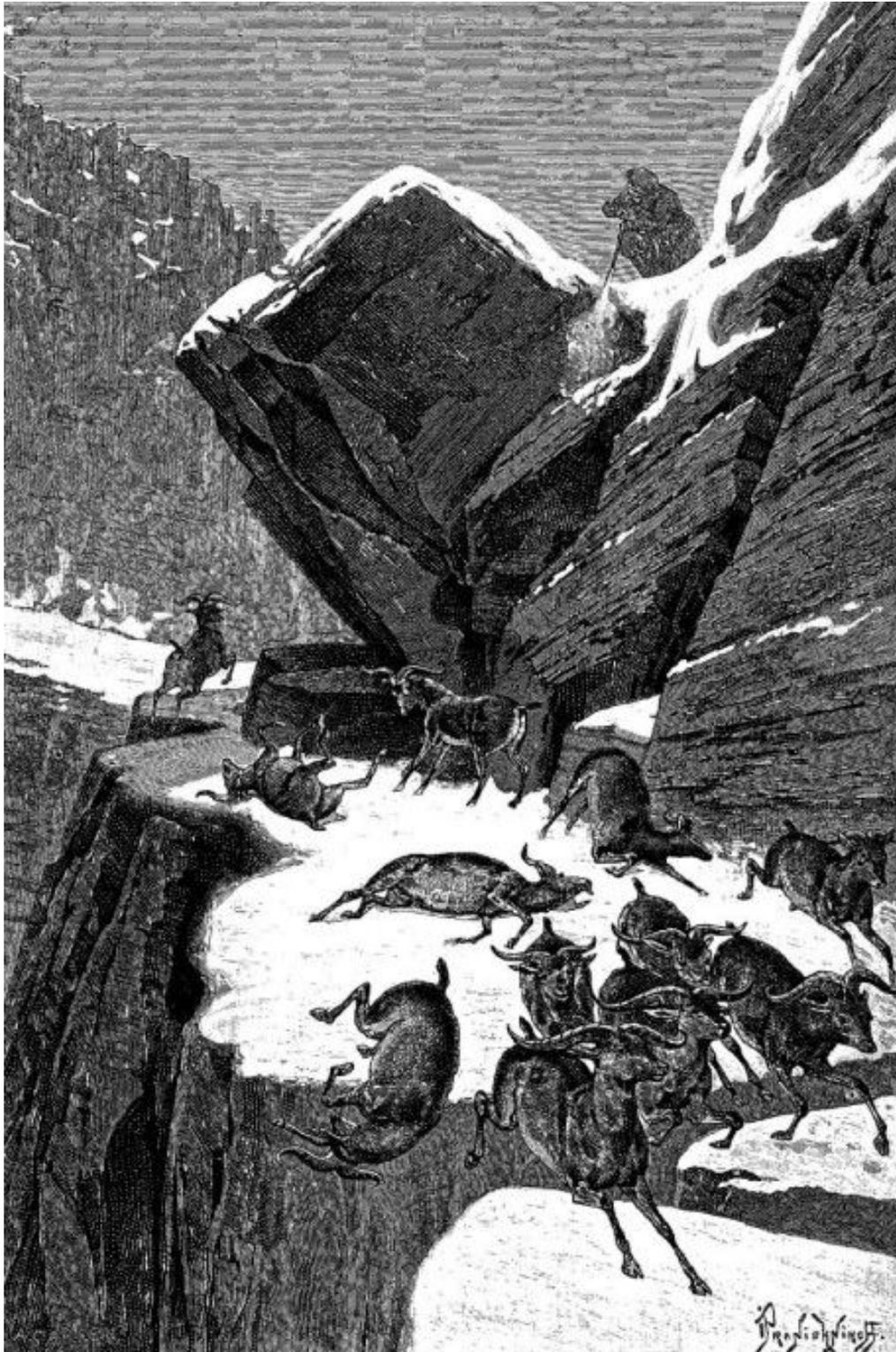
Dans la matinée du 25 au 26 septembre, jour où nous faisons halte dans la vallée du Chouga-gol, il tomba une légère couche de neige qui couvrit tout le sol. Chez nous c'eût été une circonstance favorable pour la chasse : au Thibet il en est tout autrement. Le soleil, frappant la surface unie et blanche, nous aveuglait ; du reste, nous n'avions pas de piste à suivre, puisque de notre bivouac même nous voyions les animaux qui erraient en grands troupeaux.

A huit heures du matin nous partîmes quatre.

Éclon, Iégorof et Irintchinof suivirent la rivière à la poursuite des khoulans et des antilopes. Je pris une autre direction. En face de nous, à une distance que j'évaluai à 4 verstes, sur la rive gauche du Chouga, se profilait le mont Marco-Polo ; c'est de ce côté-là que j'allai à la recherche des arkars et des koukou-iaman. Quand j'atteignis les montagnes, le soleil était déjà haut sur l'horizon, et son éclat était tellement éblouissant qu'il m'était presque impossible de regarder à quelque distance. En outre la neige rendait tous les passages très glissants, et déjà je songeais au retour, quand j'aperçus un koukou-iaman au sommet d'une roche. Un coup de feu retentit ; l'animal tomba. Je traversai aussi vite que possible le ravin qui me séparait de ma victime, lorsque j'aperçus sous mes pieds un troupeau d'environ cinquante têtes ; cette rencontre me cloua sur place. Revenu de mon étonnement, j'avisai un gros mâle et le tuai raide. Quand le coup partit, les malheureuses bêtes, au lieu de s'enfuir, se serrèrent les unes contre les autres. Un second coup frappa un second mâle, qui roula au fond du ravin ; alors la troupe effarouchée fit quelques bonds, mais s'arrêta de nouveau. Une troisième, une quatrième, une cinquième balle suivirent, et à chaque coup les koukou-iaman, qui ne me voyaient pas, ne faisaient que sursauter sur place. Ces pauvres animaux affolés finirent par se disperser, et leur masse principale se réfugia dans un grand défilé où j'envoyai encore huit balles, à une distance de quatre cents pas. Ayant ainsi épuisé mes vingt et une cartouches, je descendis de mon rocher pour compter

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

mes victimes ; j'en trouvai six. Aussitôt je me rendis au campement, d'où je ramenai M. Roborovsky et trois cosaques pour les leur faire écorcher immédiatement : c'était une véritable boucherie. De plus les cosaques en avaient trouvé deux dans des



Chasse aux koukou-iamans

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

anfractuosités du rocher, et, sans doute, plus d'un blessé avait dû s'enfuir. Nous emportâmes une partie de cette chaire fraîche et très grasse, et nous enrichîmes nos collections de cinq belles peaux. Toute la journée du lendemain fut employée à leur préparation, ainsi qu'à celle de quatre autres peaux rapportées par les chasseurs de la plaine. M. Éclon, Koloméitsef et deux cosaques qu'il avait pris comme aides eurent fort à faire.

Après avoir suivi la rivière Chouga, nous fîmes encore une dizaine de verstes vers l'ouest dans une étroite vallée comprise entre les montagnes Gourbou-Goundzouga et Gourbou-Naidji.

Cette vallée, qui doit avoir au moins 100 verstes de longueur, n'en a pas plus de 5 dans sa plus grande largeur ; c'est comme un chemin entre deux montagnes énormes ; quoique toujours montant, il n'était pas incommode. Il fallut le quitter et entrer dans un défilé, le *Tchioum-tchioum*, qui nous ramenait vers le sud. Au bout de ce défilé nous nous trouvions sur le haut plateau, à environ 4.000 mètres d'altitude.

Là notre guide me déclara qu'il ne connaissait plus la route ; je le menaçai, ce qui ne servit qu'à lui faire perdre complètement la tête ; cet homme était presque idiot. Nous étions donc réduits à aller à l'aventure ; heureusement nous découvrîmes des traces de chameaux. Comme toutes les caravanes commerciales se servent de yacks de somme, ces chameaux ne pouvaient appartenir qu'à des pèlerins se rendant à Lhassa : nous étions donc dans la bonne voie.

En cet endroit il nous survint une assez dure épreuve. La neige, qui depuis le milieu de septembre tombait chaque jour, fondait ordinairement au premier rayon de soleil ; mais dans la nuit du 3 octobre elle forma une couche de 4 pouces d'épaisseur, et le lendemain ce fut pire encore, tandis que le thermomètre marquait 9 degrés au-dessous de zéro.

Nos bêtes ne pouvaient plus trouver de nourriture : les chameaux dévorèrent la paille qui garnissait leurs selles ; quant aux

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

chevaux, il nous fallut leur donner de l'orge, que nous étions forcés de ménager comme un trésor.

La fiente des yacks sauvages, entièrement recouverte par la neige, était difficile à trouver ; de plus, comme elle avait absorbé l'humidité, elle brûlait fort mal ; force nous était de rester au milieu de tourbillons de fumée ou de nous priver de feu.

Nous avons passé deux jours dans ces conditions. Puis, quand nous eûmes parcouru 8 verstes, un chasse-neige nous arrêta.

L'herbe était abondante, mais notre position n'en était pas moins difficile : le thermomètre était tombé à — 23 degrés.

« Coûte que coûte, il faut avancer », disais-je à mes compagnons, et je dois noter à leur honneur qu'aucun d'eux ne recula.

Le guide était moins intrépide ; il affirmait que nous marchions à la mort, et pendant des journées entières il marmottait des prières et se lamentait.

On comprend que de tels hommes périssent par dizaines dans les caravanes qui se rendent à Lhassa, en traversant le Thibet du nord.

^{p.046} Nous fûmes condamnés à nous arrêter pendant deux jours, dans l'attente d'un temps meilleur : la neige ne fondait pas. J'eus un instant l'idée de suivre l'exemple que nous donnaient les animaux sauvages ; comme eux, j'aurais fui vers le sud-est pour pénétrer à l'embouchure du Naptchitai-oulan-mouren, où nous avons été en 1873 ; de là j'aurais longé le Mour-oussou. Mais il nous eût fallut faire un détour d'une centaine de verstes, sans peut-être nous procurer rien de mieux sous le rapport matériel ; nous résolûmes donc de continuer notre route vers le sud-ouest, où se profilaient devant nous les monts Koukou-chili.

La plaine, accidentée depuis la sortie du défilé de Tchioum-tchioum, était comprise entre deux chaînes de montagnes, le Marco-Polo au nord et le Koukou-chili au sud. Elle avait une altitude

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

de 4.000 à 4.500 mètres et se déroulait à l'ouest à perte de vue ; à l'est elle se rattachait au haut plateau que nous avons parcouru en 1873, entre les rivières Ouïan-harza et Naptchitaï-oulan-mouren.

Le sol de cette plaine est argileux et pierreux, rarement sablonneux, toujours stérile ; ce n'est que dans les meilleurs endroits, comme au long de la dernière de ces deux rivières, que l'on voit quelques buissons épars.

Dans les autres parties, le sol est complètement dénudé ou recouvert de touffes de *Reaumuria* comme d'un rouge tapis.

Un trait caractéristique de cette vallée, comme de toutes les plaines ondulées du Thibet, est l'abondance de l'irrigation naturelle qui vient de sources et de ruisseaux allant se perdre dans de petits lacs intérieurs.

Le mont Koukou-chili, à l'extrémité septentrionale duquel nous sommes arrêtés après avoir traversé la vallée du Naptchitaï-oulan-mouren, forme le prolongement occidental des montagnes Baïan-khara-oula ; il s'étend sur une longueur de 600 verstes ; toujours dans la direction de l'ouest, sans déviation. L'aspect général de ces monts est le même que celui de la plupart des chaînes intérieures du Thibet. Malgré son altitude absolue de 4.800 mètres, le Koukou-chili ne s'élève que de 300 à 600 mètres au-dessus du plateau ; sa crête est presque horizontale ; quelques sommets isolés seulement dépassent la limite des neiges permanentes et ont la forme de coupoles. Les pentes sont douces, couvertes de pâturages, rarement argileuses ; on n'y voit pas de rochers, et ce n'est que de loin en loin que l'on aperçoit vers leur cime des amas de schiste et de gneiss.

Lors de notre passage, la végétation était chétive : elle doit être assez variée en été ; nous rencontrons de temps en temps des spécimens desséchés de la flore alpestre, tels que *Saussurea*, *Werneria*, *Anaphalis*, *Allium* ; dans les creux des rochers nous trouvions même des orties et des absinthes rabougries.

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

L'essence caractéristique de la flore du Koukou-chili est la laiche du Thibet (*Kobresia thibetica*), que l'on trouve particulièrement sur le versant septentrional ou bien dans les hautes vallées et dans les marécages herbeux que les Mongols nomment moto-chirik. Ces marais doivent leur origine aux orages et aux pluies d'été qui déposent dans le Thibet septentrional une masse d'eau considérable séjournant sur le sol argileux et favorisant le développement de ces plantes, nourriture de prédilection des yacks sauvages, très nombreux dans le Koukou-chili, où l'on trouve aussi des arkars, des marmottes et des lièvres.

Sur les pentes septentrionales, couvertes de pâturages, on rencontre à chaque pas des terriers de lagomys, animaux auxquels font une guerre acharnée les *corsacs*¹, les loups et les ours. Sur les moto-chirik vivent aussi en grande quantité les alouettes et les perdrix du Thibet.

L'ours dont nous avons déjà parlé (*Ursus lagomiarius*) n'habite que les régions situées à plus de 4.000 mètres d'altitude ; sa taille ne dépasse guère celle de l'ours d'Europe. La croupe du mâle est d'un brun sombre, mélange de poils roux plus nombreux sur les flancs ; les pieds de devant sont roussâtres, ceux de derrière presque noirs ; la poitrine et la gorge sont d'un blanc fauve, et une large bande blanche traverse le milieu du corps ; la tête est d'un roux clair et le museau encore plus clair. La fourrure, particulièrement celle des femelles, est plus douce et plus épaisse que celle de l'ours d'Europe ; elle a environ 4 pouces de longueur. Le mâle que nous avons tué avait plus de 2 mètres de long et 3 pieds 5 pouces de hauteur ; la femelle était un peu plus petite.

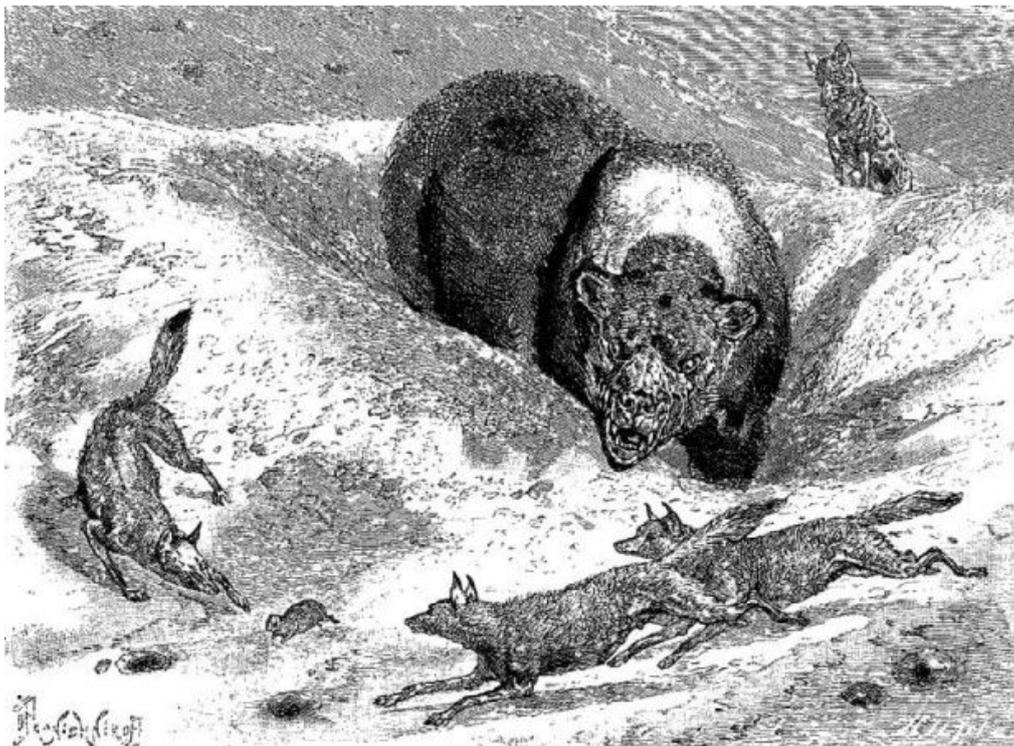
Cet ours habite toutes les montagnes du Thibet que nous avons visitées ; il est probable que c'est la même espèce qui se trouve dans le Nan-Chan et vers les sources du fleuve Jaune. N'ayant jamais été poursuivi par l'homme, il est peu méfiant, mais, comme

¹ Corsac ou renard des steppes, petit canin de couleur fauve clair, intermédiaire entre le chacal et le renard (*Note du traducteur.*)

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

tous les indigènes de l'Asie centrale, il est très poltron. Cependant les Mongols n'en parlent qu'avec terreur, et affirment qu'au printemps, lorsqu'il est affamé, il n'hésite pas à attaquer l'homme. La vérité paraît être que les herbes alpestres constituent le fond de sa nourriture. Nous avons déjà vu qu'à l'automne il descend dans les plaines du Tsaïdam pour se régaler des baies de kharmyk. Il mange aussi de petits animaux qu'il prend par surprise ; il poursuit surtout le lagomys des prairies (*Lagomys ladacensis*) ; c'est dans son terrier qu'il le cherche. Il est curieux de constater que dans ses chasses il est toujours suivi d'un ou de plusieurs corsacs, qui profitent de sa pesanteur et sa maladresse.

Lorsque le lagomys voit son terrier éventré par l'ours, il saute pour lui échapper, et c'est presque toujours un des corsacs qui le happe.



Ours et corsacs

Nous avons été témoins d'une scène de ce genre près des sources de l'Ouïan-harza. L'ours déterrait le lagomys avec beaucoup de précaution, mais quatre ^{p.048} renards étaient là qui s'emparaient des bêtes chassées de leur refuge. L'ours, mécontent de cette indélicatesse, se fâchait et se jetait quelquefois sur les intrus sans

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

parvenir à les attraper ; aussitôt qu'il se mettait à gratter un nouveau terrier, les malins revenaient à leur faction, sauf à se tenir à une distance respectueuse.

Vers la fin de l'automne, l'ours du Thibet, comme tous ses congénères, devient très gras. Dès le commencement de novembre il se retire dans sa tanière et ne la quitte plus qu'au mois de février. Il choisit son gîte dans quelque fente de rocher tournée vers le sud, qu'il façonne à sa guise, avec l'aide de ses puissantes griffes et qu'il a soin de garnir d'herbe. Son sommeil ne doit pas être très profond, car dans les belles journées d'hiver on le voit parfois sortir de son trou et se promener au soleil.

Nous nous étions bien engagés dans les montagnes du Koukou-chili, mais comment les traverser ? Une épaisse couche de neige effaçait tous les sentiers et tous les indices qu'auraient pu laisser nos devanciers dans ces régions inhospitalières.

Notre guide fut en vain envoyé à la découverte. Était-il vraiment idiot, avait-il des instructions perfides du Dzoun-zassak ? Ce qui est certain, c'est qu'il nous égara complètement en nous déclarant qu'il ne savait plus quelle était sa route.

Cela ne pouvait durer. Nos animaux souffraient du manque de nourriture et du mauvais état des chemins que nous suivions ; je fis donner au guide quelques provisions et je lui dis d'aller où bon lui semblerait.

Nous étions donc encore une fois réduits à errer à l'aventure. Aurions-nous inutilement fait tant d'efforts, subi tant de privations ? Non : il était écrit que dans toutes mes expéditions le succès dépendrait d'une circonstance fortuite.

@

XI

**SUITE DE NOTRE VOYAGE
A TRAVERS LE THIBET DU NORD**

@

Sortie des montagnes de Koukou-Chili. — Mont Doumbouré. — Monts Tsaganobo. — Cours supérieur du fleuve Bleu. — Chasse aux yacks. — Rivière Toklonai-oulan-mouren. — Plateau et montagnes de Tan-la. — Égrais et Golyks. — Attaque des Égrais. — Sources minérales. — Rencontre de fonctionnaires thibétains. — Nécessité de nous arrêter.

Après avoir chassé notre guide, nous nous trouvions perdus au milieu des montagnes où il nous avait amenés et où il n'y avait nulle trace d'habitation humaine. Il fallait avant tout nous tirer de là. Je résolus de me diriger droit au sud, espérant gagner ainsi le Mour-oussou, rivière que suivent fréquemment les pèlerins mongols se rendant à Lhasa.

Nous fûmes plus heureux que je n'avais osé l'espérer, car le lendemain le défilé que nous avons pris au hasard nous conduisit sans difficulté sur le revers méridional du Koukou-chili. Devant nous s'étendait une large vallée à l'extrémité de laquelle se dressait une nouvelle chaîne de montagnes : c'était, comme nous l'avons appris plus tard, le Doumbouré.

J'envoyai deux cosaques à la découverte et je fis établir le campement. Le temps s'était sensiblement adouci, la neige avait disparu de la plaine et des pentes des montagnes ; les sommets seuls avaient conservé leur blanche parure. A leur retour, les cosaques me dirent que partout la caravane pouvait passer sans encombre, en sorte que, nous étant dirigé droit sur le Doumbouré, nous traversâmes la plaine en deux jours.

p.050 Nous n'éprouvâmes de difficultés que sur les bords de la rivière Khaptchik-oulan-mouren, qui occupe le fond de la vallée. La glace n'était pas assez épaisse pour porter nos chameaux ; il fallut la couper à coups de hache et les faire passer à gué. Cette plaine

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

est à une altitude moyenne de 4.500 mètres ; elle est parsemée de petits lacs, et son sol sablonneux produit des plantes herbacées, telles qu'astragale, iris, oignons, etc.

Le Doumbouré s'étend parallèlement au Koukou-chili sur une longueur d'environ 450 verstes ; ses pentes sont d'un accès facile, et si dans la partie orientale quelques pics restent éternellement couverts de neige, aucun des sommets de la partie occidentale n'atteint une pareille hauteur. Les roches y sont rares ; partout elles sont remplacées par des amas de cailloux formés d'un calcaire rougeâtre. La pente septentrionale est abondante en marécages (*moto-chirik*), sur lesquels vivent des alouettes et des perdrix. Des quantités de lagomys s'y creusent aussi des terriers, et les ours viennent leur faire la chasse. Kalmouinin tua un beau mâle, qui orne aujourd'hui le musée de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg en compagnie de la femelle, que Koloméitzef avait abattue dans le Koukou-chili.

Le passage du Doumbouré ne fut pas aussi commode que l'avait été celui de cette dernière montagne ; nous n'avancions qu'à grand'peine à travers les cailloux et les marécages gelés, et notre désenchantement fut grand quand, parvenus sur le versant méridional, nous vîmes devant nous, au lieu de la vallée du Mour-oussou, une nouvelle chaîne.

Aucun de nous ne savait quelles étaient ces montagnes ; j'envoyai donc trois reconnaissances pour voir s'il était possible de les traverser. Je partis moi-même avec l'une d'elles, et à la nuit je me trouvai sur le bord d'une rivière assez considérable, que je sus depuis être le Doumbouré-gol. Nous y vînmes camper. Le lendemain le passage de ces nouvelles montagnes fut assez facile. Au pied de l'autre versant coulait le Mour-oussou.

Ces montagnes, que les Mongols nomment Tsagan-obo et les Thibétains Lapsy-gari, ne sont qu'un embranchement du Doumbouré, dont elles se distinguent en ce qu'elles sont très rocheuses. Les roches ont été fortement altérées par les

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

intempéries ; elles se composent d'un calcaire brun près de l'endroit où nous nous trouvions, et de calcaire gris plus à l'ouest. On y trouve un grand nombre de koukou-iaman, comme dans le Bourkhan-Bouddha, le Chouga et toutes les montagnes pierreuses du Thibet septentrional. On y rencontre aussi des traces d'un séjour prolongé de l'homme, des ruines d'habitations, des inscriptions gravées sur des pierres, etc. On nous dit plus tard que le Tsagan-obo avait été occupé par les Golyks, peuplade tongoute, dont nous reparlerons.

Le Mour-oussou est, comme nous l'avons déjà dit, la branche supérieure du fameux Ian-tsy-tsian ou fleuve Bleu. Il prend naissance sur la pente septentrionale des monts Tan-la, où il se forme de la réunion d'un grand nombre de sources et de ruisseaux produits par les glaciers qui remplissent les hautes vallées. D'abord il se précipite vers le nord, puis il se dirige au nord-est, absorbe le Toktonaï-oulan-mouren, et tourne droit à l'est. Après le confluent du Naptchitaï-oulan-mouren il descend vers le sud et reçoit alors le nom de Kin-tcha-tsian ; puis il traverse le pays des Tangouts et pénètre dans la Chine proprement dite. Au pied du Tan-la, dans les basses eaux il a de 60 à 80 mètres de largeur et, dans les crues, de 100 à 150 ; plus bas son volume augmente rapidement.

Le courant du Mour-oussou est rapide ; son eau, dans les beaux jours de l'automne, est bleue et très limpide ; sa profondeur est presque partout considérable : il gèle en novembre, et la débâcle ne se produit qu'au mois de mars. Tous ses affluents importants, tels que le Toktonaï, le Naptchitaï, lui viennent par sa gauche ; il ne reçoit à droite que des ruisseaux insignifiants.

La vallée du Mour-oussou n'a jamais plus de 8 à 10 verstes de largeur, le sol en est assez fertile, les pâturages y sont bons, pour le Thibet. Aussi y voit-on errer d'innombrables troupeaux d'orongos, d'adas, de khoulans et surtout d'yacks sauvages. Nous chassions ces derniers avec, passion, parce que, lorsqu'ils sont atteints, ils se jettent souvent sur le tireur, et alors la lutte, le danger, excitent l'ardeur et ajoutent une dimension de plus à la vie

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

déjà si aventureuse du voyageur. Dans ces chasses nous utilisions nos deux chiens, qui pour manquer de race, ne manquaient ni d'adresse ni de courage. Quand nous avions blessé un vieux yack, ils se précipitaient sur lui, l'attrapaient par la queue ou lui barraient le passage. L'animal, effrayé, se jetait d'un côté à l'autre, cherchant à atteindre l'un des chiens, mais sans y parvenir. Pendant ce temps le chasseur s'approchait à bonne portée. Il faut ordinairement une dizaine de balles pour que le yack tombe. Quand il en a reçu deux ou trois, il revient sur le tireur, mais toujours avec indécision ; il fait quelques bonds, puis s'arrête ; il reçoit alors un nouveau coup de feu, ce qui le fait encore courir en avant, la tête basse et la queue en l'air ; mais il semble s'effrayer de sa propre audace, car une fois encore, il s'arrête. Cependant les chiens ne le quittent pas. Bientôt ses forces l'abandonnent, ses mouvements deviennent moins violents, et tout à coup il tombe comme une masse.

Le plus souvent nous emportons la peau ou une partie de la chair, sans oublier la queue, et nous abandonnons le reste aux loups et aux vautours.

Une seule fois il m'arriva d'être poursuivi sérieusement par un de ces animaux : c'était dans le Doumbouré, lors de notre retour, la veille du 1^{er} janvier 1880. Ce jour-là nous étions partis de grand matin pour chasser les argalis à poitrail blanc, sans intention de faire grâce aux loups et aux yacks que nous pourrions rencontrer ; quant aux antilopes et aux khoulans, nous n'y faisons plus attention. Pendant une dizaine de verstes je marchai dans la montagne. La p.⁰⁵² matinée se passa sans me donner le moindre résultat. Je revenais à mon bivouac par un autre chemin, quand j'aperçus quelques vieux yacks paissant dans une petite vallée. Après avoir tiré une dizaine de balles, j'en tuai un ; puis, faisant le tour d'un rocher pour me rapprocher de la bande, je tirai de nouveau. L'un des plus beaux s'abattit et roula le long de la pente neigeuse de la montagne. L'animal, étourdi de sa chute, restait étendu au fond du ravin, j'y courus ; dès qu'il me vit à une centaine

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

de pas, il se releva et chercha à fuir ; je lui envoyai une balle, qui ne l'atteignit pas ; alors il se retourna et se rua sur moi. Je n'avais plus que deux cartouches ; je tirai à 70, puis à 50 pas ; le yack fit encore une vingtaine de pas, et s'arrêta la tête basse, agitant violemment la queue. J'étais assez près de lui pour voir non seulement ses petits yeux, mais le sang qui coulait de ses naseaux. Si la bête avait eu un peu plus de décision et d'énergie, j'étais perdu, car je ne pouvais me sauver et je n'avais plus pour arme



Je n'avais plus pour arme que la crosse de ma carabine.

que la crosse de ma carabine. Nous restions là à nous regarder ; mais bientôt je lui vis relever la tête et tenir sa queue immobile ; il était certain que son irritation se calmait. Je me laissai rouler à terre, et, sans le perdre de vue, je me mis à ramper en arrière ; puis, quand je fus à une soixantaine de pas, je me relevai et je marchai le plus vite possible. Ce n'est qu'après avoir fait deux cents pas que je respirai librement.

Nous avons passé deux jours dans la vallée du Mour-oussou ; nous remontions cette rivière en suivant un sentier tracé par les caravanes. Malheureusement nous étions à peine à 30 verstes du Doumbouré-gol quand le sentier disparut, et le Mour-oussou, faisant un brusque détour, se perdit dans la montagne.

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

Il fallait avant tout nous débarrasser d'une partie de nos bagages, car nos chameaux, épuisés tant par la marche que par la raréfaction de l'air à cette grande hauteur et la mauvaise nourriture, n'avançaient plus qu'avec peine. Nous en avons déjà perdu quatre que nous avons été obligés d'abandonner, ainsi qu'un de nos chevaux. Nous fîmes donc quatre ballots des peaux des animaux tués en route et nous les déposâmes dans une caverne du Tsagan-obo ; nous fûmes assez heureux pour les retrouver en bon état à notre retour.

Ayant repris notre sentier vers l'angle occidental des montagnes qui coupent le Mour-oussou, nous nous remîmes en route, mais gens et bêtes étaient éreintés. Nous étions obligés d'aller à pied, car le froid ne nous permettait pas de rester longtemps sur nos montures, et nous ne pouvions guère nous reposer dans nos haltes, parce que l'argal trempé de neige donnait plus de fumée que de chaleur et qu'il ne fallait pas songer à un autre combustible. De temps en temps nous rencontrions des crânes humains et des ossements d'animaux ; nous étions donc sur la bonne route, mais le climat du Thibet se faisait sentir dans toute sa rigueur.



Malheureux sort d'un pèlerin

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Peu après avoir retrouvé le cours supérieur du Mour-oussou, nous vîmes sur le bord du chemin le cadavre d'un pèlerin, qui sans doute avait voulu aller seul à Lhassa ou qui avait été abandonné par la caravane dont il faisait partie. Il avait près de lui son bâton, une sacoche, une tasse de terre, et un petit sac rempli de thé. Les loups et les vautours l'avaient déjà presque entièrement dévoré. Dans quelques semaines les bêtes de proie auront fini leur œuvre, le vent aura dispersé ces ossements, et rien ne rappellera aux nouveaux pèlerins le sort malheureux d'un de leurs confrères.

Au delà du cours supérieur du Mour-oussou, c'est-à-dire sur la rive droite de la rivière, le terrain s'élève graduellement vers le sud et y forme un vaste plateau, peut-être le plus haut du Thibet. Sur le sommet de ce plateau s'étend, dans la direction est-ouest, une chaîne de montagnes couvertes de neiges éternelles, connue sous le nom de Tan-la, nom qu'on applique également à tout le plateau. L'ascension de la pente septentrionale ainsi que la descente sur le versant méridional sont très faciles, quoique le col que suit le chemin des caravanes soit à 5.000 mètres d'altitude. La crête n'est qu'à 630 mètres au-dessus de la vallée du Mour-oussou, et à 600 au-dessus de celle du San-tchiou, qui roule ses eaux au pied méridional. Sur cette crête, les hauteurs couvertes de neiges permanentes ne forment pas une ligne continue, mais s'élancent de la masse principale comme des îles. Vers l'ouest le Tan-la s'étend à 250 verstes du point où nous l'avons passé, puis il s'abaisse doucement et se perd dans une plaine ondulée. Selon le dire des Mongols, il s'étend également à 200 verstes à l'est, il irait alors rejoindre le Baïan-Khara-oula et formerait avec lui la ligne de partage entre les sources des plus grands fleuves de l'Asie orientale, le fleuve Bleu d'un côté, le Cambodge et le Salouen de l'autre. Il est certain que tous les cours d'eau descendant du versant septentrional du Tan-la vont au Mour-oussou et par suite au Ian-tsy-tsian. D'autre part, la pente méridionale donne naissance à la grande rivière Zatcha-tsambo, qui se perd dans le lac Mityk-Djansou, le même que le pandit Naïn-Sing désigne sous

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

le nom de Tchargout-tcho. Ce lac, qui reçoit en outre les eaux de plusieurs rivières venues de l'Himalaya septentrional, s'écoule dans le lac Amdo-tsonak, qui, à son tour, donne naissance à la rivière que les Thibétains nomment Nap-tchiou et les Mongols Kharaoussou. Celle-ci est connue plus tard sous les dénominations de Dou-tsé-tsian et de Né-Kio, et pénètre en Indo-Chine sous le nom de Salouen. Si, comme le dit Naïn-Sing, il existe une communication entre le lac Tchargout-tcho et d'autres lacs plus occidentaux, les sources du Salouen doivent être reportées sur le plateau du Thibet septentrional par 53° de longitude est de Poulkova et 32°30' de latitude nord, c'est-à-dire un peu à l'ouest du méridien sous lequel se trouvent celles du Iarou-tsampo ou Brahmapoutra supérieur. Il en résulte que ces deux grandes rivières coulent parallèlement de l'ouest à l'est, séparées par l'immense chaîne de l'Himalaya septentrional. Enfin, dans la rivière qui sort du lac Tchargout-tcho s'écoulent aussi les eaux du Tengri et de tous les ruisseaux qui ^{p.053} descendent de la partie occidentale du versant sud du Tan-la. Dans la partie orientale doivent se retrouver les sources de l'Om-tchiou et du Baroun-tchiou, qui par leur réunion forment le Lan-tsan-tsian ou Lakio. Ce fleuve coule assez longtemps vers le sud et, après avoir traversé la province chinoise de Iou-nan, entre dans l'Indo-Chine, où il est connu sous le nom de Mékong ou Cambodge.

Le Tan-la renferme très peu de rochers ; ils sont presque partout remplacés par des amas de cailloux de schistes argileux ; son sommet doit atteindre de 5.700 à 6.000 mètres ; les glaciers vers le nord descendent à 5.100 mètres, mais sur la pente méridionale ils s'arrêtent à 150 mètres plus haut.

Sous le rapport du climat le plateau du Tan-la est terrible : en novembre et décembre le thermomètre y descendait au-dessous de 30 degrés ; pendant toute l'année les ouragans y sévissent, et pendant l'été, au dire des indigènes, on n'y voit que pluie, neige et grêle. Naturellement la végétation y est très pauvre et il ne s'y

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

trouve guère d'animaux. Les yacks et les khoulans se hasardent jusqu'à près de 5.000 mètres ; le lagomys y creuse aussi ses terriers, mais les antilopes y deviennent rares, et il y en a moins encore sur la pente méridionale que sur le versant du nord. Quant aux oiseaux, on y voit beaucoup de gypaètes et de vautours, puis des alouettes, des pinsons de montagne et des perdrix.

Quoique, d'après ce que nous venons de dire, le Tan-la doive paraître inhabitable, c'est ici que, pour la première fois depuis notre départ du Tsaïdam, nous avons rencontré des figures humaines. Sur le versant méridional nomadisent les *Égraïs* et les *Golyks*, peuplades appartenant à la famille tangoute et connues des Chinois sous le nom général de *Sok-pa*. Nous n'avons point vu de Golyks, qui habitent sur le fleuve Bleu, au delà du confluent du Naptchitaï-oulan-mouren, mais nous nous sommes rencontrés avec des Égraïs. Ceux-ci ont de longs cheveux noirs, qu'ils laissent tomber sur leurs épaules, et peu de barbe ; ils ont la figure anguleuse, le teint fortement basané, et les vêtements malpropres. Ils portent invariablement un sabre à leur ceinture, un fusil en bandoulière, et ne quittent jamais leur cheval de selle. Enhardis par la terreur qu'ils inspirent aux pèlerins mongols, ils sont fort arrogants, mais nous avons eu la preuve qu'ils sont aussi poltrons que les autres habitants de l'Asie centrale. Le pillage des caravanes qui se rendent à Lhasa est leur occupation favorite. Ils les guettent à la sortie du défilé du Tan-la, en sorte qu'elles ne peuvent guère leur échapper ils s'emparent de l'argent et d'une partie des effets des voyageurs et les laissent continuer leur route ; si par hasard la caravane est assez forte pour essayer de se défendre, ils appellent à leur aide les Golyks. C'est ainsi qu'en 1874 ils assaillirent le régent chinois qui se rendait à Sinin, emportant 500 kilogrammes d'or, sous l'escorte de 200 soldats. Les Égraïs dispersèrent les soldats après en avoir tué quelques-uns, s'emparèrent de l'or et d'autres objets précieux, et, pour punir la caravane d'avoir osé résister, brûlèrent le palanquin du régent. Ce malheureux, qui montait fort mal à cheval, ne parvint à Sinin qu'à grand'peine.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Outre le pillage, les Égraïs s'occupent de la chasse et de l'élevage des bestiaux. Malgré l'âpreté du climat, ils ont des troupeaux de yacks et de moutons ; leurs chevaux sont petits mais infatigables et



Égraïs

ils gravissent les montagnes comme des chèvres. On compte 400 tentes occupées par les Égraïs, ce qui, à raison de 5 personnes par tente, donne un total d'environ 2.000 individus des deux sexes : ils sont tributaires du grand chef des Golyks, auquel ils payent annuellement une livre de beurre et une peau de mouton par tente. Les Golyks sont plus nombreux : ils ont, dit-on, 1.500 tentes, ce qui suppose de 7.000 à 8.000 personnes. Ils vivent de la chasse, de l'élevage du bétail et un peu de l'exploitation des mines d'or. Ils sont aussi pillards que les Égraïs et poussent même leurs excursions jusqu'au Tsaïdam. Les uns et les autres se disent bouddhistes, mais ils ne reconnaissent pas plus

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

l'autorité du Dalai-lama que celle de l'empereur de la Chine.

La traversée du col du Tan-la nous prit huit jours, parce que nos bêtes étaient épuisées de fatigue ; nous y perdîmes encore quatre chameaux.

Pendant ce temps nous rencontrâmes quelques petites bandes d'Égraïs qui conduisaient leurs troupeaux dans la vallée du Mouroussou ; leur insolence leur attira quelques bonnes corrections ; mais en somme il n'y eut pas de rixe sérieuse. Seulement il nous fut facile de nous apercevoir que toutes ces bandes correspondaient entre elles et qu'elles ne nous perdaient pas de vue.

Le 7 novembre 1879 une quinzaine d'Égraïs se présentèrent à notre bivouac, sous prétexte de nous vendre du beurre. Pendant les pourparlers, l'un d'eux s'empara du couteau que notre interprète Abdoul-Ioussouf portait à la ceinture. Celui-ci réclama son bien, l'autre lui répondit par un coup de sabre, qui heureusement ne fit pas grand mal, mais en même temps un autre Égraï se précipitait sur Ioussouf la lance en avant. M. Roborovsky n'eut que le temps



Les cosaques bousculant les Égraïs

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

de se saisir de la lance et de la briser. Nos cosaques les bousculèrent et ils se retirèrent à l'abri d'un rocher, d'où ils nous envoyèrent plusieurs coups de fusil. On eut alors recours aux carabines, et les brigands furent bientôt en déroute ; quatre étaient



Déroute des Égrais

tués, plusieurs blessés ; les autres se dispersèrent dans la montagne. Alors nous transportâmes notre camp dans un endroit plus découvert, et deux cosaques firent bonne garde ; les autres se couchèrent habillés, la carabine à portée de la main et le revolver à la ceinture. Pendant toute la nuit nous entendîmes leurs cris sauvages, mais il n'y eut pas d'attaque.

Le lendemain au point du jour nous nous mîmes en marche ; chacun de nous portait 100 cartouches dans sa giberne. Un nouveau défilé se dessinait à peu de distance en avant de nous ; un

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

groupe d'Égrais en gardait l'entrée, un second détachement à cheval se tenait sur le côté de la route pour nous surveiller, et un troisième se tenait un peu à l'écart, sans doute pour nous attaquer par derrière ou nous couper la retraite. Il n'y avait pas à hésiter, et, voulant profiter de l'avantage de nos armes à longue portée, je donnai l'ordre de faire feu sur ceux qui étaient en face de nous. Ils étaient là soixante ou soixante-dix, mais à la troisième décharge il n'y avait plus personne : tous ceux qui n'avaient pas été atteints s'étaient cachés dans les rochers. Je fis élever les hausses et tirer sur les autres groupes, tous s'enfuirent ; il fallait se hâter de profiter de l'instant propice pour passer le défilé ; nous n'y rencontrâmes personne. Le défilé traversé, nous nous trouvâmes dans une large plaine, où, en cas de nouvelle attaque, nos carabines auraient eu beau jeu.

A peu de distance de là nous rencontrâmes des sources minérales, coulant sur la rive gauche de la rivière Tan-tchiou. Ces eaux, analysées plus tard par le docteur Schmidt, de l'université de Dorpat, ont donné une assez forte quantité de chaux carbonatée et très peu de sels métalliques. Les sources étaient entourées de concrétions calcaires d'une hauteur de 8 à 10 mètres d'où se dégageaient des vapeurs suffocantes. L'une d'elles était à la température de 52 degrés, une autre à celle de 32 degrés ; mais, dans celles qui ne marquaient que 19 ou 20 degrés, nous constatâmes l'existence d'un grand nombre de petits poissons ; il y avait aussi des algues, et des milliers d'insectes tourbillonnaient au-dessus. Il paraît qu'autrefois, pendant l'été, on dressait là des tentes et que des malades de Lhassa et d'autres localité du Thibet y venaient suivre un traitement ; mais, les Égrais et les Golyks ayant plusieurs fois pillé et dévasté le campement, personne n'y vient plus.

Un peu au sud des sources minérales se dressait à notre droite le mont Mounkar, couvert de neiges persistantes. C'est le dernier haut sommet que nous ayons aperçu sur le plateau du Tan-la ; plus loin il n'y avait plus que des collines ou des montagnes insignifiantes. La

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

végétation était la même que sur le versant septentrional, seulement un peu plus abondante, et les marécages (*moto-chirik*) étaient plus nombreux. Nous y rencontrions des orties, des touffes de potentille et une quantité énorme de terriers de lagomys, mais presque pas de grands animaux. Les conditions climatologiques tournaient aussi tout à notre avantage, malgré de fréquents ouragans venant du sud-ouest. Le thermomètre marquait à midi — 6 degrés ; il n’y avait de neige qu’au sommet des hautes montagnes, et la rivière San-tchiou, le long de laquelle nous cheminions, n’était pas prise. Cette rivière se jette dans le Tan-tchiou, qui coule vers le sud-est et va se mêler au Nan-tchiou ^{p.055} ou Kara-oussou ; il est nommé Boughyn-gol par les Mongols. Sur ses bords nous rencontrâmes les premiers Thibétains nomades, dont les tentes noires étaient éparses dans la plaine ; entre les tentes paissaient d’innombrables troupeaux de yacks et de moutons.

Au sud la vallée du San-tchiou est bordée par les montagnes Djougouloun, dont la hauteur n’a rien d’imposant, mais qui servent de terrasse à un nouveau dos de terrain en forme de plateau accidenté. Ce plateau s’étend probablement jusqu’au mont Samtyn-kansyr, qui forme l’embranchement occidental du Nian-tchen-tan-la et par conséquent de l’Himalaya septentrional. Le Samtyn-kansyr sépare les eaux qui se jettent dans le Khara-moussou de celles qui vont au Iarou-tsam-po ou Brahmapoutra supérieur.

Nous continuâmes à marcher vers le sud. La contrée présentait toujours le même caractère : des collines arrondies et peu élevées, se transformant parfois en monticules entre lesquels se trouvaient des marécages parsemés d’îles. Le sentier était détestable ; les chameaux tantôt glissaient sur les cailloux, tantôt s’enfonçaient dans la vase. Nous rencontrions partout des groupes de Thibétains qui accouraient au-devant de nous pour nous vendre des moutons, du beurre et du fromage blanc. Nous y trouvâmes un jour trois Mongols, dont l’un, nommé Dadaï, était une ancienne connaissance du Tsaïdam. Il nous apprit que les autorités thibétaines avaient résolu

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

de ne pas nous laisser pénétrer jusqu'à leur capitale. On avait répandu le bruit que nous venions pour enlever le Dalaï-lama, et par suite une grande effervescence régnait contre nous à Lhassa. Les troupes régulières et la milice étaient massées au village de Naptchou pour nous arrêter, et défense avait été faite à tous les habitants, sous peine de mort, de nous vendre des vivres et d'entrer en relation avec nous. Peu après vinrent à nous deux fonctionnaires thibétains qui nous demandèrent, fort poliment du reste, qui nous étions, où nous allions et quel était le but de notre voyage. Je leur répondis, par l'intermédiaire de Dadaï et des deux lamas qui l'accompagnaient, que nous étions Russes, et je tâchai de leur faire comprendre que le but de notre expédition était purement scientifique. Ils me répliquèrent que les Russes n'avaient rien à faire à Lhassa et que les autorités étaient bien décidées à ne pas nous y laisser pénétrer. J'exhibai mon passeport chinois et je déclarai que, étant autorisé par l'empereur de Chine, nul n'avait le droit de m'arrêter. Ils nous prièrent alors d'attendre sur place jusqu'à ce qu'ils en eussent référé à leurs chefs. Il fallait une douzaine de jours pour avoir la réponse. J'acceptai toutefois cette combinaison, d'autant mieux que nous marchions depuis dix-sept jours et que tous, hommes et bêtes, nous avions grand besoin de repos.

Le lendemain, conduits par des soldats thibétains, nous avançâmes de 5 verstes jusqu'à la source du Nier-tchoun-gou, où nous nous installâmes pour attendre la réponse de Lhassa.

@

XII

HALTE PRÈS DU MONT BOUMZA

@

Le mont Boumza et la source du Nier-tchoungou. — Nomades du Thibet, types, vêtements, demeures, qualités morales, langue, coutumes. — Chasse aux gypaètes et aux vautours. — Caravane marchande. — Itinéraire de Naptchou à Lhassa. — Description de cette ville. — Soldats thibétains. — Retour des émissaires du Dalai-lama. — Ma résolution de rebrousser chemin.

Le mont Boumza, sur la pente duquel nous avons établi notre bivouac, ressemble à toutes les montagnes que nous avons déjà rencontrées sur le plateau du Thibet septentrional ; il a plus de 5.000 mètres d'altitude absolue, mais il ne s'élève guère qu'à 480 mètres au-dessus de la plaine. Les pentes de l'ouest et du sud sont assez abruptes et parsemées de roches de gneiss, riches en mica. Le sommet est parfaitement plat, et les bouddhistes y ont construit



Obo au sommet du mont Boumza

un énorme *obo*. On rencontre souvent de ces obos dans cette région : ce sont en général des pyramides grossières entourées de perches auxquelles les fidèles attachent des chiffons sur lesquels ils ont écrit, ou fait écrire, des prières. Chaque passant se croit tenu de déposer au pied une pierre, un os, un objet quelconque ; ceux qui n'ont rien arrachent une pincée de poil à leur chameau ou à p.056 leur cheval. De l'obo du mont Boumza on voit très distinctement le Samtyn-kansyr couvert de neige, et, vers l'ouest, le plateau se perd à l'horizon. De la pente orientale sourdent un grand nombre de

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

ruisseaux qui, en se réunissant, donnent naissance au Nier-tchoungou, près duquel nous étions campés. L'emplacement était bon : nous avons de l'argal pour le chauffage, un peu de fourrage pour nos animaux et de l'eau potable. Tout autour de nous se trouvaient des tentes de Thibétains nomades, avec lesquels nous eussions fait plus ample connaissance si nous avions pu nous comprendre.

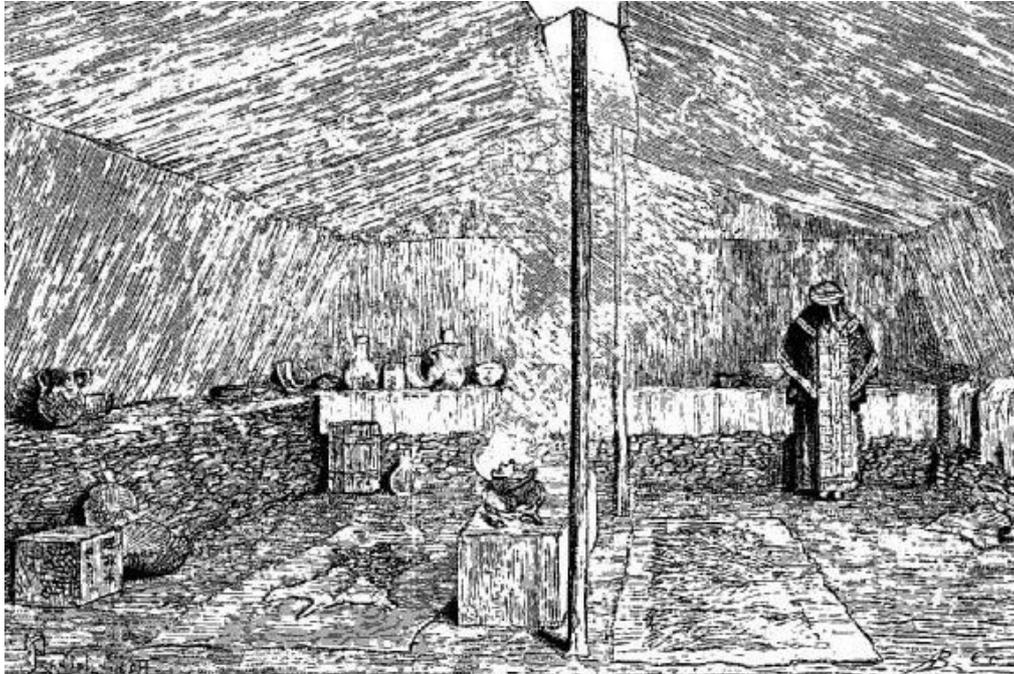
D'après leur type, les Thibétains se rapprochent beaucoup des Tangouts, c'est-à-dire qu'ils ne sont ni Mongols ni Chinois ; ils ressemblent surtout à nos Tziganes.

Les hommes sont de taille moyenne, rarement grands ; ils ont la poitrine enfoncée, et leurs formes n'annoncent pas une grande vigueur. Leur teint est très basané, leur crâne oblong, leur front plat, leur nez long et effilé ; leurs pommettes sont un peu saillantes, leurs yeux grands, noirs et à fleur de tête, leurs lèvres fortes, leur menton saillant. Les moustaches et la barbe poussent mal ; les cheveux sont noirs, longs, incultes, et pendent par devant en touffes semblables à des queues de yack. Les lamas se rasent la tête, ne conservant qu'une natte, qu'ils ornent de cercles en os, de coraux, de turquoises et de plaques de métal. Les femmes sont petites, malpropres, et loin d'être belles ; cependant, si elles se lavaient, quelques-unes auraient le teint assez clair. Elles arrangent leurs cheveux en un grand nombre de tresses qui pendent devant et derrière et que, suivant leur position de fortune, elles ornent de coraux, de turquoises et de rubans ; elles portent des boucles d'oreilles et des bagues, le plus souvent en argent. Les hommes et les femmes se couvrent en hiver d'une longue pelisse en peau de mouton, que les plus riches doublent d'une étoffe de laine rouge ; chez les hommes la manche droite pend et le bras reste nu, même pendant les froids. Ils n'ont ni linge ni pantalon, mais seulement de longues guêtres en peau de mouton ; ils se couvrent la tête de bonnets de même fourrure ou de celle du renard ; en été on les remplace par des bandelettes d'étoffe rouge ; ils vont souvent aussi la tête nue.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Les hommes portent toujours à la ceinture un sabre, dont la lame ne vaut rien, mais dont le fourreau est incrusté d'argent et de corail ; ils y portent également une pipe, un couteau et un sac rempli de bagatelles. Dans une poche de la pelisse, sur la poitrine, on met une tasse, la blague à tabac et parfois même un mouchoir de poche.

p.058 Le logement thibétain se compose d'une tente en étoffe noire tissée de poil de yack, maintenue au moyen de cordes et de piquets. Au sommet est une large ouverture qui donne de la lumière et laisse échapper la fumée. Au-dessous de cette ouverture est le foyer, où l'argal ne s'éteint pas de tout l'hiver ; et autour de ce foyer sont étendues des peaux de mouton ou de loup qui servent de sièges et de lits. Dans un coin se trouve la provision d'argal ; au-dessus sont suspendus les vêtements et les ustensiles de ménage. Dans un autre coin on amasse de l'argal de manière à en faire une sorte d'étable pour les moutons.



Intérieur d'un tente thibétaine

La principale nourriture des Thibétains est la chair de mouton, plus rarement celle du yack, qu'ils mangent souvent crue. Le chef de famille jette, comme à des chiens, à toutes les personnes

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

présentes des lambeaux sanglants, que l'on dévore avec avidité. Comme supplément au repas on emploie le thé avec du fromage ou quelquefois du lait ou du beurre.



Un campement thibétain

Tous ces nomades ne vivent que de l'élevé du bétail ; la région agricole est plus voisine de Lhassa. Les yacks sont aussi nourris en domesticité chez les Mongols, mais ici est leur véritable patrie ; les prairies y sont pauvres, les herbes chétives et souvent brûlées par les ouragans : leur lait n'en est pas moins succulent. Les yacks donnent à leur maître leur lait, leur chair, leur poil, leur peau, et de plus servent de bêtes de somme et même de montures. Cet animal domestique est ordinairement noir ou d'un brun roux ; les blancs ou les noirs à queue blanche sont rares ; les queues blanches sont très recherchées dans l'Inde et en Chine. Les moutons que l'on élève au Thibet ne sont pas de l'espèce à grosse queue ; ils sont grands, ont la tête noire ou brune, le poil long mais dur ; ils ont peu de laine. La chair n'en est pas très bonne : c'est cependant le mets favori des Thibétains ; on utilise le lait des moutons comme celui des vaches, et on les emploie au transport des fardeaux ; avec une charge de 10 kilogrammes, un mouton peut faire des centaines de kilomètres. Les chevaux sont moins nombreux et ne sont utilisés

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

que comme montures ; nés dans le pays, l'air raréfié ne les fatigue pas et ils ont le sabot conformé pour gravir les montagnes.

En somme l'élevage du bétail chez ces nomades est très développé, quoique cela puisse sembler invraisemblable au premier coup d'œil, à cause de la pauvreté des pâturages ; mais trois choses le favorisent : l'abondance du sel, l'absence de mouches en été et l'immense étendue des prairies, où le bétail erre toute l'année sans connaître la stabulation. Malgré cela, il se vend à des prix très élevés et il est difficile de se procurer du lait frais.

De tous les nomades que nous avons rencontrés, les Thibétains sont les pires au point de vue moral. On nous a assuré que les habitants de Lhassa valent moins encore. Ils peuvent rivaliser pour l'astuce et la rapacité avec les plus dangereux filous des grandes villes européennes. « Leur âme est noire comme la suie », nous disaient les Mongols. Tromper, voler, surtout un étranger, passe pour une prouesse dans la capitale du Dalai-lama. Ajoutez que leur paresse dépasse toutes les bornes.

Leur religion est nécessairement le bouddhisme ; ils sont très exacts à en accomplir matériellement toutes les formalités et marmottent des prières partout et toujours, bien qu'ils n'en comprennent pas le sens. Ils portent tous des amulettes dans une boîte plus ou moins ornée suspendue à leur cou ; l'influence des lamas sur le peuple est extrême ; leurs paroles sont pour lui des lois.

Nous avons rencontré au Thibet une coutume déjà observée dans le Boutan et le Ladak, c'est la *polyandrie*. Deux, trois et même quatre hommes n'ont souvent qu'une femme commune, avec laquelle ils vivent sans jalousie et sans querelles ; il n'y a que les plus riches qui ont une femme à eux, et quelquefois deux. La conduite de ces femmes est très légère, souvent même avec le consentement de leurs maris. Les lamas célibataires sont les principaux agents de la corruption du peuple.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

p.060 Les Thibétains nomades parlent la même langue que ceux de Lhassa, mais leur idiome diffère beaucoup de celui des Tangouts ; du reste il ne nous a pas été possible de l'étudier. En causant entre eux, ils gesticulent beaucoup avec leurs doigts, comme les Chinois. L'inférieur parlant à son supérieur se montre très obséquieux, et naturellement le chef se montre très arrogant envers son subordonné. Les hommes et les femmes fument, mais ils ne s'enivrent pas. L'ivrognerie est un vice presque inconnu dans l'Asie centrale. On jette les morts en pâture aux bêtes de proie ; il n'y a que les cadavres des lamas que l'on recouvre d'un peu de terre, et cependant leur mémoire est fidèlement conservée.

Administrativement les Thibétains nomades ne relèvent pas du Dalaï-lama, mais des autorités chinoises de Sinin : la province de Sinin s'étend donc au delà du Koukou-nor, comprenant le Tsaidam et tout le nord-est du Thibet jusqu'à la province de Ouï.

Les Thibétains dépendant de Sinin se divisent en sept *aïmacks* ou *oros*, dont trois nomadisent le long de la rivière San-tchiou, les quatre autres sur le Tan-tchiou, depuis sa sortie du Tan-la jusqu'à son confluent. Ils comptent au total 1.340 tentes, soit environ 7.000 individus.

Nous fûmes obligés de passer dix-huit jours dans notre campement du mont Boumza, attendant avec impatience une réponse de Lhassa. Les premiers jours furent consacrés à des excursions dans les environs ; quant aux cosaques, ils s'occupaient à réparer leurs vêtements et le harnachement des animaux. Lorsque tout fut mis en ordre, nous ne savions plus comment chasser notre ennui, et notre inactivité dans une iourte froide et remplie de fumée nous pesait plus que toutes les fatigues de nos voyages à travers les montagnes. L'incertitude sur le sort de notre expédition nous empêchait aussi de jouir de ce repos forcé, qui nuisait même à notre santé.

Notre unique distraction était la chasse aux gypaètes et aux vautours qui s'approchaient souvent de notre bivouac. N'ayant

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

jamais été poursuivis par l'homme, ces grands oiseaux ne montraient aucune méfiance ; les gypaètes principalement venaient s'abattre à 30 ou 40 pas des cosaques occupés à faire la cuisine. Nous les tirions toujours à balle franche, et nous en eûmes bientôt tué une vingtaine, dont les six plus beaux firent partie de nos collections. Les vautours, plus circonspects, ne faisaient que planer au-dessus de nos tentes, et allaient s'abattre, souvent par groupes, sur le sommet des rochers. Nous leur envoyions alors une salve de nos carabines, et presque toujours sans succès. J'essayai de les tirer au vol : la balle touchait bien les plumes du gigantesque oiseau, mais le corps restait intact, bien que la distance ne fût pas très grande. C'est que le corps est très petit comparativement à l'envergure, et qu'atteindre cette cible mouvante est certainement très difficile.

Après avoir dépensé plusieurs dizaines de cartouches, je n'avais tué au vol que deux gypaètes et un vautour des neiges ; alors je résolus de me procurer de ces oiseaux au moyen de viande empoisonnée. Ayant saupoudré d'arsenic les intestins d'un mouton qu'on avait abattu pour notre dîner, nous les plaçâmes dans un endroit où les vautours venaient fréquemment se poser. Pendant deux ou trois heures ils tournèrent autour de l'appât, sans qu'aucun d'eux osât s'en approcher. Deux gypaètes, moins défiants, tombèrent empoisonnés ; nous nous étions empressés de les enlever, ce qui parut augmenter encore l'incertitude des vautours. Ils se groupèrent au nombre de trente ou quarante autour de cette friande nourriture ; à la fin le moins expérimenté, ou le plus vorace, se jeta sur l'appât, et ce fut un signal pour les autres, qui tous s'y précipitèrent. Mais les derniers n'avaient pas encore eu le temps de toucher terre, que la bande s'envolait à tire-d'aile, abandonnant six des siens que le poison avait réellement foudroyé.

Nous essayâmes d'empoisonner de même les intestins des yacks et des khoulans que nous avons tués à la chasse, mais les loups et les renards sentirent l'odeur du poison, et pas un ne s'y laissa

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

prendre. Il nous fut aussi impossible de les prendre au piège ; nos engins étaient de trop faibles dimensions. Une seule fois M. Éclon eut l'occasion de prendre un corsac, parce que l'animal s'était embarrassé une patte de devant dans un piège et une patte de derrière dans un autre. Avec de bons instruments nous eussions certainement pris un grand nombre de loups et de renards dans le Thibet du nord, car ils ne connaissent pas encore cette espèce de danger.



Gypaètes empoisonnés

Les Thibétains établis dans notre voisinage évitaient au commencement toute relation avec nous ; ils ne nous vendaient des moutons que parce que nous les avions menacés de les prendre par force. Mais bientôt, voyant que nous ne leur faisons aucun tort, ils se familiarisèrent et nous apportèrent du thé et du fromage puis ils nous amenèrent des moutons et des chevaux ; il est vrai qu'ils nous demandaient pour tout des prix exorbitants, et qu'ils cherchaient à nous tromper par tous les moyens possibles. Leurs femmes les accompagnaient quelquefois, par simple curiosité. Malheureusement notre ignorance de leur langue nous empêchait d'en tirer le moindre renseignement ; nous ne pouvions nous faire comprendre que par gestes, ou au moyen de mots mongols que quelques-uns d'entre eux connaissaient. M. Roborovsky reproduisait en cachette les traits des

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

hommes et des femmes. Quand il nous arrivait de pénétrer dans une de leurs tentes, ils ne nous offraient pas du thé ou du lait, comme l'eussent fait des Mongols, et ils faisaient même tous leurs efforts pour se débarrasser de nous le plus vite possible.

Notre voyage à travers les montagnes sans guide, la défaite des Égraïs, la supériorité de nos armes, tout se savait parmi les indigènes. On y ajoutait cent contes absurdes. On assurait partout que nous avions trois yeux (en comptant sans doute la cocarde de nos casquettes pour un), que nos armes portaient à des distances p.061 incalculables et qu'elles tiraient sans interruption, enfin que nous-mêmes étions invulnérables et que nous lisions dans l'avenir.

Une autre idée qui nous fut fort préjudiciable était que nous savions changer le fer en argent, et que, le jour de notre départ, le métal reprendrait sa première forme.

Par suite de ce conte habilement répandu, les Thibétains, dans les premiers jours, ne voulaient pas accepter notre argent ; ils n'osaient même pas y toucher, et beaucoup d'entre eux ne furent jamais bien convaincus qu'en le recevant ils n'étaient pas volés.

Du détachement de soldats postés à la frontière des domaines du Dalaï-lama, cinq hommes étaient toujours à notre campement, sous prétexte de nous protéger, mais en réalité pour nous surveiller : eux-mêmes nous l'avouèrent.

« Nous avons l'ordre, nous disaient-ils, de vous empêcher de pénétrer dans le pays et, pour cela, s'il le faut, de nous battre contre vous jusqu'à la mort ; mais que pouvons-nous contre vos armes ? à vos premiers coups tout le monde se sauvera ; nos chefs ont encore plus peur que nous.

Ces « soldats » appartenaient à l'armée régulière du Dalaï-lama, armée que le gouvernement chinois a réduite à mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Ils sont tous armés d'un sabre et d'un fusil à baïonnette. Leur uniforme ne diffère en rien du costume national ; ils reçoivent du gouvernement leurs armes, leurs vêtements, trois

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

sacs de froment et trois *lanes* d'argent par an. On les recrute parmi les familles riches en enfants mâles. La famille qui a un garçon sous les drapeaux est exempte d'impôts. On entre au service à quatorze ans et l'on y reste jusqu'à la vieillesse. En cas d'invasion du territoire, on appelle aux armes toute la milice nationale, mais, quant à l'instruction militaire, armée et milice sont encore bien au-dessous des troupes chinoises.

Une caravane de marchands thibétains se rendant de Lhasa à Sinin vint camper auprès de nous ; elle se composait de 200 yacks chargés, de quelques chameaux et de 22 hommes, et transportait des draps, des objets consacrés au culte, tels que cierges, livres sacrés, amulettes, des médicaments et des denrées coloniales. Ces marchandises trouvaient un débouché assuré dans la Chine septentrionale et la Mongolie. Au retour ils devaient rapporter des produits de l'industrie chinoise et principalement des étoffes de soie, de la vaisselle en porcelaine, de la batterie de cuisine en fonte, des bottes, des couteaux et des pipes.

Le transport n'est point coûteux ; les yacks se nourrissent de l'herbe du chemin, et les hommes ne connaissent nullement le prix du temps. Ils ne redoutent pas beaucoup non plus les brigands égrais et golyks : comme ce sont toujours les mêmes hommes qui font ce trajet d'aller et retour, ils sont entrés en arrangement avec les pillards, auxquels ils payent une sorte de tribut, assez léger ; ces derniers se rattrapent sur les pèlerins.

Avec la caravane étaient revenus les trois Mongols de notre connaissance qui servaient d'avant-garde aux ^{p.062} fonctionnaires thibétains. Ils nous apprirent qu'une grande agitation régnait à Lhasa à cause de nous. Pour nous arrêter, les fidèles du Dalai-lama, n'ayant sans doute pas grand'confiance dans leur armée, avaient recours à toutes sortes de sortilèges ; dans un temple spécial, des lamas, après bien des conjurations, massacraient des chiens à grands coups de sabre, qui devaient retomber sur les ennemis de Lhasa, fussent-ils à plusieurs milliers de verstes. Les

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Chinois croient encore à ces conjurations et en redoutent les effets.

Nos Mongols nous donnèrent également des renseignements sur la route du mont Boumza à Lhassa, mais, comme nous n'avons pu les contrôler, nous ne les reproduisons que sous toutes réserves.

Le village de Naptchou est situé sur les bords de la rivière Kharg-oussou, en thibétain Nap-tchiou. Celle rivière sort du lac Ando-tsonak, situé à une centaine de verstes à l'ouest du village, et prend ensuite sa direction vers le sud-est. Après Naptchou commence le passage du mont Samtyn-kansyr, dont les sommets sont couverts de neige. Le défilé principal, nommé Lam-liou, est praticable aux chameaux et même aux voitures. Sur la pente méridionale du Samtyn-kansyr prend naissance la rivière Ouï-mouren, qui arrose Lhassa. La route suit d'abord cette rivière. puis s'engage à travers le mont Djok-so-la. A la sortie du défilé on rencontre le village de Lka-ghyn-dzoun, qui possède douze maisons en pierre et des champs cultivés. Au village de Poudo-dzoun, qui a une trentaine de maisons, on voit sur le Pou-tchiou un pont fort curieux formé de deux chaînes de fer tendues d'une rive à l'autre et réunies par des peaux de yacks sur lesquelles sont posées des planches. Il est bien entendu que ce pont ne sert qu'aux piétons : les animaux et les voitures passent à gué ou sur la glace.

En tout, de Naptchou à Lhassa on compte 450 *lis* chinois, ce qui fait à peu près 270 kilomètres ; le voyage à dos de chameau dure quatorze jours. Avec des yacks, il en faut une vingtaine. L'un de nos Mongols, qui avait habité Lhassa pendant six ans, nous donna sur cette ville de nombreux détails.

Les Mongols donnent à Lhassa le nom de *Baroundzou* (Sanctuaire-de-l'Ouest), ou de *Mounkhou-dzou* (Sanctuaire-Éternel). Elle est située, d'après les pandits, à une altitude de 3.500 mètres, dans une plaine sur la rive de l'Ouï-mouren (en thibétain *Ki-tchiou*), à une journée de marche de l'endroit où cette rivière se jette dans le Iarou-tsampo. Les maisons sont construites en pierre et en terre glaise. On y compte une vingtaine de mille habitants,

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

mais avec la population flottante on arrive au chiffre de 40.000 et même de 50.000. Ils se partagent en Thibétains, Chinois, Pébous ou Indiens du Boutan, et Cachemiriens, connus sous le nom de Katchis ; ceux-ci sont tous commerçants et, en leur qualité de mahométans, forment une commune à part ; les Pébous sont presque tous artisans : les Chinois sont fonctionnaires ou soldats.

On importe à Lhasa surtout des marchandises venant de Chine, beaucoup moins de l'Inde et de Cachemire. Tout s'y vend à des prix exorbitants, l'argent y étant très commun. Les mœurs sont abominablement relâchées, et comment en serait-il autrement dans une ville où les lamas posent en principe que tout péché sera pardonné s'il a été commis dans la *Cité Sainte* ?

Outre le Bouddhala, résidence habituelle du Dalai-lama, il y a onze couvents, généralement très riches et très peuplés, et, dans les environs immédiats, un très grand nombre de temples, en sorte qu'on nous a assuré qu'en dehors de la population ordinaire Lhasa et sa banlieue entretenaient 50.000 lamas.

Lors de notre voyage, le Dalai-lama avait à peu près six ans ; son prédécesseur était mort en 1874 à l'âge de vingt-deux ans, empoisonné, dit-on, par le régent Nomoun khan.

Chaque nouveau grand prêtre est toujours choisi parmi les enfants nés le jour de la mort de l'autre, puisqu'il n'est qu'une nouvelle incarnation du même être. Du reste l'existence de ce demi-dieu n'est rien moins qu'enviable. Il vit sous la surveillance éternelle des lamas de la cour, et chacun de ses pas est épié par les fonctionnaires chinois. A certains jours fixés on l'assied sur son trône et il pose la main sur la tête des innombrables fidèles qui se présentent. Cette espèce de bénédictions se paye, et les offrandes apportées par les pèlerins venus de tous les coins du monde bouddhiste montent à des chiffres énormes. Cet argent est employé à l'entretien du grand prêtre et des couvents, mais une forte partie en reste entre les griffes des lamas de la cour ; ceux-ci font un grand commerce de prières et d'amulettes ; ils vendent jusqu'aux déjections de leur patron.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Le sixième jour de notre station près du mont Boumza, nous avons vu arriver enfin deux fonctionnaires thibétains, accompagnés du chef du village de Naptchou. Ils nous annoncèrent qu'un ambassadeur (*goutsaf*) nous était envoyé par le régent Nomoun khan, mais que cet ambassadeur avait dû s'arrêter à Naptchou, malade par suite des fatigues du voyage. De plus ils nous déclarèrent que par décision de Nomoun khan et des principaux dignitaires, il nous était absolument interdit de pénétrer dans les États du Dalai-lama. Je demandai ce qu'en disait le résident chinois : on nous répondit qu'on n'avait pas à s'en occuper et que ce dernier n'avait seulement pas connaissance de notre arrivée. C'était évidemment un mensonge, et l'autorité chinoise voulait ignorer cette affaire. Je déclarai à mon tour que, ne sachant pas les motifs pour lesquels on s'opposait à mon voyage, je voulais voir le principal ambassadeur, et que, si d'ici à trois jours il n'était pas venu, j'irais moi-même le trouver à Naptchou. Dès le lendemain l'ambassadeur arrivait avec sa suite. C'était un personnage très influent à Lhassa, nommé *Tchig-med-tchoïtchor* ; il était accompagné des chefs des trois principaux couvents et des représentants des treize aimacks qui composent les domaines du Dalai-lama. Une riche robe en martre zibeline le couvrait ; il nous tint un long discours pour nous prouver que jamais les ^{p.064} Russes n'avaient pénétré dans cet État ; que trois peuples seulement pouvaient y venir par le nord : les Chinois, les Tangouts et les Mongols ; et que, comme nous étions d'une religion différente, le territoire devait nous être interdit. Du reste il ne nous menaçait pas ; il nous conjurait seulement d'abandonner notre projet. Quoique cela me fit bien mal au cœur, je répondis que, en présence de l'opposition de tout un peuple, je consentais à retourner sur mes pas, mais que je le priais de me donner par écrit les raisons de la mesure adoptée contre nous. L'ambassadeur me demanda à se retirer pour en délibérer avec ses compagnons, qui résistèrent d'abord ; mais, sur mes menaces d'aller à Lhassa malgré eux, ils me dirent qu'ils allaient rentrer à leur campement et que là ils rédigerait en commun la déclaration exigée.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Voici la traduction textuelle du document que nous reçûmes le lendemain : « Prenant en considération que le Thibet est une contrée de religion, il arrive que, auparavant et après, y viennent des individus d'autres pays ; mais ceux qui dès les temps les plus reculés n'ont pas le droit d'y venir selon la décision unanime des princes, des dignitaires et du peuple, n'y sont pas reçus, et l'ordre est donné de leur en empêcher l'entrée au prix même de la vie, ordre que ratifie le souverain, par l'intermédiaire de l'amban résidant au Thibet. A l'heure qu'il est, dans le village de Pouboum-tchoun, relevant du Tramar de Naptchou, dans la dixième lune, le treizième jour parurent, avec l'intention de pénétrer au Thibet, Nicolas Chibalissiki, amban de Tchagan-khans, le *toussoulatchi* (lieutenant) Akélon, dix serviteurs et soldats. En ayant reçu l'avis par l'administration locale, beaucoup de Thibétains ont été envoyés pour s'en convaincre ; après un séjour de vingt jours, nous les priâmes de retourner d'où ils étaient venus, et, pendant une entrevue personnelle, nous leur avons exposé minutieusement toutes les raisons pour lesquelles on ne peut pénétrer dans l'intérieur du Thibet.... »

La lecture terminée, le chef cacheta le papier et me le remit. Aussitôt je donnai l'ordre aux cosaques de lever le camp. Sous l'heureuse impression de leur réussite, les émissaires prirent congé de nous avec beaucoup d'amabilité. Ils suivirent longtemps des yeux la marche de notre caravane, jusqu'à ce qu'elle disparût derrière un rocher.

Il est probable qu'à Lhasa notre départ sera représenté comme un effet des conjurations des lamas et de la toute-puissance de leur chef.

Je partis le cœur gros : l'ignorance et la barbarie humaine me fermaient encore une fois la route de Lhasa.

J'étais d'autant plus contrarié que c'était là ma quatrième tentative pour pénétrer dans la capitale du Dalai-lama. En 1873 j'avais dû y renoncer à cause de la perte de tous mes chameaux, et, en 1877, par suite des difficultés que m'avait suscitées Iakoub-

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

bek de Kachgar. Vers la fin de la même année, la maladie m'avait forcé à revenir de Goutchen à Zaïssansk ; et voici que, cette année encore, il nous fallait retourner sur nos pas, n'étant plus qu'à 250 verstes de la capitale du Thibet.

@

XIII

RETOUR AU TSAÏDAM

@

Ennuis du retour. — Nous pénétrons de nouveau sur le plateau de Tan-la. — Légende relative à la cité des pierres. — Chasse aux perdrix. — Halte dans la montagne Tsagan-obo. — Chasse à l'ours. — Le mont Marco Polo. — Les antilopes orongos. — Mont Gourbou-Naïdji et rivière Naïdjin. — Le Tsaïdam occidental. — Ennuis de notre guide. — Retour à Dzoun-zassak.

p.065 Les premiers jours de notre retraite vers le Tsaïdam furent tristes. Nous regrettions de n'avoir pu pénétrer jusqu'à Lhasa, et nous n'avions rien de fort réjouissant en perspective ; il nous fallait faire un long et fatigant voyage à travers le Thibet septentrional, au milieu des froids et des bourrasques de l'hiver, avec la probabilité de rencontrer les Égraïs, qui se seraient sans doute préparés à se venger de leur humiliante défaite.

Nous n'avions pu nous procurer, pendant notre séjour aux sources du Nier-tchoungou, qu'une dizaine de chevaux, 80 kilogrammes de dzamba et une petite quantité de fort mauvais thé. Nous n'avions plus que vingt-six chameaux, dont la moitié était très affaiblie. Nous étions toute la nuit sur le qui-vive ; les cosaques veillaient deux à deux : nous dormions tout armés.

Heureusement nos amis les Mongols avaient abandonné la caravane marchande pour voyager avec nous : ils nous rendirent bien des services. Deux de ces Mongols étaient des lamas du Kartchin ; le troisième, Dadaï, était le neveu du guide qui nous avait conduits une première fois au Thibet dans l'hiver de 1872 à 1873. Dadaï, de même que son oncle, connaissait le pays, ayant déjà fait huit fois la route du Tsaïdam à Lhasa avec des caravanes de pèlerins ou de marchands. Il se faisait bien payer ses services, mais nous pouvions au moins obtenir de lui quelques renseignements utiles et nous fier à sa conduite.

Outre le chemin direct que nous avons suivi à travers le Tan-la,

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

il existe une autre route pour aller de Naptchou au Tsaïdam ; elle nous permettrait d'éviter la rencontre des Égraïs. Dadaï la connaissait très bien, car il l'avait déjà suivie deux fois ; l'inconvénient était qu'elle eût allongé notre voyage de trois semaines.



Notre bivouac dans le défilé de Tan-la

Cette route conduit à l'extrémité occidentale du Tan-la, ^{p.066} coupe deux montagnes, le Bi-la à huit jours de marche de Naptchou, et le Kar-la à quatre jours plus loin. Le reste se compose de plaines ondulées ; l'eau ne manque jamais, mais il faut traverser une grande rivière, le Zatcha-tampo, qui coule vers le sud-ouest et se jette dans le lac Mityk-djansou.

Pour faire le tour de ce lac, il faut dix-huit jours avec des yacks ; on y rencontre beaucoup de nomades. De là pour gagner la rivière Dombouré, il faut encore quarante-cinq jours.

Malgré tant de causes de retards, nous eussions certainement pris cette route pour explorer ce nouveau coin du Thibet, si nos chameaux eussent été en meilleur état.

Après avoir passé au bord du San-tchiou trois jours, pendant lesquels Dadaï nous acheta encore quatre chevaux, nous reprîmes vers le Tan-la le chemin que nous avons déjà suivi. Ainsi que nous l'avons dit, le passage y est très facile. Nous y revîmes un obo des bouddhistes, orné de chiffons couverts de prières et attachés à des

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

pieux ; au bas de ces pieux se trouvent des tas de pierres et de têtes de yacks ; chaque pèlerin y jette son offrande : un os, une pierre ou, s'il n'a ni l'un ni l'autre, une poignée de poils de son chameau ou de son cheval. A notre première traversée du défilé, nous y avons déposé une bouteille vide ; mais, en retournant, nous ne l'avons pas retrouvée.



Obo dans le défilé de Tan-la

A notre grand contentement, nous ne vîmes nulle trace des Égraïs, pas plus vers les sources thermales où nous avons campé que dans le défilé où nous les avons mis en déroute : évidemment ils avaient quitté le pays.

Tout en traversant le Tan-la, notre guide nous conta une légende locale.

Quand tous les saints du bouddhisme habitaient encore le Thibet, Haldzou-Abouté, khan des Khalkas, vint avec une puissante armée pour enlever le Dalaï-lama et le transporter dans sa propre capitale. Les Thibétains, n'étant pas de force à résister, prièrent leurs saints de venir à leur aide. Les saints envoyèrent une grêle de pierres, qui tua la plus grande partie des guerriers khalkhas ; les autres furent victimes de la fureur des yacks sauvages. En dépit du miracle, Haldzou-Abouté et seize chefs échappés à la calamité pénétrèrent dans Lhassa, s'emparèrent d'un des principaux saints

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

et l'installèrent à Ougra ; c'est depuis ce temps que réside dans cette ville le Koutoukh-ta, dont les pouvoirs sont presque égaux à ceux du Dalai-lama.

Quant à la grêle de pierres qui dispersa les Mongols, on en voit les traces sur le versant septentrional du Tan-la, près des sources du Tem-tchiou. Là en effet, à une dizaine de verstes de l'orée de la montagne, on voit des amas de pierres rondes de la grosseur d'une noix ; ce sont les courants d'eau qui les ont arrachées du lœss qui couvre les hauteurs, les ont roulées et déposées dans la plaine : mais les lamas mongols ont foi dans la tradition et, à leur retour de Lhassa, ils en prennent de véritables charges, qu'ils vendent à prix d'or dans leur pays.

Quoique nous eussions considérablement diminué les charges de nos chameaux, nous en perdîmes deux dans la traversée du Tan-la ; cependant la neige avait disparu et ne se conservait que dans les régions supérieures, au-dessus de 4.800 mètres d'altitude. Le thermomètre nous donnait encore 33 degrés au-dessous de zéro au lever du soleil, mais le vent nous soufflait dans le dos, tandis que nous l'avions eu en pleine figure lors de notre précédent voyage.

Nous fîmes pendant ce passage d'excellentes chasses aux *oullars* ou perdrix du Thibet. Ces oiseaux n'habitent que les montagnes les plus hautes et les prairies alpestres qui les entourent ; on n'en voit pas au-dessous de 3.000 mètres et ils s'élèvent jusqu'à près de 5.000. A ces altitudes, pendant toute l'année, règnent les glaces et les bourrasques ; on n'y rencontre que cailloux et rochers abrupts : la nourriture doit donc y être bien maigre, et cependant les oullars ne quittent jamais leur patrie. Ils supportent aisément des gelées de 30 degrés. Au printemps ils se séparent par couples ; le mâle ne cesse alors de crier du matin jusqu'au soir, et la femelle bâtit son nid, soit à terre, soit dans une fente de rocher. Les petits, au nombre de cinq à dix, ne quittent pas leurs parents ; à l'approche d'un danger ils se blottissent entre les pierres, où il est presque impossible de les apercevoir. En

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

automne plusieurs familles se réunissent et choisissent un domicile commun pour la nuit ; dans le jour ils vont parfois à de grandes distances à la recherche de leur nourriture. Ce n'est que le soir, lorsqu'ils regagnent leur retraite, qu'on peut les chasser avec succès. Il est vrai qu'il faut alors rester à l'affût à des hauteurs qui dépassent celle du mont Blanc, sous un froid aigu souvent accompagné de coups de vent terribles. Comme les oullars choisissent généralement pour gîtes de nuit des rochers isolés sur des crêtes à peu près inaccessibles, c'est là qu'il faut aller se poster avant le crépuscule et attendre patiemment. Peu après le coucher du soleil on entend retentir le cri des mâles qui s'appellent, et bientôt toute la troupe vient se poser à deux cents ou trois cents pas du logis. Ils se rendent de là en courant à leur nid et passent au bout du fusil du chasseur. Un coup de feu part : les oiseaux, surpris, ne s'envolent pas ; ils se jettent seulement un peu de côté. Après quatre ou cinq minutes, ne voyant personne, ils courent de nouveau vers leur gîte ; il fait alors très sombre, on ne les voit plus, mais on entend le cri du chef de la bande. Un nouveau coup de feu arrête encore la troupe, et cette manœuvre se renouvelle jusqu'à ce que le chasseur, ayant ramassé ce qu'il a tué, songe à regagner son bivouac. Ce n'est pas chose facile ; les cailloux roulent sous les pieds, on glisse, on se heurte dans l'obscurité, parfois on tombe ; heureusement le feu de la cuisine sert de phare.

Le Mour-oussou, à notre passage, était couvert d'une couche de glace de plus de deux pieds d'épaisseur. En suivant toujours notre ancien chemin, nous atteignîmes la petite rivière Tchiou-Nagma, où se réunissent les trois routes qui mènent du Koukou-nor au ^{p.067} Thibet par le Tsaïdam. Nous avons pris celle du milieu en 1872-1873 ; cette fois nous avons préféré la plus orientale : c'est la plus longue, mais la moins difficile, et l'on est sûr de n'y manquer ni d'eau ni de fourrage.

Au mont Tsagan-obo nous nous arrê tâmes pendant quatre jours, à cause d'une maladie du cosaque Garmaïef. Pendant ce repos forcé

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

nous passions notre temps à chasser les oullars et les koukou-iaman ; j'eus de plus la chance de tuer un ours, et voici comment :

En courant le pays, M. Éclon avait aperçu un ours dans sa tanière, mais il n'avait pas pu le tirer parce que son fusil n'était chargé que de plomb. Le lendemain matin nous nous mêmes quatre à la poursuite de l'animal : il avait délogé ; nous nous dispersâmes à sa recherche. La montée était rude, le vent violent et le froid vif. En maints endroits je vis des oullars ; pour le moment je m'en souciais peu ; au bout de deux ou trois heures j'atteignis le sommet de la montagne sans avoir rien vu de la bête de chasse.

A sa male heure un troupeau de koukou-iaman se précipita alors dans ma voie ; je lui envoyai deux balles, dont l'une atteignit une femelle, qui tomba, mais pour se relever bientôt et faire un saut jusqu'au sommet des rochers au-dessus de ma tête. Toute la bande l'y rejoignit ; et, comme je cherchais à m'en approcher, j'aperçus à cinq cents pas un animal couché derrière un rocher.

C'était un ours se chauffant au soleil.

Je ne pouvais le tirer à pareille distance. Je me laissai glisser le long des rochers. L'ours, qui probablement n'avait jamais vu d'homme, ne bougea pas, et tourna nonchalamment la tête de mon côté. Je gagnai ainsi un rocher derrière lequel je pus m'abriter. N'étant à guère plus de cent pas de l'animal, je fis feu. L'ours, mortellement atteint, rentra dans son antre, où je lui envoyai deux nouvelles balles. Je m'approchai avec beaucoup de peine et je vis qu'il était mort. C'était une magnifique bête et je m'apprêtais à l'écorcher quand je fus rejoint par M. Éclon. Nous nous chargeâmes de la peau et de la tête, sans oublier la graisse, qui du reste était peu abondante. Pendant notre descente à travers les cailloux nous rencontrâmes le cosaque Ourousof, qui rentrait bredouille ; il nous aida à porter notre lourde charge.

A partir du Tsagan-obo nous quittâmes notre ancienne route, pour suivre celle du Taïdjiner. Celle-ci, outre l'avantage d'être plus

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

facile, nous faisait parcourir environ 500 verstes d'un pays nouveau. Cependant il fallait nous hâter ; nos chameaux faiblissaient à vue d'œil et nos provisions de bouche s'épuisaient.

Après avoir tourné l'extrémité orientale du Tsagan-obo, nous traversâmes une large vallée et atteignîmes le Doumbouré.

Sur la pente méridionale de cette montagne j'eus la satisfaction de tuer un magnifique yack. Malheureusement c'était à la vèprée que je l'avais abattu et je fus obligé de le laisser sur place jusqu'au matin. Le lendemain les loups l'avaient complètement gâté ; c'est ce qui arrive le plus ordinairement en pareille circonstance, quelque soin qu'on prenne pour cacher son butin aux fauves qui errent toujours dans la montagne. Au Thibet on ne rencontre jamais un cadavre ni un squelette complets. Des cornes d'antilopes ou d'arkars, des crânes de khoulans et des sabots de yacks, voilà tout ce qu'on trouve.

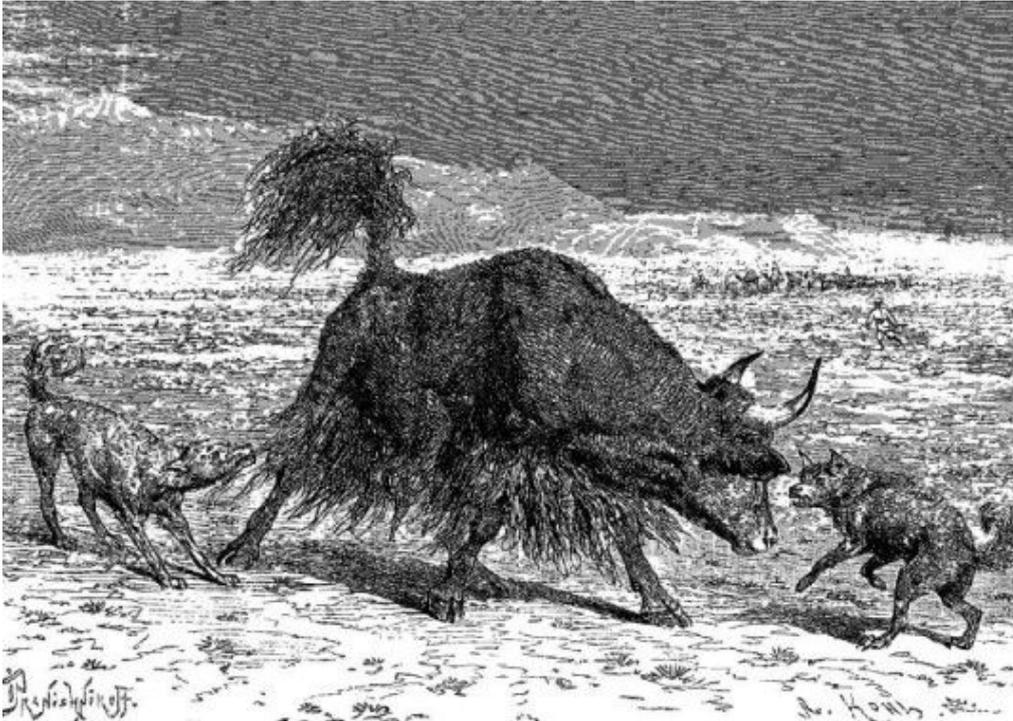


Argali

Enfin-temps le cosaque Kalmouinin avait tué un beau spécimen d'arkar ou argali à poitrail blanc. Ce bel animal habite tout le Thibet du Nord, et j'en ai déjà donné la description clans mon ouvrage : *la Mongolie et le pays des Tangouts*. Je dois seulement ajouter que nous l'avons souvent rencontré au nord du Tan-la, jamais sur le versant méridional de cette montagne.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Nous saluâmes le premier jour de l'an 1880 du haut du Doumbouré ; puis nous nous remîmes en marelle. Nous ne fîmes que 6 verstes. Grâce à nos chiens, j'avais pu tuer deux magnifiques yacks, un jeune et un vieux ; et, comme la contrée abondait en eau et en herbage, nous nous arrêtâmes pour en préparer les peaux. Cette opération nous prit toute la journée.



Yack attaqué par les chiens

Le jour suivant, nous fîmes 25 verstes et nous arrivâmes au pied méridional du mont Koukou-chili, que nous traversâmes immédiatement. Le col est à 4.800 mètres d'altitude, mais les pentes sont très douces et très commodes pour les caravanes.

A partir de là notre chemin s'éloigna beaucoup de celui que nous avons suivi précédemment. Nous avons à traverser une vaste plaine, baignée par le Naptchitaï-oulan-mouren et limitée par les monts Marco-Polo. Cette plaine était aussi stérile ici qu'à l'endroit où nous l'avions déjà parcourue. La rivière était gelée et la glace couverte d'une épaisse couche de poussière.

La chaîne à laquelle, nous avons donné le nom de l'illustre voyageur vénitien prend naissance sur la rive gauche du Chouga-

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

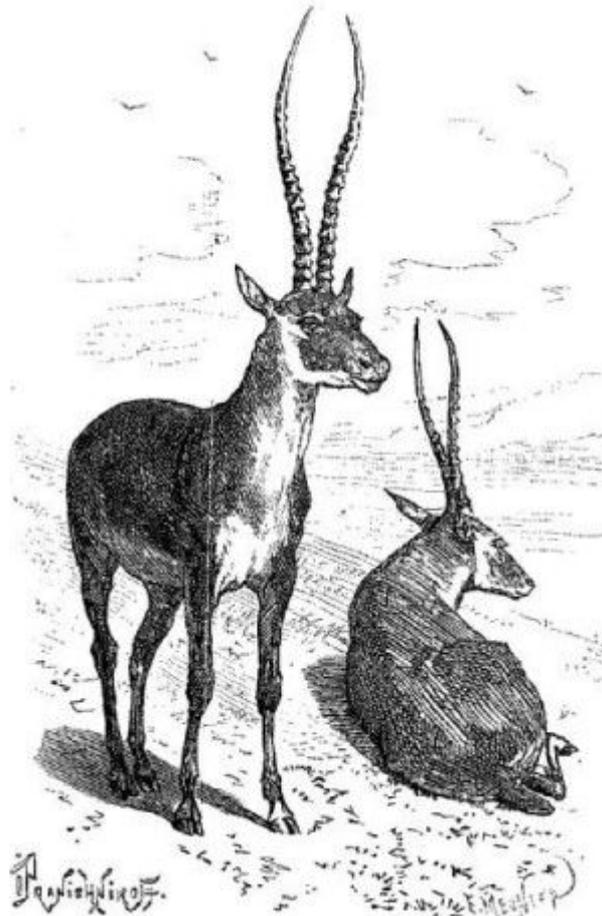
gol, s'étend vers l'occident en formant le rempart intérieur du plateau du Thibet, vers le Tsaïdam, et doit aller rejoindre le Kouen-loun. Sa partie la plus élevée est vers l'est, entre les passages Tchioum-tchioum et Anghyr-daktchin ; c'est là que se trouve le Baldyn-dardji, dont la hauteur atteint 5.700 mètres.

Plus loin vers l'ouest le Marco-Polo ne présente plus une masse couverte de neiges persistantes ; nous n'y avons reconnu que trois groupes présentant ce caractère : le Chara-gouï, le Baldyn-dardji et enfin le Kharra, le plus occidental. A une quarantaine de verstes de ce dernier, vers la frontière du Tsaïdam, se trouve le lac Khouïtoun, qui a près de 100 verstes de circonférence ; l'Oulou-mouren y prend naissance, pour aller se perdre dans les plaines salées du Tsaïdam. Là nous essayâmes une terrible bourrasque pendant que le thermomètre descendait à 23 degrés au-dessous de zéro. Il fallut nous arrêter, bien que nos chevaux et nos chameaux n'eussent rien à manger. Les pauvres bêtes tremblaient de froid ; nos tentes disparaissaient sous les amoncellements de neige et de poussière, et malgré cela un vent aigu pénétrait à travers le feutre. Le matin il était impossible de tenir les chronomètres pour les remonter, quoique j'eusse pris soin de les envelopper d'une peau de renard et de les placer sous mon oreiller. Il était impossible de trouver de l'argal pour alimenter le feu. Il semblait qu'en guise d'adieu le Thibet eût voulu nous faire connaître tous ses charmes et les bien graver dans notre mémoire.

Après le Marco-Polo nous avons trouvé une nouvelle vallée, s'étendant jusqu'au mont Gourbou-Naïdji et tout aussi stérile que la précédente. Quoi qu'il en soit, au dire des Mongols, la vie animale y abonde pendant l'été. Les femelles des antilopes orongos s'y rassemblent pour mettre bas, tandis que les mâles restent confinés dans les défilés des montagnes. Les ours, les loups, les vautours profitent largement de cette proie facile ; les mères ne restent là qu'un mois environ, puis, avec les petits échappés à la voracité des fauves, elles regagnent leurs retraites habituelles. Quel instinct

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

pousse ces bêtes à venir mettre bas dans une plaine découverte et parfaitement nue ? de quoi s'y nourrissent-elles ? C'est ce qu'il nous a été impossible d'apprendre, malgré une légende locale qui donne une explication de ce phénomène et que notre guide nous a racontée.



Antilopes orongos

« Tous les orongos du Thibet, nous a-t-il dit, constituent la dot de la fille cadette de l'Esprit qui règne ^{p.069} sur les monts Amnématchin, aux sources de la rivière Jaune. Cette fée, depuis son mariage, habite le mont Baldyn-dardji, et, tous les ans, les orongos doivent se réunir au pied de cette montagne pour que leur maîtresse puisse en constater le nombre. »

Après avoir traversé diagonalement cette vallée, nous atteignîmes le mont Gourbou-Naïdji ou simplement Naïdji, dont la traversée n'a pas plus d'une verste et qui n'a point de pentes escarpées. Cette montagne forme le prolongement du Gourbou-Houndzoug, et s'étend

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

parallèlement à la chaîne du Marco-Polo, qu'elle rejoint près du massif du Chara-gouï. Sur leur versant méridional, ces deux montagnes sont arrosées par le Naïdjin-gol, qui les sépare du Tsaidam ; ce versant n'en est pas moins stérile ; le versant septentrional est beaucoup plus fertile, surtout dans le Naïdji.

La rivière Naïdjin prend naissance sur la pente nord du mont Oumyké ; elle coule assez longtemps de l'ouest à l'est, entre la chaîne du Toraï et celle des Gourbou, puis elle pénètre dans le Tsaidam. Ici elle se dirige vers le nord sur une longueur de 90 verstes et se perd dans un lac salé qui a 30 verstes de tour. A peu de distance se trouve un second lac, de moindre étendue, qui reçoit le Baïan-gol et qui, au dire des Mongols, se réunit au premier à l'époque des crues. A sa sortie des montagnes, le Naïdjin-gol reçoit par sa droite la rivière Chouga, qui coule dans un lit profondément encaissé. Le Naïdjin s'est creusé un lit semblable à travers les alluvions ; la largeur de cette tranchée est de près de 100 mètres ; les parois s'élèvent à 20 ou 30 mètres et sont très escarpées ; au fond la rivière démit de nombreux méandres. Dans son cours moyen elle a de 20 à 30 mètres de largeur et elle se rétrécit vers son embouchure ; sa profondeur varie de 3 à 4 pieds et elle ne gèle jamais. Sur ses deux rives, les sources sont abondantes et couvertes d'herbe ou d'arbrisseaux, tandis que les bords de la rivière restent nus. Vers la source se dresse le mont Toraï, qui, avec le Bourkhan-bouddha, forme l'enceinte extérieure du Thibet, du côté du Tsaidam.

Le Toraï n'atteint jamais la limite des neiges permanentes ; il est sauvage et rocailleux ; il s'étend à l'ouest jusqu'au mont Outoumouren, vers lequel il prend le nom de Tsagan-nir.

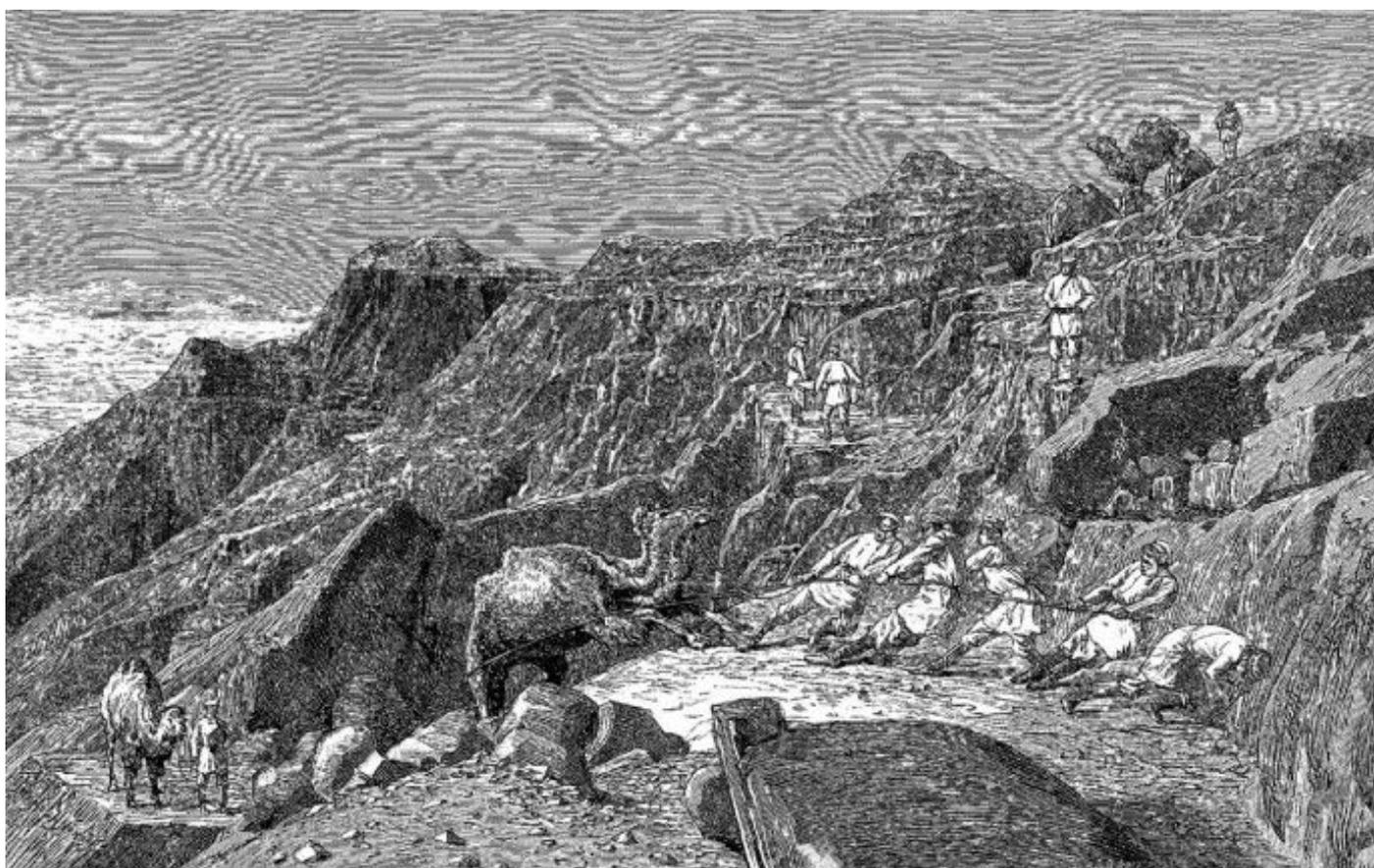
Après avoir perdu deux chameaux dans le passage du Gourbou-Naïdji, nous arrivâmes sur les bords du Naïdjin-gol, où nous n'étions plus qu'à 3.750 mètres d'altitude. Le temps s'était sensiblement adouci, notre marche était plus facile, nous pouvions nous chauffer avec du bois, et nos bêtes avaient un bon fourrage, p.070 mais nous

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

n'avions plus que quelques poignées de riz pour faire la soupe et, dans cette région, nous ne pouvions compter sur la chasse.

J'envoyai deux cosaques à la recherche des Mongols, et nous nous remîmes en route en longeant la rivière ; nous passâmes devant cinq iourtes occupées par des gens du Taïdjiner, qui nous vendirent du dzamba, du lait, du beurre, plusieurs moutons et un yack domestique, dont nous avons trouvé la chair excellente.

Après deux jours de repos, nous nous remîmes en marche ; nous n'avions plus que dix-sept chameaux et encore étaient-ils exténués : il nous fallut louer six yacks. On eut beaucoup de mal à



Passage d'un contrefort du Torai

les charger, ce qui nous fit partir tard. Le premier jour nous fîmes peu de chemin. Le temps était magnifique, le ciel serein, et, bien que nous fussions en janvier, le thermomètre montait à 10 degrés au milieu du jour. Le lendemain il nous fallut gravir un contrefort du Torai extrêmement escarpé et rocailleux ; le Naïdjingol y était si

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

profondément encaissé qu'il était impossible d'en suivre les bords. Le passage ne s'élève qu'à 300 mètres au-dessus de la vallée et, pour le franchir, nous mîmes plus de dix heures ; encore nos chameaux ne purent-ils parvenir jusqu'au sommet ; il nous fallut les décharger, monter les caisses sur nos épaules, puis hisser avec des cordages les plus faibles d'entre eux. Malgré tous nos efforts il y en eut un qui ne put aller plus loin ; nous dûmes l'abandonner aux Mongols. La descente, quoique aussi escarpée, était moins rocailleuse. Comme d'ordinaire, au point culminant du défilé se trouvait un obo en pierres.

A 4 verstes de là nous rencontrâmes la rivière Chouga, affluent du Naïdjin-gol ; elle n'avait pas plus d'une quinzaine de mètres de largeur et était complètement prise. Elle coule au fond d'une tranchée qui mesure de 100 à 150 mètres d'ouverture, et dont les parois ont en moyenne 30 mètres de hauteur. La descente dans ce ravin est très difficile et il est plus difficile encore de remonter ; mais au bord de la rivière se trouve un sentier taillé, dit-on, par un lama qui en avait fait le vœu. Ce sentier côtoyait la rive droite ; il était très commode ; malheureusement il ne se prolongeait pas loin ; d'autre part les bords de la rivière étaient tellement abrupts que nous ne pouvions même pas puiser de l'eau. Nous traversâmes ensuite un défilé très facile, nommé le *Gono*, et nous campâmes près de la source *Ountzyk-boulak*, qui est tellement à l'écart qu'on a de la peine à la trouver.

Le pays que nous traversâmes le lendemain était tantôt rocailleux, tantôt sablonneux ; puis vint une immense saline couverte de kharmyks et de tamarins. Enfin nous arrivâmes à l'*Ara-tolai*, contrée féconde en herbages et en ruisseaux, où nous dressâmes nos tentes. En cet endroit nous n'étions plus qu'à 2.760 mètres d'altitude ; l'air était imprégné d'émanations printanières ; à midi le thermomètre marquait 9 degrés à l'ombre, et au soleil s'élevaient des nuages d'insectes.

Les hautes montagnes formant la ligne de démarcation entre le

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Thibet et le Tsaïdam fuyaient à l'est et à l'ouest ; nous avons pu les étudier dans la première direction, mais pour la région occidentale nous étions obligés de nous en rapporter aux récits des indigènes.

Cette région a l'aspect d'une immense saline entourée de montagnes : celles du sud appartiennent au système du Kouen-loun et vont rejoindre celui de l'Altyn-tag. Le Tchamen-tag en forme probablement l'extrémité septentrionale.

A environ 200 verstes de la province de Galmyk, située dans la vallée inférieure du Naïtchin-gol, se trouve celle de Hadjir, sur le bord de la rivière Outou-mouren, où habitent les Mongols de Taïdjiner ; cette contrée est riche en eau et en plantes aquatiques. A 250 verstes plus loin, dans la même direction, on trouve la province de Haste, où il y a de bons pâturages, et par conséquent où l'on rencontre beaucoup de khoulans et de dzeyrans. Là est un lac de 100 verstes de tour, en partie couvert de roseaux, sur lequel, au printemps et en automne, abondent les oiseaux de passage.

Les Mongols de Taïdjiner habitaient précédemment dans le Haste, mais ils y furent pillés et massacrés par les Dounghans ; depuis lors on n'y rencontre plus guère que des chasseurs du Khotan et de Tchertchen, qui s'installent dans des grottes, souvent avec toute leur famille.

Une distance de 200 à 230 verstes sépare le Haste du Lob-nor. A partir de cette province à travers le Hadjir et le Golmyk jusqu'à la khyrma de Dzoun-zassak une route se prolonge par le Koukou-nor jusqu'aux villes de Donkyr et de Sinin. Cette route, qui a certainement servi aux relations entre le Khotan et la Chine, est beaucoup plus commode que celle qui passe par le Lob-nor ; nous l'avons suivie depuis la rivière Ara-tolaï jusqu'à Dzoun-zassak sans éprouver la moindre difficulté.

Après un jour de repos près des sources de l'Ara-tolaï, nous achetâmes aux Mongols six chameaux, et nous partîmes pour la

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

khyrma de Dzoun-zassak. Sur une distance d'à peu près 180 kilomètres vers l'est, nous longions la chaîne bordière du Thibet, entourée toujours d'une zone aride inclinée vers le nord. Le sol consistait en une couche de lœss recouverte par endroits de kharmyks et de tamarins ; près des sources et dans les endroits marécageux le roseau croissait en abondance. Non loin de là brillaient, comme la neige au soleil, les salines incultes situées en aval du Baïan-gol et du Naïdjin et se prolongeant vers l'ouest. Ce sont les dernières traces d'une mer intérieure qui, encore de mémoire d'homme, a couvert tout le Tsaidam méridional et en a nivelé le sol à une altitude de 2.760 mètres.

La faune de cette région n'est pas plus riche que sa flore : on y trouve des lièvres, des renards et des loups, très peu de dzeyrans. En automne, comme nous l'avons dit, les ours y viennent manger les baies du kharmyk. Les oiseaux sédentaires sont : le faisan (*Phasianus Vlangalii*), le geai du saksoul, le corbeau, l'alouette et quelquefois le merle du désert.

p.071 Il nous fallut dix jours pour aller de l'Ara-tolaï à la khyrma de Dzoun-zassak ; nous marchions sans nous hâter, parce qu'autrement les observations sont impossibles. Près des ruisseaux nous rencontrions des campements de Mongols nomades ; les pâturages dévastés nous expliquaient pourquoi ils les avaient abandonnés.

La chaîne qui borde le nord du Thibet s'étendait continuellement à notre droite, et c'est d'après elle que nous nous orientons pour le relèvement de notre itinéraire. Lorsque nous arrivâmes au défilé du Nomokhoun-gol, nous ne trouvâmes qu'une différence de 20 verstes avec notre tracé de l'automne précédent.

A une journée de marche du Nomokhoun-gol nous dressâmes nos tentes près de la iourte de la mère de notre guide Dadaï. Cette femme, ne voyant pas son fils bien-aimé au milieu de nous, se précipita à notre rencontre et nous accabla de questions. Rassurée sur son sort et sur sa santé, elle nous demanda aussitôt s'il n'avait

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

pas laissé pousser ses cheveux à la mode thibétaine. Je ne savais vraiment que lui répondre, quand Dadaï arriva, et, horreur ! il avait une longue chevelure. La mère, après d'amers reproches, entraîna



Entrevue de Dadaï et de sa mère

son fils dans sa iourte, d'où une heure plus tard il sortit rasé, n'ayant plus qu'une tresse à la nuque. Mais un événement bien plus grave vint fondre sur notre malheureux guide. Il paraît qu'avant son départ il avait séduit une jeune fille qu'il avait promis d'épouser aussitôt après son retour. Or la fiancée, s'étant présentée accompagnée de son frère et d'une vieille femme, il parut hésiter : son amour s'était refroidi pendant le voyage, mais on réclama de lui à grands cris l'exécution immédiate des promesses antérieures, d'autant plus qu'on savait déjà qu'il allait recevoir de nous 40 lanes d'argent, soit de 400 à 450 francs.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Le 31 janvier 1880 nous étions de retour à la khyrma de Dzounzassak, que nous avons quittée quatre mois auparavant pour aller au Thibet. Dans cet intervalle nous avons fait environ 1.700 verstes ; mais nos trente-quatre chameaux étaient réduits à treize, encore étaient-ils en fort mauvais état. Nous aussi, nous nous ressentions de la fatigue. Notre excursion ne nous laissait que des souvenirs désagréables.

@

XIV

DU TSAÏDAM AU KOUKOU-NOR ET A SININ

@

Séjour à Dzoun-zassak. — Le Tsaïdam occidental. — Marais Irghitzyk. — Dabassoun-gobi. — Chaîne méridionale du Koukou-nor. — Description du lac, climat, flore, faune, populations. — Poste de Chala-khoto. — Excursion à Sinin. — Population de cette province : Chinois, Doungans, Tangouts, Kirghiz et Daldys. — Entrevue avec le gouverneur. — Départ pour le Hoang-ho.

Le temps que nous passâmes près de la khyrma de Dzoun-zassak fut employé à sécher et à emballer les peaux que nous avons recueillies au Thibet, puis à l'achat de moutons et de chameaux, enfin à tous les préparatifs indispensables pour la suite de notre voyage. L'argent et les effets que nous avons laissés l'automne précédent nous furent remis avec une parfaite exactitude : ce qui valut à Kamby-lama et aux deux princes un cadeau.

Dzoun-zassak fut aimable ; il nous assura que pendant l'hiver nos bagages avaient préservé son *khochoun* de toute tentative de pillage de la part des Oronghyns, qui auraient craint d'enlever quelque chose appartenant aux Russes, et que le guide qui nous avait abandonnés dans les monts Koukou-chili avait reçu une sévère correction à son retour. Je n'en crus rien, mais je ne fis aucune observation. Une seule chose me chagrina, c'est que toute ma correspondance, que je croyais arrivée à sa destination, était restée telle, que je l'avais laissée. J'avais écrit à notre ambassadeur à Pékin pour lui rendre compte de notre voyage de Sa-tchéou au Tsaïdam et de mes intentions ultérieures ; j'avais chargé le Dzoun-zassak d'envoyer ces lettres par le Koukou-nor et Sinin : mais il me remit le tout, m'assurant que l'*amban* de Sinin les lui avait retournées en refusant formellement de les transmettre à Pékin. Il est vrai que, comme pendant plusieurs mois nous n'avions pas donné signe de vie, on avait fait courir le bruit de notre perte totale dans les déserts du Thibet.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

p.072 Toutes nos affaires furent du reste rapidement réglées et nous nous remîmes en route, emmenant avec nous deux chameliers et un guide idiot. Si le Dzoun-zassak avait craint de nous donner un homme qui nous aurait fourni des renseignements, il avait bien choisi, car celui-ci s'en allait toujours en tête de la caravane, marchant droit devant lui comme un automate.

Nous reprîmes le chemin que nous avons déjà suivi en novembre 1872 et en février 1873 ; seulement nous passâmes le Baïan-gol à 8 ou 9 verstes plus bas qu'à cette époque ; sa largeur est ici d'environ 60 mètres.

Tout autour du Baïan-gol, jusqu'à une distance de 25 verstes, on ne voyait que salines et marécages ; aux endroits où il y avait moins de sel et des sources plus abondantes on trouvait de bons pâturages et des Mongols nomades. Plus loin s'étendaient des sables mouvants que les vents accumulaient en collines plus ou moins hautes, et parmi lesquelles croissait le saksoul.

A l'extrémité septentrionale se trouve un grand marécage, l'Irghitzyk, que traverse la rivière Balgantaï. Celle-ci prend plus loin vers l'ouest le nom de Boulounghir-gol ; c'est le même cours d'eau que nous avons traversé en août 1879. Tout près de l'Irghitzyk abondent des sources dont l'eau est excellente et qui sont bordées de roseaux. Les Mongols ne profitent guère de ces pâturages, parce que dans cette région ils redoutent les Oronghyns.

L'Irghitzyk est à 150 mètres plus haut que la vallée du Baïan-gol ; c'est le dernier marécage du Tsaidam du côté du Koukou-nor ; c'est aussi le dernier endroit où nous ayons rencontré le *Phasianus Vlangalii*. Pendant notre halte de vingt-quatre heures nous avons tué un grand nombre de ces oiseaux ainsi que des canards sauvages, qui probablement y avaient séjourné l'hiver, car ce n'était pas encore la saison du passage. Dans les sources déjà libres de glace, nous prîmes un grand nombre de poissons des mêmes espèces que celles que nous avons pêchées l'automne précédent dans le Baïan-gol.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

L'air qui nous enveloppait était tellement chargé de poussière, que nous ne pouvions voir les montagnes qui se dressaient devant nous, et cependant nous en étions bien près. Peu élevées, elles forment un embranchement de la chaîne méridionale du Koukou-nor, et aboutissent au Dabassoun-gobi vers les sources du Gachoun-gol. Entre elles et la chaîne méridionale du Koukou-nor une grande plaine s'étend au loin vers l'est et l'on y rencontre deux grands lacs salés, le Syrkhé-nor et le Doulan-nor. Le chemin conduisant au temple ^{p.074} de Doulan-kit, ancienne résidence du *van* du Koukou-nor, passe entre ces deux lacs. Aujourd'hui ce bâtiment est occupé par un *tassolaktchi* ou régent, qui nous affirma que nos correspondances avaient bien été envoyées à Sinin, mais que l'*amban* avait toujours refusé de les recevoir.

Nous fûmes bien heureux de trouver des forêts auprès du Doulan-kit ; nous n'en avons pas vu depuis notre départ du Tian-chan. Leur altitude était de 3.500 à 3.800, peut-être même de 3.900 mètres, et elles étaient presque exclusivement composées de genévriers (*Juniperus pseudo-sabina*). Ces arbres, que les Mongols nomment *astra*, atteignent de 15 à 20 mètres de hauteur, avec un tronc de 1 à 2 pieds de diamètre.

Nous espérions y faire bonne chasse, mais nous n'y vîmes que des gypaètes planant au-dessus des arbres à la poursuite de leurs femelles, et pas un mammifère ; les Mongols prétendent cependant qu'il y a là des marals.

A Doulan-kit, comme à Dzoun-zassak, on refusait de nous vendre des chameaux, parce que, nous disait-on, les autorités locales ne savaient pas vers quel point nous voulions nous rendre. Cependant notre but bien avoué était d'explorer les sources du Khouan-khé (Hoang-ho ou fleuve Jaune), et, pour arriver, il nous fallait aller à Sinin, afin d'y voir le gouverneur ou *amban*, duquel relèvent ces localités. A la fin le *tassolaktchi* consentit à nous céder dix chameaux, qui, avec nos invalides, devaient suffire pour nous conduire à Donkyr, près de Sinin. Nous nous mîmes immédiatement

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

en route et, après avoir traversé un défilé très facile, nous nous trouvâmes subitement dans le Dabassoun-gobi, vaste plaine sablonneuse entrecoupée de salines. Vers son centre se trouve le Dabassoun-nor, lac qui a environ 40 verstes de circonférence et dont le sel est exploité sous la surveillance d'un fonctionnaire chinois.

De l'ouest à l'est le Dabassoun-gobi a plus de 100 verstes et dans sa partie occidentale il a environ 25 verstes de largeur. Après y avoir fait deux haltes, nous tournâmes au nord pour commencer la traversée de la chaîne méridionale du Koukou-nor. La montée et la descente furent un peu plus pénibles que dans les montagnes de Doulan-kit, mais nous n'y rencontrâmes pas de difficultés sérieuses. Le point culminant du col est à 3.960 mètres, et les sommets voisins le dépassent, à vue d'œil, de 400 à 600 mètres. Après le défilé nous longeâmes la vallée du Tsaïza-gol, où d'excellents pâturages se développaient devant nous et où les bivouacs des Tangouts devenaient plus nombreux.

Le même jour nous aperçûmes le Koukou-nor, encore couvert d'une glace que la poussière faisait paraître grise. Ce lac me sembla moins majestueux qu'au printemps de 1873. Du reste ici, comme au Lob-nor, il suffit d'une bourrasque pour que la glace soit ternie, mais un rayon de soleil suffit aussi pour que la poussière soit absorbée et que la surface redevienne brillante.

Nous entrâmes ensuite dans la vallée du Boukhaïn-gol, le plus grand affluent du Koukou-nor. A en juger par la largeur de cette rivière, dont l'embouchure n'a pas moins de 30 à 40 mètres, et d'après ce que disent les Mongols, qui en déterminent la longueur par quinze jours de marche, le Boukhaïn-gol prendrait naissance à la jonction des monts Ritter et Humboldt, et sa direction générale doit être vers l'est-sud-est. Le 20 février nous campâmes sur ses bords ; il commençait alors à dégeler. Vers son embouchure, les macreuses et les canards s'en approchaient déjà, mais en petit nombre.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Là nous reçûmes la visite de deux Chinois délégués par l'amban de Sinin, qui avait appris notre retour du Thibet. L'un d'eux, après une courte conversation, retourna vers son patron ; l'autre resta avec nous sous prétexte de nous guider et de nous faire honneur, mais en réalité pour nous surveiller. Je ne sais par quel motif il ne voulait pas nous laisser suivre la rive méridionale du lac, qu'il nous peignait sous les couleurs les plus affreuses. Mais, comme je tenais à faire le relevé de cette rive, que je n'avais pas encore parcourue, je lui déclarai net que telle était mon idée, et, de même que tous les Chinois, en présence d'une volonté énergiquement exprimée il céda.

Le Koukou-nor, enfermé de tous côtés par les montagnes, et situé à 3.240 mètres d'altitude, a la forme d'une poire dont la partie plate est tournée vers le nord-ouest et dont la partie étroite s'allonge au sud-est. Dans cette direction la longueur est de 100 verstes, la plus grande largeur de 59 : la circonférence atteint 250 verstes. Les rives sont sinueuses et forment des baies vastes, mais peu profondes. Le lac contient cinq îles. Deux sont rocheuses et se trouvent dans la partie occidentale : les trois autres sont basses, sablonneuses et situées près de la rive du nord-est.

La profondeur du Koukou-nor doit être peu considérable : à 3 verstes de la rive méridionale, à l'est de l'embouchure du Galdynkhara, je n'ai trouvé que 18 mètres. Le lac Khara, qui n'en est séparé que par un isthme sablonneux, en a certainement fait partie, car il est facile de voir que, par suite de l'amoncellement des sables qu'apportent les vents de l'ouest et du nord-ouest, la surface du lac diminue ; d'un autre côté, les affluents, peu nombreux et surtout peu abondants, n'amènent pas assez d'eau pour faire équilibre à l'évaporation.

Quand le temps est beau et le ciel découvert, l'eau du lac est d'un bleu francé ; c'est pourquoi les Mongols lui ont donné ce nom de Koukou-nor ou « lac Bleu » ; les Tangouts l'appellent *Tsok-goumboum* et les Chinois *Tsin-khai*. Il se couvre de glaces à la mi-

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

novembre et ne dégèle qu'à la fin de mars : la glace y atteint 2 pieds d'épaisseur et est généralement unie. A la fin de février on y voyait de longues crevasses de 1 à 2 pieds de largeur, au fond desquelles on apercevait l'eau.

Une légende locale rappelle que le Koukou-nor était autrefois un lac souterrain situé juste sous la ville de ^{p.076} Lhassa, et ce serait assez récemment qu'il est apparu à l'endroit qu'il occupe. Des deux îles rocheuses, la plus grande avait été apportée du Nan-Chan par un oiseau pour fermer le trou par lequel arrivait l'eau, sans quoi la terre, entière eût été inondée. La seconde île en granit est due à un malin esprit qui la laissa tomber de haut, dans l'espoir de briser la première, mais il n'y réussit pas. Celle-ci n'est point habitée ; au centre de la plus grande s'élève un temple que gardent quelques lamas vivant dans des grottes. Ces lamas ont des troupeaux de chèvres ; ils vivent aussi de ce que leur donnent les pèlerins qui viennent les visiter en hiver, en passant sur la glace ; en été, ils doivent être complètement isolés ; nous n'avons pas vu un seul bateau sur le lac.

Le Koukou-nor ne reçoit que deux tributaires qui méritent d'être cités : le Boukhaïn-gol et la Balema ou Kharghyn-gol ; les autres, dont 23 descendent de la chaîne méridionale, sont très courts et n'ont d'eau que dans la saison des pluies. Les montagnes ceignent le lac de trois côtés, au sud, à l'est et au nord ; quant à la partie occidentale, elle est bornée par un vaste plateau accidenté que traverse le Boukhaïn-gol. Les montagnes du sud ne laissent entre elles et la rive qu'une étroite bande de steppes ; celles de l'est sont également très rapprochées ; il n'y a que celles du nord, rameau du Nan-Chan, qui laissent entre elles et le lac un assez large espace, sur lequel on remarque beaucoup de marécages analogues aux *moto-chirik* du Thibet. En été l'humidité est extrême, le reste de l'année est très sec ; au printemps soufflent de violents ouragans, et en hiver il fait très froid, mais il ne tombe que très peu de neige.

On comprend qu'un pareil climat ne favorise pas la végétation ; dans la région occidentale on rencontre seulement le pin et le

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

peuplier nain ; partout ailleurs il n'y a que des pâturages. La faune est la même qu'au Thibet : on y voit fréquemment le khoulan, le dzeyran, le loup, le renard des steppes et le lièvre ; le lagomys y pullule. Le lac contient énormément de poissons, appartenant tous au genre *Chyzopygopsis* ; nous n'y avons vu d'autres pêcheurs qu'un grand nombre d'oiseaux, tels que pygargues, mouettes et cormorans. Les oies sauvages (*Anser indicus*), les macreuses et les bécassines à pattes rouges y nichent volontiers ; les autres oiseaux de passage évitent cette région.

Les oiseaux sédentaires sont très nombreux, mais appartiennent à un petit nombre d'espèces : ce sont principalement des geais, des fauvelles et des alouettes de marais.

Il est certain que le Koukou-nor a joué un rôle important à l'époque des grandes migrations des peuples de l'Asie. Placé sur les confins des nationalités chinoise, tangoute et mongole, possédant d'excellents pâturages, le bassin de ce lac a dû être le théâtre d'invasions, de pillages et de luttes sanglantes. Les plus anciens résidents semblent être les Tangouts, bien que les Chinois leur donnent le nom de *Fan* ou de *Si-fan*, c'est-à-dire étrangers de l'Occident. Les Mongols de la famille des *Eleuthes* l'avaient envahi au dix-septième siècle ; les Chinois en firent la conquête au commencement du dix-huitième. Ces derniers y introduisirent une administration régulière, mais le pays n'en fut pas plus tranquille. Il fut d'abord pillé par les Dzoungars, puis la lutte éclata entre les Tangouts et les Mongols, et en 1860 l'insurrection dounghane le ravagea. Aujourd'hui les Tangouts y sont les plus nombreux ; ils appartiennent à la tribu des Kara-Tangouts, et sont gouvernés par deux princes nommés *vans*. Le Tsai-khai-van règne dans la partie occidentale, et le Mour-van dans l'est ; tous deux sont censés relever de l'amban de Sinin ; en fait, ils sont parfaitement indépendants.

Les Mongols, de leur côté, sont divisés en *ko-chouns* ou bannières, commandés par des princes héréditaires placés sous l'autorité du gouverneur de Sinin.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

En somme, toutes ces populations sont misérables et les pires représentants de la race mongole.

Après avoir passé deux jours près de l'embouchure du Tsaïza-gol, nous nous mîmes en route pour Sinin en longeant la rive méridionale du Koukou-nor. Un chemin est frayé entre le lac et les montagnes, qui s'abaissent un peu vers le milieu du lac, puis se relèvent et deviennent même imposantes, jusqu'à ce que, ayant dépassé l'angle sud-est du lac, elles s'abaissent de nouveau et tournent au sud-est, dans la direction du fleuve Jaune.

La rive méridionale du Koukou-nor est très sinueuse. Tantôt elle se rapproche des montagnes et tantôt elle s'en éloigne sensiblement, mais la largeur de la bande comprise entre les deux ne dépasse jamais 10 verstes ; elle est en outre très inclinée vers le lac.

A la fin de février, la glace ne fondait encore nulle part ; cependant l'air était très doux ; on voyait des mouches et des araignées, et le matin, dans le calme, on entendait au loin le chant des alouettes et le gazouillement des fauvettes.

Après sept jours de marche nous quittâmes le lac pour entrer dans la vallée de l'Ara-gol ; cette rivière tombait autrefois dans le Koukou-nor, mais ses bouches se sont ensablées et elle se perd maintenant dans trois marécages. Il est probable cependant que dans les crues elle rejoint encore le grand lac. Elle se prolonge au loin vers le sud-est, et dans sa vallée inférieure nous trouvâmes quatre khyrmas, dans lesquelles, nous dit-on, étaient jadis cantonnés des soldats chinois au nombre de trois mille. Il y a une dizaine d'années, des Tangouts révoltés surprirent ces soldats et les massacrèrent jusqu'au dernier ; depuis lors les khyrmas n'ont plus été occupées.

Un passage à pente très douce sépare le bassin du Koukou-nor de la province de Han-sou, qui fait partie de la Chine proprement dite. A 4 verstes du défilé se trouve un poste chinois nommé *Chalakhoto*, où nous fîmes halte. Quinze soldats, commandés par un

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

officier, vinrent au-devant de nous, et, le lendemain, p.077 un autre détachement de même force arrive de Dankyr, ville située à 26 verstes de notre camp. Tout ce monde nous servirait d'escorte d'honneur jusqu'à Sinin. Nous devons reconnaître qu'en vertu d'ordres supérieurs, les autorités chinoises se montraient envers nous pleines de déférence, ce qui ne les empêchait pas de nous décrier auprès de la population : les officiers de notre escorte faisaient déployer leurs bannières en traversant les villages, mais sans dissimuler leur mépris pour les *Ian-gouiz*.

Les soldats appartenait à la milice territoriale ; ils étaient vêtus d'une pelisse d'ordonnance, sans broderies, semblable à celle des Mandchous, et armés de fusils à mèche, d'une fabrication très grossière : on ne pouvait s'en servir qu'en les appuyant sur une fourchette.

Après une journée passée au poste Chala-khoto, je laissai ma troupe sous les ordres de M. Eclon, et je me rendis à Sinin avec M. Roborovsky, l'interprète et trois cosaques. Les soldats chinois nous suivirent à pied, avec deux drapeaux jaunes, qu'ils déployèrent en entrant à Dankyr. Là nous fûmes accueillis par des huées et des vociférations : ce qui ne nous empêcha pas d'y passer la nuit.

Dankyr est une ville de 15.000 à 20.000 habitants, sans compter la population flottante de pèlerins et de marchands se rendant au Thibet. Elle est semblable à toutes les villes de cette partie de la Chine ; elle est entourée d'une muraille en terre.

Le lendemain, à moitié route, nous rencontrâmes les envoyés de l'amban de Sinin. où nous n'arrivâmes que vers le soir. Nous nous établîmes dans le logement qui nous était désigné et qui avait été occupé quelques mois auparavant par le voyageur hongrois comte Sétchényi.

De Chala-khoto à Sinin, la distance est de 70 verstes. La route traverse d'abord des montagnes peu élevées, puis tombe dans la vallée de Sinin-khé, rivière qui arrose la ville de Sinin et va finir

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

dans le Tétoung-gol. Au nord de cette vallée une plaine accidentée s'étend jusqu'au Nan-Chan ; elle est très peuplée. D'après le nombre indiqué, les nationalités qui occupent la province de Sinin doivent se classer dans cet ordre : Chinois, Doungans, Tangouts, Daldys, Mongols et Kirghiz.



Chinois et Doungans des environs de Sinin

Les Chinois, qui forment l'élément le plus considérable, sont principalement agriculteurs ; beaucoup d'entre eux se livrent aussi au commerce. Les Doungans, que les Chinois nomment Khoï-Khoï, comme tous les Mahométans de l'empire, y sont encore, malgré la guerre et les massacres, au nombre de 50.000 à ^{p.078} 60.000 familles. Leurs traits diffèrent beaucoup de ceux des Chinois et se rapprochent plus de ceux des Tatars de Russie, mais ils portent le costume chinois ; ils parlent et se nourrissent des mêmes aliments que les Chinois, à l'exception de la viande de porc. Ils ont plus de force dans le caractère, sont bons agriculteurs, s'occupent aussi de commerce et aiment beaucoup l'argent. Ils sont restés fidèles à la secte chiite.

D'autres Mahométans, en nombre très restreint, habitent aussi

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

la plaine de Sinin, surtout aux bords du Dankyr et jusque dans le Koukou-nor ; ce sont les Kirghiz, qui prétendent être venus dans le pays il y a environ deux cents ans au nombre de 500 familles ; ils ont conservé leur type et leur culte, mais ils ont complètement oublié leur langue. Ils s'habillent comme les Dounghans, et ils sont tous nomades.

Les Tangouts sont très nombreux aux environs de Sinin et dans la province de Han-sou. Les Chinois, qui les désignent en général sous le nom de *Si-fan* (gens de l'Ouest), les divisent en deux tribus : les *Bei-fan* ou jaunes et les *Khei-fan* ou noirs, les Kara-Tangouts des Mongols. Les premiers mènent généralement une vie sédentaire aux environs de la ville et jusqu'au Tétoung-gol ; ils habitent des fanzas chinoises et s'occupent d'agriculture ; d'autres mènent une vie à demi nomade ; ils se sont construit des maisons de bois clans les vallées du Tétoung, mais ils ne s'occupent que de l'élevage du bétail.

Les Kara-Tangouts, ainsi nommés sans doute à cause de la couleur de leurs tentes, sont tout à fait nomades ; on les rencontre surtout dans la vallée supérieure du fleuve Jaune.

Le peuple le plus intéressant, quoique peu nombreux, est celui des *Daldys* du nord de Sinin, que les Tangouts nomment *Kar-loun* et les Chinois *Touou-jen* ; on évalue leur nombre à 10.000 individus des deux sexes. Les hommes ressemblent beaucoup aux Chinois ; ils en portent le costume et se rasent la tête en laissant seulement une tresse sur la nuque. Mais les femmes se rapprochent beaucoup plus des femmes russes que des Chinoises ; elles diffèrent de ces dernières par la physionomie, par le costume et surtout par la coiffure. Elles séparent leurs cheveux au milieu de la tête, laissent pendre très bas les tresses de devant et forment par derrière un gros chignon, qu'elles recouvrent d'une sorte de voile en *dalembe* (coutil) gros bleu. Elles y ajoutent un grand nombre de rubans rouges qui passent dans des anneaux de cuivre de deux à trois pouces de diamètre, se terminent par des ornements en os, en

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

porcelaine, en faux corail, retombant sur le cou, sur les oreilles et sur la poitrine. Leur costume se compose d'une chemise à manches de couleur variée, d'un caftan sans manches, d'un pantalon en dalembo gros bleu et de souliers chinois. Les hommes sont de taille moyenne : les femmes, généralement petites, ont un caractère vif et enjoué.



Hommes et femmes daldys

La langue des Daldys a un fond mongol auquel on a ajouté un grand nombre de mots chinois et tangouts et d'autres qui semblent appartenir à un dialecte plus ancien. Nul ne sait d'où ils viennent : eux-mêmes ont complètement oublié leur histoire. Cependant les Mongols de l'Ordos les considèrent comme leurs frères, et voici ce qu'ils racontent :

Pendant son séjour dans l'Ordos, Tchinghiz-khan avait un si bon cheval, qu'il pouvait aller chasser au Koukou-nor et revenir chez lui le soir. Un jour il emmena avec lui un héros escorté de nombreux guerriers. Toul alla bien, sauf qu'au retour le héros et ses guerriers ne purent suivre leur maître ; ils s'égarèrent et s'établirent près de Sinin ; c'est d'eux que descendent les Daldys.

La ville de Sinin est située sur la rivière du même nom, à 2.260

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

mètres d'altitude ; sa population est d'environ 60.000 habitants, en majorité Chinois, les autres Doungans. Il y a peu d'industrie, mais le commerce, surtout avec le Thibet, y est assez développé. Les marchandises, venant principalement de Pékin, qui en est à 48 stations de poste, sont vendues à des prix très élevés, tandis que les produits locaux sont à des prix à peu près raisonnables. Les murs de la ville sont hauts et épais. Lors de l'insurrection doungane, les Chinois y soutinrent un siège de deux ans, jusqu'à ce que, vaincus par la faim, ils durent se rendre, et furent tous massacrés.

Sinin resta huit ans au pouvoir des révoltés ; c'est seulement à la fin de 1872 que les Chinois purent le reprendre, et à leur tour ils massacrèrent tous les Doungans.

Le lendemain de mon arrivée, accompagné de M. Roborovsky, de l'interprète et de deux cosaques, je rendis visite au gouverneur ou *amban*, comme disent les Chinois. Devant nous, derrière nous, partout se remuait une masse compacte de peuple qui ne nous quitta qu'à la porte du palais ou *yamen*. Nous traversâmes deux cours remplies de fonctionnaires et de soldats, toujours bannières déployées ; puis on nous introduisit dans la salle d'audience.

L'amban me reçut poliment mais froidement ; il me fit asseoir à son côté, et après les questions d'usage il me demanda où je voulais aller. Je lui dis que mon intention était d'explorer les sources du fleuve Jaune et d'y passer trois ou quatre mois, selon l'intérêt que j'y trouverais. Il me répondit, en fixant les yeux sur les miens, qu'il ne me le permettrait jamais. Je souris et lui déclarai que je n'avais nul besoin de sa permission, et que, s'il me refusait des guides, je saurais m'en passer. Il essaya alors de m'intimider par des récits absurdes sur les brigands tangouts qui m'attendaient pour venger la défaite des Égraïs et qui étaient de vaillants soldats. Tous les gens de son entourage l'approuvèrent, et l'un d'eux affirma même que les Tangouts étaient anthropophages. Comme ce moyen ne réussissait pas mieux que l'autre, il en vint à capituler ; il ne me demanda plus

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

qu'un certificat constatant que j'entreprenais ce voyage à mes risques et périls malgré ses observations, et la promesse qu'à mon retour je ^{p.080} passerais par l'Ala-chan et non plus par ses États. Je répondis évasivement à la dernière condition. Quant à la première, j'y souscrivis d'autant plus volontiers que cela me débarrassait de l'escorte. Là-dessus se termina l'audience, qui avait duré plus d'une heure, et nous pûmes retourner à notre logement. J'envoyai ensuite à l'amban des cadeaux, mais, à mon grand étonnement, il n'accepta que quelques bagatelles, en me renvoyant le reste, qu'il accompagna même de provisions et de quelques litres d'une très bonne eau-de-vie.

A Sinin comme à Dankyr, notre porte était assiégée par une foule de curieux des plus indiscrets ; on accablait notre interprète des questions les plus absurdes ; l'amban lui-même me fit demander s'il était vrai que nos yeux nous permettaient de voir à 100 mètres sous terre et d'y découvrir les trésors.

Nous passâmes encore quatre jours à Sinin pour y acheter tout ce dont nous avons besoin. Grâce à l'intelligence de notre interprète Abdoul, l'achat des vivres fut assez facile. La difficulté était que, comme nous allions pénétrer dans un pays où les chameaux ne pouvaient plus nous être utiles, il nous fallait absolument des mulets. Après bien des cris, des vociférations et même des voies de fait, nous finîmes par en acheter quatorze à raison d'une somme de 400 francs par bête, y compris la selle et la rémunération due aux commissionnaires.

Il ne nous restait plus qu'une question à régler. Il nous était impossible d'emporter avec nous nos collections et une partie de nos bagages : or l'amban ne nous permettait pas de les laisser en dépôt à Chala-khoto, et il ne nous eût guère convenu de les faire venir à Sinin. Par bonheur, une caravane de soixante-dix chameaux, qui devait bientôt retourner à peu près à vide, arriva de l'Ala-chan. Nous fîmes marché avec elle pour dix chameaux qui transporteraient nos effets dans l'Ala-chan.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Toutes nos affaires ainsi terminées, nous quittâmes Sinin comme nous y étions entrés, c'est-à-dire escortés de fonctionnaires et de soldats.

@

XV

EXPLORATION DES SOURCES DU FLEUVE JAUNE

@

Caractéristique générale du bassin supérieur du Hoang-ho. — Description de cette partie de son cours. — Les Kara-Tangouts. — Leurs chamans. — Achat de mulets. — Région de Balekoun-Gomi. — Séjour enchanteur. — Température ; pauvreté de la flore. — Voyage en amont du fleuve Jaune. — Plateau sans eau. — Mont Sian-si-beï. — Rivière Baga-gorghi. — Menaces des Kara-Tangouts. — Le faisan oreillard. — Chasse au faisan. — Montagne et temple de Djakhan-fidza. — Marche vers la rivière Oumou. — Bivouac près du Tchoumyn. — Marche au bord du Hoang-ho. — Impossibilité de continuer la route.

p.209 Les sources du célèbre fleuve Jaune ¹ sont jusqu'à présent cachées à la curiosité des Européens. D'abord la partie de l'Asie centrale où se trouvent ces sources est généralement inconnue, et, de plus, l'accès en est extrêmement difficile. Elles se trouvent au sud de la chaîne du Koukou-nor, dans l'angle nord-est des montagnes du Thibet, là où le puissant plateau, montrant à nu son squelette, prend un caractère tout à fait sauvage. Le fleuve entre immédiatement dans la zone des montagnes gigantesques ; dans cette région, son cours, souvent entravé et même barré par les rochers, change continuellement de dimension et de direction. Nous avons pu l'étudier sur étendue de 250 verstes (268 kilomètres) à partir de ville de Goui-Doui, mais il nous fut impossible de parvenir jusqu'aux sources mêmes du fleuve.

La région supérieure du Hoang-ho présente de hautes montagnes presque inaccessibles, reliées entre p.210 elles par des plateaux couverts de pâturages et sillonnés de profonds défilés qui s'entrecoupent dans tous les sens. Ces montagnes appartiennent au système du Kouen-lun central et ont leur direction générale de l'ouest à l'est ; les unes sont dans le prolongement de celles qui limitent le Thibet du côté du Tsaïdam ; les autres, plus au nord,

¹ *Hoang-ho*, d'après la prononciation des Chinois du Sud, adoptée par les Français, ou selon la transcription des Russes, en relations surtout avec les Chinois du Nord.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

couvrent tout l'espace jusqu'au Koukou-nor. Elles ont toutes un aspect sauvage, mais il n'y en a que quelques-unes qui dépassent la limite des neiges permanentes. Elles se rattachent entre elles par des plateaux herbus, plus ou moins vastes, qui sont d'anciens fonds lacustres. Les eaux y ont déposé, pendant leur long séjour, des masses de cailloux et de sable entremêlés de parcelles de loess ; ces dernières prédominent dans les plaines les plus vastes et les plus éloignées des hautes cimes. Ces montagnes sont sillonnées de ravins profonds, souvent pleins d'eau, au moins dans la saison des pluies. Dans les montagnes l'eau roule avec une rapidité étonnante et tombe souvent en cascades ; sur le plateau, elle devient plus calme et s'étale au milieu des terrains d'alluvion. Du côté des pâturages, rien ne fait prévoir ces ravins, on ne les aperçoit que lorsqu'on est sur le bord ; cependant leur profondeur atteint souvent 100 à 150 mètres. Les parois ne se composent que de sable et de gravier, de sorte que, sous l'action du vent, des pluies ou des neiges, des blocs s'en détachent et roulent avec fracas au fond des gorges. Aussi les pentes présentent l'aspect fantastique de tours, de murs, de pyramides, à travers lesquels les Tangouts ont tracé des sentiers qui vont jusqu'à l'eau. Au fond on aperçoit des bosquets de peupliers, de saules et de roseaux ; sur les pentes croissent par places l'acacia, l'épine-vinette, l'églantier, le chèvrefeuille, le groseillier et le sorbier.

Au sommet ces arbustes sont remplacés par des pins et des genévriers avec un sous-bois très touffu.

A l'endroit où le Hoang-ho, venu du nord, en s'appuyant au massif du Koukou-nor tourne brusquement vers l'orient, se trouve le point extrême de la population sédentaire, la région de Balekoun-Gomi. Le fleuve y coule à une altitude de 2.580 mètres, et aux basses eaux il mesure de 100 à 120 mètres de largeur. Il est alors limpide, mais assez profond pour qu'on ne puisse nulle part le passer à gué ; son courant est d'environ 100 mètres à la minute. Pendant la période des pluies sa rapidité et sa largeur augmentent,

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

et l'eau devient jaune par le lœss qu'elle tient en suspension. En novembre il se couvre de glaces, qui ne fondent qu'en février ; mais, ces glaces n'étant ni continues ni solides, les communications d'une rive à l'autre sont toujours fort difficiles.

A Balekoun-Gomi le fleuve Jaune fait un coude vers l'est, et conserve cette direction pendant environ 300 kilomètres, jusqu'à la ville de Lian-tchéou-fou. Là il fait de nouveau un brusque détour, vers le nord et, traversant la partie orientale du Nan-chan, il arrose la province de Han-sou, puis entre dans les déserts d'Ala-chan et d'Ordos. Nous n'avons exploré le cours occidental du Hoang-ho que sur une longueur de 70 kilomètres, entre le Balekoun-Gomi et l'oasis de Gouï-Douï : sur ce court espace le niveau baisse de 390 mètres. Aussi, dans cette partie, le fleuve roule ses eaux avec fureur, au fond d'une gorge profonde, formée à droite par les talus abrupts du haut plateau, et à gauche par des roches schisteuses appartenant aux montagnes méridionales du Koukou-nor.

L'oasis de Gouï-Douï est formée par les rivières Moudjik-ho et Doun-khé-tsian, qui prennent naissance sur les pentes des monts Djakhar. Un peu au-dessus tombent dans le Hoang-ho les rivières Djma-tchéou, Doro et Tagalyn, qui descendent des montagnes du nord ; vers leur confluent se trouvent des villages chinois et tangouts. Enfin, au-dessous du Balekoun-Gomi arrive la rivière Cha-Kougou, qui coule le long d'un plateau herbu, au fond d'une profonde tranchée.

Près de Gouï-Douï, le fleuve Jaune est devenu un peu plus large que vers le Gomi, mais il n'est pas plus profond, de sorte que depuis ses sources jusqu'en cet endroit la navigation est à peu près impossible. En amont du Balekoun-Gomi, du confluent du Tchanga-gol à celui du Baga-gorghi, sur une longueur d'environ 100 kilomètres, le fleuve coule du sud-sud-ouest au nord-nord-est il coupe ici un vaste plateau bordé, sur la rive gauche, par le mont Sian-si-beï et, sur la rive droite, par le mont Djoupar. L'altitude de ce plateau est d'environ 3.000 mètres ; le sol est en partie

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

sablonneux, en partie argileux, et couvert de bons pâturages, mais il manque d'eau. Le lit du fleuve y est enfoncé à plus de 325 mètres ; le ravin au fond duquel il coule a d'abord de 6 à 8 kilomètres de largeur, mais il se rétrécit considérablement vers le sud. Les bords en sont très escarpés et même forment, sur la rive droite, de véritables précipices hauts de 30 à 100 mètres. Du point où le Baga-gorghî se jette dans le Hoang-ho, ce fleuve coule du sud au nord ; il reçoit à gauche le Tchour-myn, et à droite, presque en face, la rivière Baa, tous deux assez considérables et coulant également au fond de profondes tranchées.

En amont du confluent de la Baa, le fleuve Jaune se rétrécit encore entre les escarpements de ses rives, dont, par endroits, les rochers ne sont éloignés que de cinquante mètres, et il roule avec fureur des cailloux énormes. La seconde chaîne de montagnes qu'il traverse, à soixante-cinq kilomètres au sud de ce confluent, est, selon toute probabilité, le prolongement de l'enceinte du Thibet du côté du Tsaidam méridional, et se lie aux monts Chouga et Ouroundouchi. Nous n'avons pu apprendre le nom de la partie occidentale de ces montagnes, mais sur la rive droite ou orientale elles sont connues sous le nom de Dzoun-mo-loun. Ces dernières, quoique sauvages et très élevées, quelquefois même inaccessibles, n'atteignent pas la hauteur des neiges éternelles. Dans toute la partie du bassin du Hoang-ho que nous avons explorée, on ne trouve qu'un sommet qui arrive à cette limite, c'est le mont Ougoutou, situé sur la rive droite. Du sud de ce mont se détache une ^{p.212} petite chaîne transversale qui borde à l'est le lac de Tasso et sert de lien avec les chaînes plus méridionales. Encore plus au sud se dresse le mont Amné-Matchin ou Amné-Moussoun, qui force le fleuve Jaune, immédiatement après sa naissance, à faire un brusque détour. A notre avis, ce détour n'est pas aussi considérable que l'indiquent les cartes, mais il n'y a que les explorations des voyageurs européens qui pourront débrouiller ce chaos de montagnes.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Les Kara-Tangouts forment toute la population de la partie du bassin supérieur du Hoang-ho que nous avons explorée. Une minime partie d'entre eux est établie à demeure fixe dans la région voisine de l'oasis de Goui-Douï : les autres sont nomades. Les premiers sont généralement désignés sous le nom de *Djakhou*, et les seconds sous celui de *Rounva*. Ceux-ci se subdivisent en nombreuses tribus, qui reconnaissent peu l'autorité des gouverneurs chinois et ne payent aucun impôt. Il est impossible d'en indiquer le nombre ; il doit être considérable, car on en rencontre partout. Ces tribus sont entre elles dans un état de guerre permanent au sujet de la possession des pâturages. Par leur physionomie, les Kara-Tangouts se distinguent facilement des Thibétains et de ceux de leurs congénères que nous avons été à même d'observer. Chez eux la face est plus large, les oreilles plus détachées, les yeux plus obliques, surtout chez les jeunes gens ; en un mot ils se rapprochent plus du vrai type mongol. On rencontre des figures supportables chez les petits garçons et les jeunes gens ; mais les vieillards sont fort laids, d'autant plus que leur teint, généralement couleur cannelle, fonce beaucoup en vieillissant. Ils ne portent ni barbe ni moustaches ; il est probable que chez eux cet ornement pousse mal. Ils se rasent la tête, en laissant parfois une tresse sur la nuque. Ils ont tous un long sabre passé dans la ceinture et portent souvent un fusil à mèche ou une lance. Les femmes sont de taille moyenne : dans leur jeunesse elles ne sont quelquefois pas désagréables. De même que les hommes, elles ont toutes les yeux et les cheveux noirs ; elles recherchent les ornements et les bijoux. Elles séparent leurs cheveux au milieu de la tête et en forment deux longues tresses qu'elles garnissent de grains de corail, de plaques d'argent ou de cuivre, de coquillages, et qu'elles attachent par derrière au moyen de larges rubans. Leur costume, identique à celui des hommes, consiste en une vaste pelisse de peau de mouton, en un caftan de drap ou de *dalembe*, un pantalon de même étoffe et une paire de bottes chinoises. Les deux sexes se couvrent la tête de bonnets en *dalembe* ou en peau de mouton et parfois d'étroits chapeaux de feutre.

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

Des tentes de feutre noir servent de demeures aux Kara-Tangouts ; elles ne diffèrent de celles des Thibétains que par la disposition du foyer intérieur. Il est à remarquer qu'ils ne brûlent que de l'argal, quoique le bois soit abondant dans le pays. Sans doute pour plus de sécurité, ils établissent toujours plusieurs tentes à proximité l'une de l'autre, et de préférence sur une hauteur. Chaque groupe est gardé par plusieurs chiens assez semblables à nos terre-neuve ; ces animaux, très farouches, surveillent aussi les troupeaux, seule richesse de leurs maîtres.



Kara-Tangout à cheval

Les Kara-Tangouts n'élèvent guère que des yacks ou des moutons ; ils ont peu de chevaux et point du tout de bœufs ni de chameaux. Dans leurs montagnes ils trouvent d'excellents pâturages ; mais ils ne peuvent passer l'hiver sur les plateaux, sans doute à cause de l'abondance des neiges, et en automne ils transportent leurs tentes dans les défilés les plus profonds. Leurs troupeaux leur donnent la nourriture, viande, beurre et lait, auxquels

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

ils ajoutent du thé et du dzamba que leur vendent les Chinois.

Les Kara-Tangouts sont en général d'un caractère morose et cupide ; jamais chez eux nous n'avons vu un air aimable, ni entendu un éclat de rire ; les enfants mêmes ne jouent pas. Ils se livrent souvent au pillage : les Mongols du Koukou-nor et du Tsaïdam les redoutent et leur donnent le nom d'Oroughyns, comme nous l'avons vu ; mais les Kara-Tangouts n'attaquent jamais que là où ils ne rencontreront pas de résistance : ils sont très poltrons, comme tous les Asiatiques, en outre indolents et malpropres ; de même que tous les nomades, ils abandonnent leurs morts dans les champs, pour servir de pâturage aux animaux ; ils ne brûlent que leurs lamas.

Les Tangouts nomades n'ont qu'une seule femme, qui est souvent une Mongole ravie dans leurs incursions. Ceux qui sont sédentaires, sans doute par économie, n'ont généralement qu'une femme pour deux ou trois hommes ; nous avons déjà rencontré cette coutume au Thibet. Cette femme est maîtresse au logis, seulement elle a toute la charge du ménage et du bétail. D'après ce qu'on nous a dit, la langue des Tangouts diffère beaucoup de celle des Thibétains. Ils sont tous bouddhistes, mais nous ne savons pas de quelle secte.

Quoique fort enclins au brigandage, ces gens sont très pieux ; on rencontre fréquemment des hommes tenant un chapelet et marmottant des prières ; il y a un lama dans chaque tente, et les chapelles ne sont pas rares, même dans les montagnes les plus sauvages. On offre dans ces temples une partie des objets pillés, pour obtenir la rémission du péché. A côté de la stricte observation des pratiques religieuses, les sortilèges ont aussi leur place ; ils sont pratiqués par des *chamans* appartenant à la classe des lamas, que leur bizarre coiffure distingue des autres. Comme les sorciers africains, ces chamans ont la réputation de faire tomber la pluie, d'éloigner la grêle et la foudre. On raconte partout leurs miracles. Les chamans ont une très grande influence sur les Tangoutes ; on les respecte, on leur sert les meilleurs plats, et l'on craint fort de les blesser par quelque parole inconsidérée.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

A mon retour de Sining au bivouac de Chala-Khoto, nous consacraâmes deux jours (le 15 et le 16 mars) à la réorganisation de notre caravane. Nous envoyâmes à Ala-chan, sous la surveillance du cosaque Garmaïef, nos collections et tous les objets qui ne nous étaient ^{p.213} pas indispensables. Nos provisions de bouche, à elles seules, n'en formèrent pas moins la charge de quatorze mulets. Ces animaux rendent de très grands services en Chine, où ils servent de bêtes de somme, de monture et d'attelages. Mais dans un voyage à travers des pays non cultivés, sans routes, ils sont loin de valoir les chameaux. Le mulet est d'abord moins fort, puis plus difficile à nourrir, il ne supporte pas la soif et exige beaucoup plus de soins et de surveillance ; s'il suffit de trois ou quatre hommes pour soigner et conduire une bande de vingt chameaux, il en faut au moins huit pour le même nombre de mulets. Il est vrai que le mulet gravit mieux les montagnes, mais il se fatigue très vite dans les plaines sablonneuses ; il ne sait, comme le chameau, ni éviter les trous creusés par les lagomys, ni découvrir les gués. Il nous était impossible de nous procurer ici des chameaux, et les neuf que nous avions ramenés de notre excursion au Thibet étaient en si mauvais état que nous dûmes les laisser à Balekoun-Gomi.

Une distance de 60 kilomètres seulement nous séparait du fleuve Jaune si désiré ; mais nous avons deux montagnes à traverser, la chaîne méridionale du Koukou-nor et celle de Balekoun. Cette dernière, qui n'est pas longue, s'étend d'abord parallèlement à celle du Koukou-nor, puis, après s'en être rapprochée, elle aboutit à la rive gauche du fleuve. Les pentes sont douces ; on n'y rencontre ni rochers ni forêt, à peine quelques arbustes ; le versant septentrional est couvert de pâturages ; celui du sud est formé de cailloux et de lœss complètement aride, fortement sillonné de trous et de crevasses.

De la partie méridionale du Balekoun, nous vîmes le Hoang-ho se déployer en large ruban argenté au milieu des arbustes et bordé sur l'autre rive d'une haute muraille de granit. Nous voyions

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

également serpenter le sombre défilé de la rivière Gha-Kougou. Le long du fleuve, s'élevait vers l'est une masse imposante de rochers, et vers l'occident une montagne jaune de sables mouvants ; on découvrait au loin vers le sud sa profonde vallée encastrée dans un vaste plateau herbu se perdant à l'horizon.

Balekoun-Gomi forme, comme nous l'avons déjà dit, la limite extrême de la population sédentaire dans la vallée supérieure du Hoang-ho. Dans les trois hameaux portant ce nom de Gomi sont établies, sous des *fanzas* chinoises, environ cent quarante familles de Kara-Tangouts, qui relèvent de l'autorité de l'amban de Sining. Sur des champs arrosés par des canaux dérivés de la rivière Tchanga, on cultive le froment et l'avoine ; on n'y voit aucun arbre fruitier. Nous dressâmes nos tentes au milieu des arbustes qui bordent la rive gauche du fleuve. Nous étions à 2.580 mètres au dessus du niveau de la mer.

Depuis huit mois nous n'avions pas campé à une aussi faible altitude. Les bocages avaient pour chacun de nous un charme tout particulier après un si long séjour au milieu des déserts uniformes du Thibet, du Tsaïdam et du Koukou-nor. Au froid avait succédé une véritable température printanière, et nous ne rencontrions plus le Chinois insolent ni le Mongol cupide. Les Tangouts venaient rarement nous voir. Nous décidâmes de nous reposer pendant dix jours dans ce lieu charmant. Je profitai de cette occasion pour renvoyer notre interprète avec deux cosaques à Donkyr, afin d'y acheter encore un mulet et trois chevaux de selle, et de nous rapporter de la dzamba, de la farine, etc.

Notre espoir de rencontrer en ce lieu charmant une riche flore et de nombreux animaux fut loin de se réaliser. Cinq ou six espèces d'arbustes formaient autour de nous des taillis assez touffus, du milieu desquels émergeaient quelques bouquets de peupliers ; mais, au-dessous, point d'herbes, rien que l'argile dénudée ou des cailloux couverts de poussière. Comme animaux, nous n'y aperçûmes que des loups, des renards, des lièvres et plusieurs

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

petits rongeurs ; parmi les oiseaux, des pies bleues, des merles, des moineaux et le pic de Chine (*Picus mandarinus*). Les rivières étaient plus riches ; nous y prîmes treize ou quatorze sortes de poissons.

La température s'élevait : à une heure après midi, nos thermomètres marquaient 25 degrés ; et le tonnerre gronda le 24 mars.

Il était important de nous procurer un guide ; nous savions que plusieurs de ces Tangouts avaient visité les sources du fleuve Jaune, cependant aucun n'en soufflait mot : évidemment ils s'effrayaient du but mystérieux de notre voyage. Après bien des pourparlers, nous finîmes par en trouver un, mais il était presque aveugle et complètement idiot, et il avouait ne pas connaître le fleuve à plus de cent kilomètres en amont. Nous l'engageâmes toutefois, comptant bien pouvoir nous orienter ensuite nous-mêmes.

Nous nous mîmes en route le 30 mars, en remontant le fleuve Jaune. Bientôt nous nous trouvâmes au milieu de ravissants bosquets où il y avait beaucoup de faisans et de petits oiseaux. Des monticules de sable nous barrèrent tout à coup la route et, après bien des efforts inutiles, il nous fallut quitter les bords du fleuve et grimper péniblement sur le plateau, situé à une altitude moyenne de 3.000 mètres. Il s'étend au loin vers l'ouest et forme une plaine accidentée couverte d'une herbe excellente, seulement il manque absolument d'eau. Le climat y est plus rude que dans la vallée, et, dans la nuit du 3 au 4 avril, le thermomètre descendit à — 18 degrés.

L'étape suivante nous conduisit aux monts *Sian-si-bei* ou *Koutchou-Dorghen*, comme les appellent les Tangouts. Ces montagnes, dont aucun sommet n'atteint la limite des neiges éternelles, présentent des pentes douces couvertes d'une très bonne herbe. Il n'y a point de forêts, mais seulement des touffes d'arbustes. On y rencontre des ours, des loups, des renards, des muscs et des lapins. Les lagomys et les rats-taupes y abondent, ainsi que les gypaètes et les vautours.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Après une marche de vingt-huit kilomètres au delà du *Sian-si-bei*, nous arrivâmes à la rivière Baga-gorghî, ^{p.214} le premier affluent de gauche du Hoang-ho qui ait quelque importance. Il vient du mont Ougoutou, et son courant est tellement rapide, qu'il est souvent impossible de le passer à gué. Il s'est creusé à travers le plateau une vallée large d'un kilomètre à la partie supérieure et profonde de plus de 325 mètres. Les parois, fortement ravinées, sont en pente assez douce et couvertes d'acacias, d'épines-vinettes, d'églantiers et de chèvrefeuilles. Plus haut, le pin s'y mêle au genévrier. Dans ces fourrés, vivent le faisan commun, le faisan oreillard, la perdrix de si-fan, la pie bleue et une foule de petits oiseaux.

Les indigènes, quoique prévenus de notre excursion par leurs amis de Balekoun-Gomi, s'effrayèrent de notre arrivée et résolurent de chercher à nous intimider, pour se débarrasser le plus vite possible de notre présence.

Le lendemain un cavalier s'approcha de notre bivouac, jeta quelques paroles à notre guide et s'éloigna rapidement. Il paraît que c'était un ambassadeur des Kara-Tangouts qui venait nous prévenir que nous allions être tous massacrés. Nous nous tîmes sur nos gardes ; nous ne nous couchions qu'armés et nous n'allions à la chasse que le revolver à la ceinture. C'était une fausse alerte, nous ne fûmes point attaqués, et même nos relations avec les Tangouts devinrent assez intimes. Pendant les huit jours que nous passâmes sur les bords du Baga-gorghî, nous fîmes une guerre acharnée aux oiseaux, pour enrichir nos collections ; nous chassions de préférence le faisan oreillard.

Ce magnifique oiseau est de la taille de notre coq domestique ; il paraît plus grand à cause de sa queue longue et bien fournie. Son plumage est bleu ardoisé ; des deux côtés de la tête il porte une plaque nue d'un rouge ardent ; le bec est jaune, la gorge blanche ainsi que les deux bouquets de plumes auxquels il doit son nom. Le dessus de la queue est bleu d'acier avec des reflets verts ; les plumes latérales, au nombre de quatre à sept de chaque côté, ont leur bord

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

extérieur blanc ; les quatre plumes médianes sont plus relevées, plus longues et légèrement recourbées à leur extrémité. Les pieds, rouges, très forts, sont armés d'éperons chez les mâles : Nous avons déjà rencontré cet oiseau dans l'Ala-chan et le Nan-chan, jusqu'à 3.300 mètres d'altitude. Il se plaît surtout au milieu des buissons touffus, où il trouve facilement sa nourriture, exclusivement végétale. Il mange de l'herbe, les bourgeons et les fleurs de l'épine-vinette ainsi que ceux d'autres arbrisseaux et toutes sortes de baies. En hiver il recherche la *djouma*, c'est-à-dire la racine de la *Potentilla anserina*, qu'il déterre avec ses ongles puissants. Il marche le plus souvent à terre, d'un pas mesuré et la queue relevée ; il court fort vite et s'envole rarement ; au reste son vol est lourd et de peu de durée, comme celui du coq de bruyère. Ils dorment et nichent à terre ; la femelle pond de cinq à sept œufs, d'un gris olivâtre et de la grosseur d'un œuf de poule. Ils soignent bien leurs petits, mais en cas de danger ils ne cherchent guère à les défendre.

La chasse au faisan oreillard est extrêmement difficile. A peine peut-on le distinguer à travers les fourrés et les taillis, et l'approcher à portée de fusil. D'un autre côté, la mollesse et l'épaisseur de son plumage font que ses blessures sont rarement mortelles, et, le fussent-elles, il trouve encore la force de fuir ; on le retrouve alors difficilement.

Les chasses les plus fructueuses étaient celles que nous faisons au lever de l'aurore. L'une d'elles, au bord du Baga-gorghy, s'est profondément gravée dans mon esprit.

Vers le soir nous étions partis à quatre pour nous rendre à une lieue de notre campement. Nous arrivâmes avant le coucher du soleil ; après avoir attaché nos chevaux, nous pénétrâmes dans la broussaille afin de reconnaître les gîtes de nuit des oiseaux. Nous nous arrêtâmes sous de grands pins où se voyaient des traces non équivoques de leur passage. Le jour baissait de plus en plus ; une volée de pies bleues s'abattit près d'une source et disparut dans les buissons ; de grands merles s'assemblèrent de tous côtés ; l'un

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

d'eux chantait, sa voix ressemblait tout à fait à celle des merles d'Europe. Je me rappelai ces soirées de printemps où, dans mon pays, j'écoutais le ramage des oiseaux en guettant le passage de la bécassine.

Plus le soir s'avavançait, plus les oiseaux devenaient bruyants ; puis leurs voix s'éteignirent, et tout à coup la forêt devint aussi calme que si elle ne renfermait aucun être vivant. Bientôt la lune parut à l'horizon, et, les faisans ne venant pas, nous retournâmes à notre bivouac, où pétillait un grand feu. Nos cosaques nous avaient préparé le thé et une tranche de mouton rôti ; nous soupâmes et, roulés dans nos couvertures, nous nous couchâmes sur la mousse.

Rien de plus beau, de plus enchanteur que cette paisible nuit d'été ! La lune brillait d'un si vif éclat qu'on aurait pu lire ; devant et derrière nous s'élevaient les hautes parois du défilé, au fond duquel serpentait un ruisseau faisant entendre son murmure, et la forêt nous enveloppait de toutes parts.

Enfin mes paupières se fermèrent, et je m'assoupis, mais pour me réveiller bientôt. Tout était calme, on n'entendait que le gazouillis du ruisseau et de temps en temps le hennissement d'un de nos chevaux. Je regardai la lune, et, comme elle brillait fort haut dans le ciel, je vis que le jour n'était pas encore proche. Alors, m'étant roulé plus étroitement dans ma couverture, je m'endormis d'un profond sommeil. Vers le matin l'air se refroidit, la lune se cacha derrière les montagnes, et, comme l'orient se colorait d'une bande lumineuse, je vis qu'il était temps de nous lever et de nous mettre en chasse. Après avoir déjeuné d'une tasse de thé, nous prîmes nos carabines et nous nous enfonçâmes dans la forêt. Tout dormait encore, mais au bout d'un quart d'heure le cri aigu de la perdrix de si-fan retentit au loin. Aussitôt on entendit le babil des pies bleues dans les buissons, puis un appel prolongé du faisan oreillard, auquel répondirent les cris de plusieurs couples dispersés dans les taillis : notre cœur tressaillit de joie.

p.215 Cependant l'aurore éclairait distinctement les objets ; les

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

oiseaux chantaient dans les arbres, mais le cri du faisan se produisait rarement ; enfin, deux mâles passèrent, malheureusement hors de portée ; j'en aperçus un troisième, et il me fut encore impossible de le tirer. Le dépit commençait à s'emparer de moi, d'autant plus que j'avais déjà entendu retentir la carabine d'un de mes compagnons. Je restai néanmoins à ma place, et ma persévérance fut récompensée. A quarante pas de moi je vis un magnifique couple, marchant d'un pas égal, sans se douter du danger. Mon premier coup de feu tua raide le mâle ; le second blessa la poule, qui parvint à s'échapper. Sans m'aventurer à la poursuivre, je retournai au bivouac, où mes compagnons m'attendaient. Ils avaient aussi tué un faisan. Plus tard nous fîmes des chasses plus fructueuses, et vingt-six de ces splendides oiseaux enrichirent nos collections.

La rivière Baga-gorghi était le point extrême dont notre guide connût tant soit peu la route. Il fallut envoyer des reconnaissances, malgré les difficultés qu'elles présentent dans un pays tout sillonné de montagnes et de ravins. Nous n'hésitâmes pas, et, nous avançant à l'aventure, nous fîmes une marche de dix kilomètres jusqu'au pied de la montagne de Djakhan-fidza. Nous campâmes au milieu d'une prairie, au bord d'un ravin mesurant jusqu'à 50 mètres de profondeur. Ses parois sont taillées presque à pic dans des roches de schiste argileux, et au fond roule une petite rivière qui sépare le Djakhan-fidza d'une autre montagne aussi haute mais moins rocailleuse.

Au pied septentrional de la première montagne se trouvait une petite chapelle très fréquentée par les Kara-Tangouts ; nous vîmes comment les dévots, marmottant des prières et fléchissant le genou tous les trois pas, faisaient le tour de la montagne, qu'ils considèrent comme sacrée. Il est défendu d'y chasser ; c'est pourquoi les koukou-iamans y pullulent en toute sécurité, ainsi que les perdrix oullars, et un peu plus bas les muses et les faisans oreillards.

On s'étonne de la quantité de rhubarbe qui pousse sur les

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

pententes : les Tangouts ne la vendent pas, et les Chinois n'osent pénétrer dans cette région. Nous en avons récolté une racine qui, humide, pesait dix kilogrammes et demi, et, séchée, cinq kilogrammes.

Quand nous atteignîmes le plateau du Djakhan-fidza (3.540 mètres), la chaleur qui nous avait caressés au bord du Baga-gorghi, fit place au froid, et rien de meilleur ne nous attendait au bord de la rivière Oumou, où nous arrivâmes six jours après. Ce cours d'eau, qui est un affluent du Baga-gorghi, coule au pied ^{p.216} d'une gorge tournée vers le nord et dont les pentes sont couvertes d'une épaisse forêt de sapins et de genévriers. Les sapins y atteignent des proportions colossales : nous en avons vu qui avaient de vingt-cinq à trente-trois mètres de hauteur. Au bord de la rivière ils étaient remplacés par des trembles et des bouleaux.

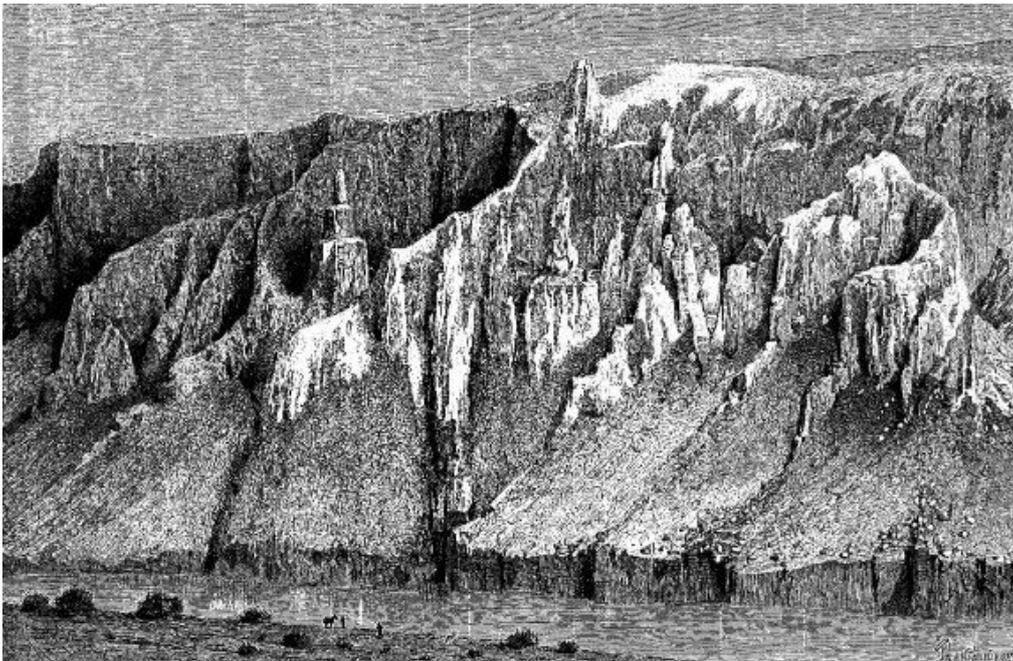
Les cosaques envoyés en reconnaissance vinrent nous dire qu'il avait, à quarante kilomètres de l'endroit où nous campions, une assez grande rivière nommée Tchourmyn ; nous résolûmes de nous y rendre. Nous y arrivâmes après un voyage de deux jours à travers un défilé sauvage et difficile. Les parois de la gorge où coule le Tchourmyn sont très escarpées et formées de sable et de lœss entremêlés de gravier. Le sentier que nous suivions était étroit, et la descente était très pénible, à cause des cailloux qui roulaient sous les pieds de nos bêtes. En maints endroits saillaient des masses énormes de granit qui surplombaient et semblaient tenir à peine au sol. Parvenus au bord de la rivière, nous y trouvâmes dans tout leur épanouissement les feuilles des arbres et des buissons. Les plantes herbacées étaient en pleine floraison ; mais, si les espèces en étaient très variées, les spécimens de chaque espèce étaient peu nombreux et couvraient mal le sol. De plus ces fleurs, poussées au milieu des cailloux et de la terre glaise, ne charmaient ni l'œil par la vivacité de leurs couleurs, ni l'odorat par leur parfum.

Notre bivouac près de la rivière Tchourmyn était établi dans une charmante localité, près d'un petit ruisseau, sous l'ombrage des

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

peupliers. Il faisait chaud, p.218 et, malgré l'excellent fourrage, nos mulets dépérissaient à vue d'œil. Nous en perdîmes trois, ainsi qu'un de nos chevaux de selle. Les Tangouts de la tribu des *Lountchéou* habitent ordinairement cette vallée, mais ils s'étaient déjà éloignés, pour aller passer l'été dans les montagnes voisines. Néanmoins leur chef vint nous voir avec quelques hommes et nous vendit du beurre de yack.

Il était impossible de regagner le Hoang-ho en suivant les rives du Tchourmyn : des masses de rochers nous barraient le passage ; il nous fallut remonter sur le plateau, y parcourir à peu près huit kilomètres, puis descendre vers le fleuve, dont le lit est ici à 480 mètres au-dessous de la plaine. Le tiers de cette pente est occupé



Escarpement de la rive gauche du Hoang-ho, près de la rivière Tchourmyn

par des blocs de granit verticaux présentant les formes les plus originales et les plus fantastiques ; puis viennent d'autres masses de granit, à travers lesquelles coule majestueusement le fleuve Jaune. Il mesure de quatre-vingts à cent mètres de largeur, avec une profondeur qui dépasse partout vingt mètres. A trois kilomètres au-dessus du confluent du Tchourmyn, il reçoit la rivière Baa, qui vient de l'est et amène des eaux jaunes et troubles. A soixante ou

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

soixante-dix kilomètres de cette rivière passe le chemin de caravanes qui conduit de Sining par Goui-Doui à Sy-tchouan, et n'est praticable que pour les yacks. Il n'est guère suivi que par des marchands de Sining qui viennent vendre aux Tangouts du thé, de la dalemba, des plaques d'argent, etc.

La vallée du Hoang-ho après le confluent du Tchourmyn s'élargit jusqu'à trois kilomètres et offre un aspect sauvage : là, point de bois ; sur le bord seulement de la rivière, quelques touffes de joncs et de roseaux d'où s'élancent de rares peupliers. Malgré l'énorme profondeur du ravin, la descente en est assez commode, mais elle se prolonge sur une longueur de sept kilomètres.

Nous restâmes quatre jours sur les rives du Hoang-ho à chercher un gué pour passer de l'autre côté ; toutes nos recherches restèrent infructueuses. Il nous eût fallu construire un radeau, mais les matériaux nous manquaient, et, de plus, ce moyen était bien chanceux avec nos bagages et nos mulets, le courant étant très rapide et les récifs très fréquents. Il ne nous restait que deux partis à prendre : essayer de côtoyer la branche occidentale du mont Ougoutou pour gagner les sources du fleuve Jaune par le Tassonor, ou rebrousser chemin.

Quant au premier parti, il fallait résoudre d'abord ces deux questions : Étions-nous capables de traverser sans guide plusieurs chaînes de montagnes inexplorées ? Nos mulets étaient-ils en état de supporter ces nouvelles fatigues ? L'une et l'autre question se résolvaient par la négative. A notre grand regret, nous prîmes la résolution de regagner Balekoun-Gomi, d'explorer l'oasis de Goui-Doui et d'y passer le fleuve pour aller reconnaître les montagnes de la rive droite. Nous y trouvâmes de grandes richesses pour nos collections, mais cela ne nous consola qu'imparfaitement de n'avoir pu parvenir aux sources du Hoang-ho.

XVI

EXPLORATION DU COURS SUPÉRIEUR DU FLEUVE JAUNE

@

Décidés à retourner à Balekoun-Gomi, nous nous mîmes en route dans l'après-midi du 11 mai, et nous parvînmes vers le soir sur le plateau que traverse la gorge du Hoang-ho. Après y avoir passé une nuit, pendant laquelle le thermomètre marqua 42 degrés au-dessous de zéro, nous redescendîmes dans la vallée du Baga-gorghi. Non loin de l'embouchure de cette rivière, nous trouvâmes un endroit charmant où serpentait un ruisseau et où l'herbe poussait en abondance. De gigantesques peupliers, qui mesuraient de vingt à vingt-cinq mètres de hauteur et d'un mètre et demi à deux mètres de diamètre, y formaient des bosquets sous lesquels poussaient des touffes de roseaux et d'osier. Un arôme printanier se répandait dans ce petit coin, l'air était embaumé du parfum des fleurs, et les oiseaux chantaient sur toutes les branches.

A une petite étape de là, nous rencontrâmes un autre endroit, où les arbres étaient plus abondants et où les buissons chargés de fleurs émaillaient les pentes du ravin. Nous y passâmes deux jours à herboriser et à chasser. Nous arrivâmes le lendemain dans les montagnes de San-si-beï, où nous trouvâmes la *Caragana alpestris* couverte de ses fleurs d'un rose pâle, le chèvrefeuille, l'iris bleu, le trolle et l'adonide bleue, dont la floraison commençait à se développer. Nous voyions arriver la saison des pluies, qui dure ici tout l'été et même une partie de l'automne.

Ce temps froid et pluvieux nous força de passer trois jours près du Balekoun-Gomi ; nous y retrouvâmes nos chameaux, mais, les pauvres bêtes n'ayant pas repris de forces, nous ne pûmes en emmener que trois, qui nous suivirent jusqu'à la fin de l'expédition.

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

Pour nous rendre à Goui-Doui, où nous avons résolu de passer sur la rive méridionale du fleuve, nous suivîmes d'abord notre ancienne route ; puis, tournant à droite, nous traversâmes la chaîne méridionale du Koukou-nor, un peu plus à l'est que nous n'avions fait au mois de mars. Ce nouveau col était aussi très facile et se trouvait à 3.420 mètres d'altitude. Comme il avait neigé toute la nuit et que le vent soufflait avec violence, nous eûmes grand'peine à descendre dans la vaste plaine qui s'étend à la sortie ; le lœss était tellement détrempé que non seulement les chameaux, mais les mulets glissaient et tombaient, et nous, nous tirions vingt livres de boue à chacune de nos bottes.



A la sortie du col

Il nous fallait cependant redescendre dans la profonde vallée du Hoang-ho ; heureusement à midi la pluie cessa, le vent chassa les

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

nuages, et, comme toujours dans ces régions, en deux ou trois heures le soleil p.220 eut complètement séché le chemin. En même temps nos yeux étaient ravis de l'aspect que présentait toute la vallée, et nous apercevions les cimes neigeuses des monts Djakhar, que nous avons résolu d'explorer : mais pour cela il fallait d'abord gagner l'oasis de Goui-Douï.

En suivant la rivière Tagalyn, nous rencontrâmes d'abord la bourgade de Kha-Gomi, puis celle de Doro-Gomi, qui est au confluent de la rivière avec le Hoang-ho. Elles sont habitées par soixante-dix familles de Kara-Tangouts qui, dans des champs très bien soignés, cultivent le froment, l'orge, le lin, les pois et les fèves. Il y pousse aussi de grands saules et des peupliers qui en été donnent beaucoup d'ombrage et en hiver fournissent un bon combustible.

Nous traversâmes le fleuve en deux fois sur une grande barque bien établie pour ce genre de service. Le Hoang-ho est ici à 2.200 mètres d'altitude, il mesure 120 mètres de largeur, et son courant est très rapide. Quand on veut se rendre à une localité située en aval, on se sert de radeaux d'une construction très originale. Ils se composent de peaux de mouton remplies d'air, que l'on réunit au moyen de perches très minces et que l'on recouvre de joncs ; un seul homme dirige ce frêle esquif.

L'oasis de Goui-Douï, où nous abordâmes, est formée par deux petites rivières qui tombent dans la droite du fleuve Jaune ; elle ne comprend que la ville du même nom et une centaine de fanzas, disséminées le long des deux rivières. Elle est très fertile, bien arrosée ; on y cultive beaucoup de melons et de pastèques ; et il y a suffisamment d'arbres fruitiers, poiriers, abricotiers et cerisiers, dont les fruits étaient déjà mûrs. La population de cette oasis s'élève à 6.000 ou 7.000 individus des deux sexes, Chinois et Tangouts.

Après un jour de repos, nous nous rendîmes dans les montagnes situées au sud. Elles forment un groupe isolé au milieu d'un vaste

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

plateau de lœess ; les indigènes leur donnent le nom de Moudjik et de Djakhar. Ces montagnes se dirigent de l'ouest à l'est, mais elles ne s'étendent pas fort loin, et ce n'est que dans leur partie occidentale qu'elles atteignent la limite des neiges persistantes. Elles ressemblent à toutes les montagnes que nous avons vues sur le haut Hoang-ho : pentes escarpées, aspect sauvage, formes grandioses et peu de rochers. Elles sont formées de schistes gris dans les parties inférieure et moyenne, et de granit rouge dans la région supérieure. Toutes les pentes, surtout le versant septentrional, sont couvertes de forêts peu épaisses, où dominent le bouleau de l'Himalaya, le sapin et le genévrier. On y trouve aussi le sorbier et le tremble, sur la lisière l'épine-vinette, le chèvrefeuille, le groseillier, l'églantier, et au bord des rivières le saule, le glaïeul et la spirée. Dans le sous-bois nous vîmes des fraisiers en fleur, des pigamons, des cardamines et aussi des champignons. Au-dessus de 3.500 mètres on ne trouve plus que des buissons alpestres, rhododendrons, framboisiers, saules rampants ; puis restent seules les plantes herbacées, telles que le pavot jaune, le pavot bleu, le populage, le trolle, l'iris, la dent-de-lion, etc. En un mot la végétation y est très variée, mais, comme dans toutes les hautes montagnes, de peu de durée ; ce n'est guère qu'en juin et en juillet qu'on peut en jouir. A 4.500 mètres cesse toute trace de végétation ; on ne voit plus que la roche nue : il n'y a même pas de lichens.

La faune est la même que dans le Nan-chan oriental ; en fait de grands animaux, on y rencontre l'ours, le maral, le koukou-iaman, le chevreuil et le musc ; il y a des lièvres et une masse de petits rongeurs, mais point de marmottes. La variété est plus grande parmi les oiseaux ; dans les forêts nichent le faisan oreillard, le merle, le pouillot, la mésange ; dans les buissons alpestres, le rossignol à gorge rouge et la fauvette babillarde ; dans les prairies, l'alouette des champs.

Nous chassions de préférence le traquet bleu (*Grandala*

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

calicolor). Ce charmant oiseau, de la grosseur de notre merle, a été trouvé pour la première fois par Gould dans l'Himalaya, puis par le missionnaire David dans le Sy-tchouan occidental et par moi dans le Nan-chan oriental. Son plumage est très élégant les ailes et la queue sont noires, et le reste d'un beau bleu céleste : la femelle est tout à fait terne. Il ne niche que dans les hautes montagnes, d'où il descend dans les prairies pour faire la chasse aux insectes, qui semblent être sa seule nourriture.

Les traquets bleus vivent en troupes formées de plusieurs dizaines d'individus, et nichent à proximité les uns des autres. La chasse en est très difficile, parce qu'ils ont l'habitude de se percher au sommet de rochers inaccessibles ; cependant nous en avons tué vingt-cinq en un jour. Partout où on les rencontre, se trouvent aussi la perdrix des neiges et la fauvette des haies. Les mauvais temps produisent peu d'effet sur tous ces oiseaux des montagnes : on entend souvent leur ramage même pendant les orages ; quant au traquet bleu, sa voix manque de charme.

Les Kara-Tangouts nomades de la tribu des Nan-chou-Tapchou viennent s'établir pendant l'été dans les excellents pâturages des monts Djakhar, au nombre d'environ mille tentes. Ces sauvages nous regardaient avec défiance, et jamais ils n'ont voulu nous permettre de pénétrer chez eux.

Le 14 juillet je partis avec M. Roborovsky et un soldat pour tâcher de préciser l'altitude absolue du sommet du Djakhar. La montée fut très pénible pour nos chevaux, parce qu'il n'y avait nul sentier de tracé et qu'à une certaine hauteur nous nous trouvâmes au milieu de marécages. Lorsque parurent les roches nues, nous laissâmes nos chevaux sous la garde du soldat, et, grimant de saillie en saillie, nous parvînmes à la limite des neiges éternelles. Le baromètre nous indiqua que cette limite est ici à 4.600 mètres, par conséquent beaucoup plus bas que dans les montagnes du Thibet à latitude égale ; nous ne vîmes aucun glacier. De là il nous fut facile de monter, à travers la ^{p.221} neige durcie, jusqu'au sommet le plus

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

proche. Nous y trouvâmes 4.720 mètres ; à côté, deux ou trois pics nous parurent à l'œil avoir de 120 à 150 mètres de plus que celui où nous étions. Impossible de nous en assurer : ces sommets disparurent au milieu d'un épais brouillard. Nous nous hâtâmes de descendre ; mais, avant d'avoir pu rejoindre nos chevaux, nous fûmes surpris par un violent orage qui dura jusqu'à notre retour au bivouac.

Après cette exploration nous résolûmes de retourner par Gouï-Douï au Koukou-nor. Le voyage dans la direction du sud vers les monts Dzoun-mo-loun eût été trop fatigant pour nos bêtes. Le lendemain nous partîmes pour Gouï-Douï. Là, au lieu du froid et de l'humidité, nous trouvâmes une douce chaleur ; nous en profitâmes pour sécher nos plantes et empailler nos oiseaux.

Nous y reçûmes un envoyé de l'amban de Sining, qui nous engageait à regagner directement l'Ala-chan, sans entrer au Koukou-nor. Nous ne fîmes aucune objection, nous renvoyâmes le messenger avec de bonnes paroles et nous partîmes pour le Koukou-nor. Nous repassâmes le Hoang-ho au même endroit et sur la même barque ; seulement pendant ces trois semaines l'eau un peu baissé. Le même jour éclata un orage suivi d'une pluie diluvienne, et nous trouvâmes sur la rive gauche une boue dans laquelle hommes et bêtes enfonçaient jusqu'aux genoux. La température s'élevait à 33,7° mais, dès que nous fûmes arrivés sur la rivière Taga-lyn, vers le plateau du Koukou-nor, elle s'abaissa.

Ici finit notre exploration du haut Hoang-ho, c'est-à-dire d'une région ayant un caractère moitié thibétain, moitié chinois, sans que ni l'un ni l'autre prédomine.

@

XVII

SÉJOUR D'ÉTÉ AUX BORDS DU KOUKOU-NOR. SECONDE EXPLORATION DU NAN-CHAN ORIENTAL

@

Plaine de l'Ara-gol. — Halte au bord du Koukou-nor. — La rive orientale de ce lac ; végétation. Bivouac aux bouches de la rivière Balema. — Chasse aux oies sauvages. — Pays entre le Koukou-nor et le temple de Tcheïbsen. — Moulins à prières. — Chaîne méridionale du Tetoung-gol. — Temple de Tchertyntou. — Tangouts. — Chaîne septentrionale du Tetoung. — Descente du plateau du Thibet dans l'Ala-chan.

Le 23 juin nous avons quitté les profonds défilés du Hoang-ho pour entrer sur le plateau du Koukou-nor, nous dirigeant vers ce lac à travers une plaine située au sud-est de l'Ara-gol. Cette plaine est bornée au sud par la chaîne méridionale des montagnes du Koukou-nor, et au nord par les monts Amasourgou, qui séparent le bassin du lac de celui de la rivière de Sining. Les pluies, qui avaient un moment cessé, recommencèrent à tomber en averses qui troublaient l'eau des ruisseaux au point que nous n'en pouvions boire ni même nous en servir pour préparer le thé sans lui donner le temps de déposer au fond du vase toutes les matières étrangères qu'elle contenait.

Ces pluies détruisaient aussi des masses énormes de lagomys, que nous trouvions morts près de l'entrée de leurs terriers inondés. Les corbeaux et les vautours s'emparaient de cette proie facile, et il paraît que ces ^{p.222} catastrophes ne sont point rares et arrêtent la multiplication insensée de ce petit rongeur.

L'Ara-gol n'arrive plus jusqu'au Koukou-nor ; il se perd dans trois petits lacs d'eau douce qui ont été évidemment séparés du grand lac par l'amoncellement des sables. Nous dressâmes nos tentes près du plus septentrional, et nous y passâmes quatre jours à chasser et à étudier la flore, d'ailleurs assez chétive. Nous y vîmes une grande quantité de macreuses, d'oies sauvages, de grèbes et la grue à collier noir (*Grus nigricollis*), oiseau peu connu,

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

dont nous fûmes assez heureux pour nous procurer sept spécimens et deux nids. Malgré la haute situation, les mouches et les cousins abondent, et notre pauvre mouton, que nous avons appelé Égraï, parce que nous l'avions acheté au Thibet, devint la victime de ces insectes. Atteint de cécité, nous l'abandonnâmes dans la plaine ; aucun de nous n'eût voulu tuer ce vieux compagnon de voyage.

En trois jours de marche nous nous rendîmes de l'Ara-gol à la Balema, distante d'environ soixante-huit kilomètres. Tantôt nous suivions les bords du lac, tantôt nous étions forcés de nous en éloigner, à cause des sables mouvants. A une petite distance de la Balema nous vîmes un temple entouré de plusieurs tentes noires, qu'occupaient des lamas tangouts et chinois.

La flore du bassin du Koukou-nor ne brille pas par la diversité des espèces. Dans le lac flotte une sorte d'algue, et, sur ses bords, croissent le dyrissoun, la stipe orientale, l'oignon rose. Dans les sables profonds on remarque principalement la djouma (*Potentilla anserina*), petite herbacée appartenant à la famille des dryadées, qu'en France on appelle « argentine » ou « pimprenelle à cent feuilles ». Cette plante offre une racine globuleuse d'une saveur rappelant celle de la noisette. Cuite et assaisonnée de beurre et de sel, elle donne une nourriture très substantielle et d'un goût agréable ; c'est le mets favori des Tangouts, et nous-mêmes nous en avons mangé de grand appétit. Les faisans oreillardes et les rats-taupes en sont aussi très gourmands.

La Balema, que les Mongols appellent Kharghyn-gol, est, après le Boukhaïn-gol, le plus grand tributaire du Koukou-nor. Elle prend naissance dans la partie orientale du Nan-chan. et, quoique ayant de trente à quarante mètres de largeur, elle est presque partout guéable dans la saison des basses eaux. Elle est très poissonneuse dans sa partie inférieure ; aussi ses bords sont-ils fréquentés par les macreuses, les canards et les cormorans. Dans les marécages avoisinants nous avons surtout remarqué la bécassine à pieds rouges et l'oie sauvage. Cette dernière a été trouvée pour la

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

première fois dans l'Inde : de là le nom d'*Anser indicus* que Latham lui a donné.

Le lendemain de notre arrivée je me rendis avec le préparateur Koloméitsef vers de petits lacs situés à cinq kilomètres de notre campement. Sur l'un d'eux, très peu profond, nous vîmes une soixantaine d'oies, jeunes et vieilles. Je me dirigeai droit vers elles, tandis que Koloméitsef faisait le tour du lac. Dans l'eau jusqu'à la ceinture, je pus m'en approcher à soixante-dix pas, et je fis feu. Les oies s'enfuirent ; mais, apercevant mon compagnon sur l'autre rive, elles s'arrêtèrent au milieu de l'eau, de sorte que, sans bouger de place, je pus recharger douze fois mon fusil. A la fin elles se réfugièrent dans les marécages, et nous ramassâmes notre gibier. Nous avons vingt et une pièces, et plusieurs blessées s'étaient enfuies avec les autres.

Avec notre arrivée à l'embouchure de la Balema s'achevait le tracé du lac de Koukou-nor ; il ne nous restait plus à relever qu'une longueur d'environ vingt-sept kilomètres pour atteindre la rivière Oulan-Kho-choun, où nous nous étions arrêtés en 1873. Alors se souleva une question très importante pour nous : quel chemin allions-nous prendre pour rentrer dans notre pays ? Par le chemin que nous avons suivi en venant, c'est-à-dire par le Sa-tchéou, le Khami et la Dzoungarie, la route était plus facile, mais nous risquions de ne pouvoir nous procurer les chameaux dont nous avons besoin : tandis que nos mulets pouvaient toujours nous porter jusqu'à l'Alachan, où nous trouverions à discrétion de ces animaux. De plus nous pourrions par là rectifier nos observations de 1873, qui avaient été faites avec des instruments très grossiers ; c'est donc cette route que nous choisîmes définitivement.

Le 6 juillet nous quittâmes les rives du Koukou-nor, dont le bassin n'est séparé de celui de la rivière de Sining que par un monticule se rattachant au système du Nan-chan oriental. Immédiatement après les cols élevés qui font communiquer ces deux bassins, s'étend un plateau assez vaste, bordé au sud par les montagnes de Donkyr, à

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

l'ouest par celles du Koukou-nor, au nord et à l'est par le bras du Nan-chan limitant au sud la vallée du Tetoung-gol, affluent de gauche du fleuve Jaune. Ce plateau n'est occupé que par des Tangouts nomades, auxquels se mêlent quelques familles mongoles et kirghises. Nous fîmes une halte ^{p.223} de deux jours dans les montagnes situées à l'ouest de la petite ville de Bamba, habitée par des mahométans opprimés par les Chinois, qui s'en font ainsi des ennemis mortels. Un peu plus loin nous entrâmes dans une contrée peuplée de Mongols sédentaires. Aussi loin que notre œil pouvait s'étendre, il n'y avait pas un coin qui, ne fût cultivé. Dans ces champs jaunissaient l'orge, le froment, les pois, les fèves ; on y voyait aussi du lin, du chanvre et des pommes de terre. Là point d'irrigation artificielle, les pluies suffisent : il est vrai que ces pluies tombent tout l'été. Elles nous gênaient beaucoup ; une affreuse humidité régnait partout, nos vêtements étaient continuellement mouillés. La température s'abaissait tout à coup ; nous ne pouvions sécher les plantes récoltées, et nos armes se couvraient de rouille. Heureusement que, lorsque le soleil se montrait, il brûlait très fort sans quoi toutes nos collections eussent péri.

Ayant passé un pont de pierre construit sur le Bougouk-gol, et fait encore une étape, nous arrivâmes au temple de Tcheïbsen, où nous retrouvâmes plusieurs anciennes connaissances, qui nous reçurent avec beaucoup d'amitié. Comme nouveauté, nous vîmes un grand nombre d'oratoires hydrauliques. Ces moulins à prières, fort communs au Thibet et dans d'autres pays bouddhiques, consistent en un cylindre de fer fixé à un pieu d'à peu près un mètre de hauteur. A ce pieu est attachée une roue à aubes que le courant met en mouvement et qui fait tourner le cylindre, peint habituellement en rouge et couvert d'inscriptions. Les dévots jettent dans l'intérieur des morceaux de papier ou de toile sur lesquels des prières sont écrites, et ces prières, étant continuellement agitées, sont, dans leur croyance, une incessante invocation à la Divinité.

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune



Temple de Tcheïbsen

Après avoir de nouveau engagé le Mongol Djig-djet, qui nous avait déjà servi de guide en 1873, nous nous rendîmes dans les montagnes de la rive méridionale du Tetoung-gol. Nous y trouvâmes également une population très dense, composée de Chinois et, en moindre nombre, de Tangouts et de Daldys. Ces montagnes, dont les sommets atteignent 4.200 mètres, offrent un aspect sauvage et complètement alpestre. Sur la pente septentrionale, d'épaisses forêts les couvrent jusqu'à 3.000 mètres d'altitude ; puis vient la région des arbustes ; entre 3.600 et 4.000 mètres s'étend la zone des prairies, et au delà on ne trouve plus que des roches nues et des gisements de cailloux. Parmi les arbustes, le premier rang appartient aux rhododendrons, dont nous avons reconnu quatre espèces ; puis viennent la caragane des Alpes, les saxifrages jaunes et blancs, le saule rampant et, dans les endroits découverts, le framboisier. Dans la ^{p.224} zone des prairies il n'y a pas d'espèce dominante ; on y remarque seulement les oignons bleus et jaunes, le pavot bleu, l'aconit, etc. Je n'ai vu nulle part dans l'Asie centrale de forêts aussi belles que celles qui couvrent tout le fond de la vallée de Tetoung ; elles se distinguent par la diversité des essences et la hauteur de certains individus ; des rochers de gneiss et de granit y percent çà et là ; les ruisseaux y forment de petites cataractes, et le ramage incessant des oiseaux complète ce spectacle enchanteur. Les espèces principales sont le bouleau à écorce rouge, le bouleau blanc, le tremble, le peuplier baumier, le sapin et surtout le

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

genévrier. Dans ces forêts les mammifères sont très rares, et tous ceux que nous avons rencontrés appartiennent aux espèces qui habitent le Hoang-ho supérieur. La faune ornithologique est plus riche ; elle se distingue de celle de la Mongolie et du Thibet du nord, pour se rapprocher de celle de la Chine occidentale.



Moulin à prières près du temple de Tcheïbsen

La population des montagnes du Tetoung-gol se compose de Tangouts et de Chinois. Ces derniers sont en minorité ; ils n'habitent guère que les villes de Iounan-tchen et de Tetoung, situées dans la haute vallée de la rivière, et quelques villages où ils sont mêlés aux Dounghans. Les Tangouts n'ont pas de domicile fixe ; les uns sont complètement nomades et vivent sous la tente, les autres se construisent dans les vallées des baraques en bois ; ni les uns ni les autres ne cultivent la terre. Leur physionomie diffère de celle de leurs congénères du haut fleuve Jaune ou Kara-Tangouts. Ils sont moins laids, leurs oreilles sont plus petites, et leur teint moins foncé. Ils s'habillent volontiers à la chinoise mais les vrais nomades portent

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

le caftan, les bottes chinoises et le chapeau de feutre ; ni les hommes ni les femmes n'ont de chemises et de pantalons. Les hommes se rasent la tête, laissant seulement une mèche par derrière ; les femmes se coiffent à peu près comme celles des Kara-Tangouts. Leur caractère moral se distingue par l'indolence, la pusillanimité et la cupidité ; ils se livrent volontiers au commerce et



Femme tangoute filant

à la fraude. En fait d'animaux domestiques, ils n'élèvent que des yacks et des moutons ; les chevaux et les chèvres sont rares. Leur industrie se borne à filer la laine pour en confectionner leurs robes et leurs tentes ; ce travail est fait également par les deux sexes, et l'on s'en occupe même en marchant.

Leurs maisons de bois rappellent les *izba* des paysans de la Russie-Blanche. Ils les construisent avec des poutres mal équarries, et remplissent les interstices avec de la terre glaise ; le toit est fait de perches que l'on recouvre aussi de terre. On pratique dans ce toit une ouverture assez grande, que l'on peut fermer par un volet,

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

pour laisser pénétrer la lumière et échapper la fumée du foyer. Ce dernier est toujours au milieu de la baraque, dont le sol est en terre battue. Le long des parois sont disposés des bancs, également en terre battue, qui servent de sièges et de lits. En somme cette demeure, si on la compare à la tente des nomades, est assez confortable, car on peut s'y abriter de la pluie et du froid.



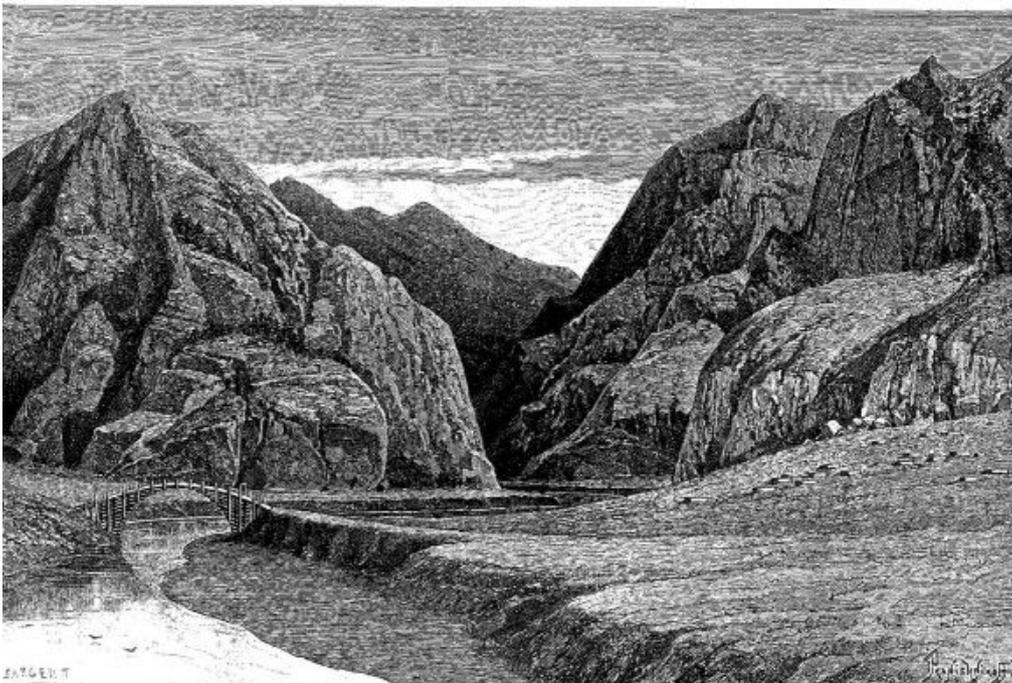
Habitations tangoutes

p.225 Après une halte d'un jour dans la chaîne méridionale des montagnes du Tetoung-gol, nous passâmes dans la région septentrionale, par le même chemin que nous avons déjà suivi lors de notre premier voyage. L'altitude du col est de 3.750 mètres d'après nos observations barométriques ; la montée en est très facile, mais la descente vers les sources de la rivière Ranghta est très escarpée. Nous y rencontrâmes beaucoup de Chinois, conduisant des ânes et des mulets chargés de bois de chauffage, qu'ils allaient vendre à la ville d'Ouïam-bou et dans les localités voisines ; ils ont ainsi abattu presque tous les arbustes de cette contrée. Aussi le calme que nous avons trouvé dans les montagnes du Tetoung en 1873 avait complètement disparu ; il y avait même

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

des auberges sur les rives de la rivière Ranghta.

Nous passâmes deux jours au pied du mont Sodi-Sorouksoum, un des pics les plus élevés de la chaîne méridionale. Nous y fîmes la chasse aux perdrix, mais sans retrouver le traquet bleu que nous y avons vu en si grande quantité. Nous étions établis dans la vallée pittoresque du Chougry-tchéou, tributaire de la rivière ^{p.226} Ranghta. Cet endroit est loin de la grande route, aussi pouvions-nous y respirer à l'aise et jouir de la beauté des forêts avoisinantes. Le troisième jour, nous allâmes à l'embouchure de la Ranghta, et les Tangouts que nous y avons connus il y a six ou sept ans venaient nous voir et nous accueillait avec bienveillance. Le Tetoung-gol bouillonnait maintenant près de nous sur son lit de pierres et de cailloux ; sa largeur ici est de 50 mètres. L'eau en est limpide, d'une teinte un peu verdâtre ; seulement, après les grandes pluies, elle se trouble et devient jaune, comme celle de toutes les rivières de cette région.

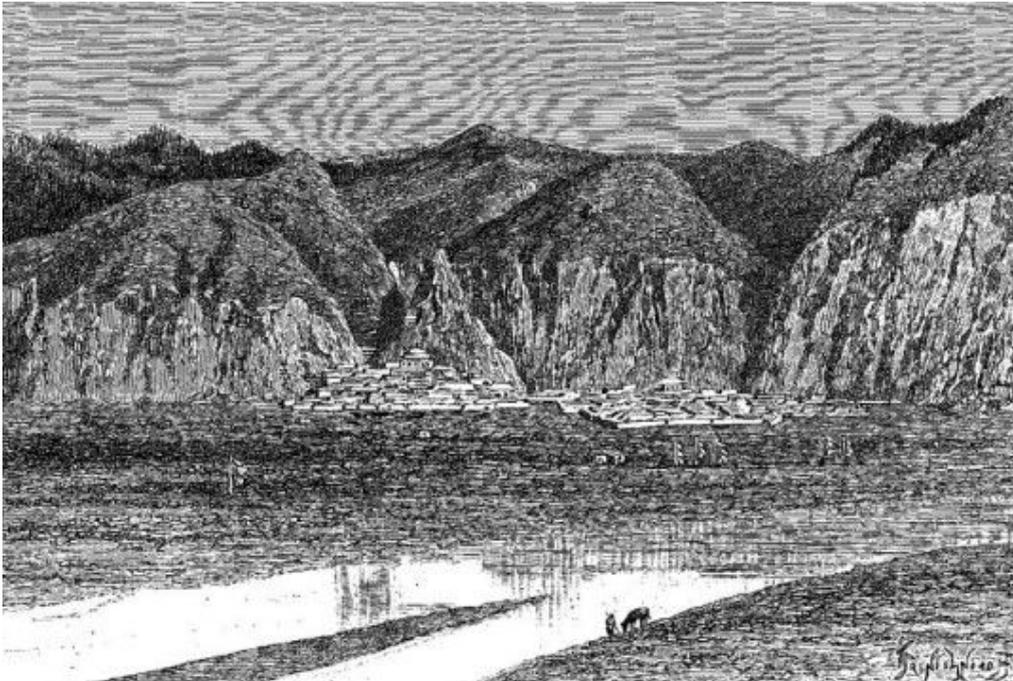


Pont de bois sur le Tetoung-gol

Nous le traversâmes sur un pont de bois construit à une lieue du temple de Tchertynton. Ce pont a été jeté à la hâte, et c'est un véritable miracle qu'il ne soit pas encore écroulé. Au delà du pont

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

nous franchîmes une chaîne de collines et nous fîmes halte auprès du temple. Celui-ci est inférieur comme construction à celui de Tcheïbsen, mais on y jouit d'un site enchanteur. D'énormes blocs de granit descendent des montagnes voisines, et il n'est pas rare d'y voir des koukou-iamans paissant en toute tranquillité. Le nombre



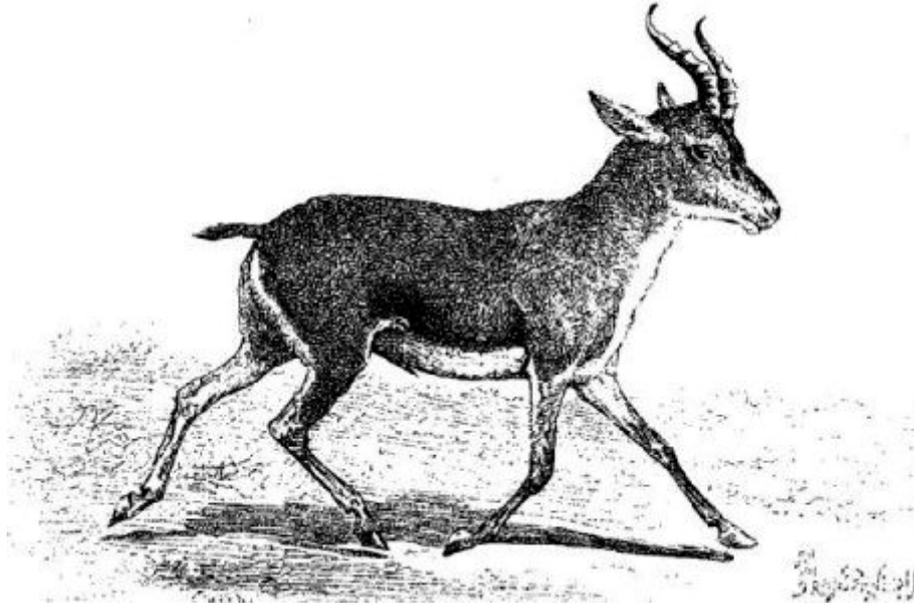
Temple de Tchertynton

des lamas attachés à ce temple est de huit cents ; ils habitent de mauvaises fanzas agglomérées en deux groupes. En avant, jusqu'au Tetoung, s'étend une vaste prairie qu'il serait facile de transformer en magnifiques jardins ; mais les indolents et grossiers lamas ne s'en soucient guère ; ils y ont seulement établi des moulins à prières. Au-dessus du temple, la montagne est couverte de forêts où les pins et les sapins surtout atteignent des proportions gigantesques. Il est défendu d'y chasser, aussi y rencontre-t-on des marals, des kabargas et une énorme quantité d'oiseaux. Nous retrouvâmes plusieurs anciennes connaissances, mais notre vieil ami le *hyghen* n'était plus, et son emploi était encore vacant.

La chaîne septentrionale du Tetoung ressemble beaucoup à celle du sud ; seulement il y a moins de forêts et l'on y trouve plus de pics élevés ; l'un d'eux, le Konkыр, atteint même les neiges

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

éternelles. A proximité de notre route se trouvaient la haute montagne de Hadjour et le petit lac Demtchouk, que nous avons déjà décrits. Ces montagnes sont bordées au nord-est par le Tchagryn-gol, autre affluent de gauche du Hoang-ho. Le col qui met ces deux vallées en communication est situé à 3.540 mètres ; la montée et la descente sont très commodes.



Dzeyran

A partir de là il nous fallait dire adieu aux montagnes grandioses ; devant nous allait se dérouler le désert aride, fatiguant la vue par son éternelle uniformité. Nous y rencontrâmes des Tangouts nomades et des Chinois établis sur les bords du Tchagryn-gol. Ces derniers semblent être en moins grand nombre qu'avant l'insurrection dounghane, car on aperçoit encore bien des fanzas en ruines et des champs abandonnés. Plus au nord s'étend un plateau accidenté dont l'altitude moyenne est de 2.700 mètres. Ce plateau s'élargit à l'est et atteint probablement la rive gauche du Hoang-ho ; vers l'ouest il se rétrécit. On voit partout d'excellents pâturages, où les Chinois font paître d'immenses troupes de moutons, et dans lesquels errent aussi les dzeyrans, antilopes auxquelles nous avons fait une chasse acharnée.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Au commencement d'août le temps se gâta de nouveau ; il pleuvait presque tous les jours ; il semblait que le ciel voulût se dédommager du repos qu'il nous avait laissé en juillet. Nous gagnâmes la région voisine des pentes de l'Ala-chan qui seules nous séparaient du désert. Cette région montagneuse forme l'extrémité de la chaîne qui, du fleuve Jaune, s'étend vers Sa-tchéou et le Lob-nor et qui, plus loin, se développe en un haut plateau. Elle est presque entièrement déboisée, et l'on y voit même peu d'arbustes ; en fait d'herbes il n'y a que le dyrissoun et la camomille sauvage. Presque à chaque mètre de la descente on voit les montagnes devenir plus stériles : sur leur versant domine l'argile. Les formes de cette chaîne, au moins dans la partie que nous avons reconnue, ne sont pas trop sauvages ; les rochers, formés de schiste argileux, ne sont pas hauts, et les défilés, assez étroits, sont tous perpendiculaires à la crête. Il y a peu d'eau, et, même dans cette saison, nous y avons vu des rivières complètement desséchées. Après être descendus, nous nous arrêtâmes à deux kilomètres de la ville de Dadjin, où nous n'étions plus qu'à 1.920 mètres d'altitude. La fraîcheur des montagnes fit subitement place à une chaleur intolérable, et, dès que nous eûmes dressé nos tentes, éclata un violent ouragan qui remplit l'air d'une poussière suffocante. C'est ainsi que le désert nous souhaitait la bienvenue !

@

XVIII

VOYAGE A TRAVERS L'ALA-CHAN ET LE GOBI CENTRAL

@

Coup d'œil général sur le Gobi. — Sol, climat, végétation, vie animale. — L'Ala-chan, son climat, sa flore, sa faune et sa population. — Départ de la ville de Dadjin. — Désert de Tyngheri. — Soulkhir et Pugionium. — Chevaux redevenus sauvages. — Passage inattendu d'oiseaux. — Arrivée à Dyn-iouan-in. — Princes d'Ala-chan. — Aimack des Ourots. — Gobi central. — Nouvel argali. — Mont Khourkhou. — Climat de septembre. — Steppes du Gobi septentrional. — Arrivée à Ourga. — Voyage à Kiakhta. — Résumé de nos explorations. — Remerciements à mes compagnons. — Charmes de la vie de voyageur.

La route de Dadjin à Ourga, que nous avons suivie en 1873, traverse le Gobi ¹ dans sa partie la plus large. Ce grand désert asiatique s'étend sous dix degrés de latitude, et de l'ouest à l'est, du Pamyр au Hinghan, sur une longueur de 4.260 kilomètres. Cette immense étendue formait jadis le fond d'une mer intérieure ; cependant elle présente l'aspect d'un plateau assez élevé, franchement séparé des contrées environnantes par des montagnes. Ces limites naturelles sont : au nord, l'Altaï, le Kenteï et les branches méridionales des monts Iablonnoï ; à l'est, les montagnes peu connues du grand Hinghan ; au sud, l'immense chaîne comprenant le ^{p.228} Nan-chan, l'Altyn-tag, le Tougouz-daban et le Kouen-lun occidental ; à l'ouest, le Tian-chan occidental. De ces montagnes il n'y a que le Tian-chan et l'Altaï qui envoient des ramifications dans l'intérieur du Gobi, à l'angle sud-est duquel se dressent les montagnes isolées de l'Ala-chan. Les autres groupes, disséminés çà et là dans le désert, n'atteignent jamais une grande hauteur et n'apparaissent que comme des collines rocailleuses, modifiant à peine l'aspect général de la région. La partie la plus

¹ Les Mongols désignent sous le nom de *Gobi* les déserts et sous celui de *Tala* les parties les plus plates.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

basse du Gobi se trouve vers le Lob-nor, à 750 mètres ; l'Ebi-nor, en Dzoungarie, n'a que 210 mètres d'altitude ; mais il forme une exception, et ses bords se relèvent vivement. Les points les plus élevés sont le puits Ma-tian-tchouan (1.650 mètres), dans le désert de Khami, et celui de Dzéré-Khoudouk (1.620 mètres), dans le Gobi central.

Partout l'irrigation est pauvre ; en fait de grandes rivières, il n'y a que le Tarym qui appartienne exclusivement au désert ; par ses débordements il forme le lac Lob-nor. Les autres cours d'eau importants sont : l'Ouroungou, dans la Dzoungarie, et le Kerouloun, au nord-est ; dans la partie sud-est apparaît momentanément le Hoang-ho qui arrose l'Ordos. Quant aux petites rivières qui descendent du Tian-chan, elles disparaissent dès qu'elles arrivent dans la plaine. On y rencontre aussi peu de lacs ; encore sont-ils généralement salés. Les principaux lacs d'eau douce sont les deux Dalai-nor, à l'extrême orient ; l'Aïar-nor et l'Ebi-nor, dans la Dzoungarie, et le Sogo-nor, à l'embouchure de la rivière Etziné. Parmi les lacs salés on peut citer le Djarataï-dabassou, dans l'Ala-chan, et le Dabassoun-nor, dans l'Ordos. Quant au Lob-nor, il renferme de l'eau douce dans sa partie occidentale et il est salé vers l'est ; le grand lac Denghiz ou Bagratch-koul, au pied du Tian-chan oriental, n'appartient plus au désert, il est déjà dans la région des montagnes. Les sources sont rares, et les puits ne donnent le plus souvent qu'une eau saumâtre, ou calcaire, ou même d'un goût repoussant.

Le sol du Gobi est formé de cailloux, de sables mouvants et de loess. Les sables se trouvent principalement dans la partie méridionale depuis le bassin du Tarym jusqu'à l'Ordos. Les cailloux et graviers, provenant de la désagrégation des montagnes, et renfermant parfois des calcédoines, des agates et du quartz, remplissent la région centrale jusqu'à la Dzoungarie. Le loess se trouve partout sous les sables et les graviers et se montre à découvert dans le midi et l'ouest ; c'est la partie la moins aride du Gobi.

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

Le climat est essentiellement continental et d'une extrême rigueur. Dans la Dzoungarie, les froids dépassent le point de congélation du mercure, et sous le 42^e degré de latitude nous avons vu le thermomètre descendre à $- 32,7^{\circ}$; cependant dans ces mêmes lieux la chaleur monte à 60 et même parfois à 70 degrés. On y est d'autant plus sensible que l'ombrage des arbres manque absolument et que l'air est alors d'une sécheresse terrible. Les passages du chaud au froid, et réciproquement, sont toujours excessivement brusques. Dans la partie de l'est et du sud-est, des pluies sont amenées en été par la mousson ; mais, dans le bassin du Tarym, pluies et neiges sont extrêmement rares. Enfin, ce qui complète la caractéristique de ce climat, c'est la violence des ouragans, surtout en hiver et au printemps.

On comprend que dans de telles conditions la végétation du Gobi soit excessivement pauvre. La partie la moins aride se trouve vers l'est et le sud-est, où l'on voit même d'assez belles prairies. Ce qui caractérise la flore de cette contrée, c'est l'absence totale d'essences forestières et de gazon. Il est probable que les premières ne peuvent supporter les variations de température ni la violence des vents ; le gazon ne peut trouver dans le lœss et encore moins dans les sables et les graviers l'humidité qui lui est nécessaire. Les arbustes buissonnants restent seuls, et ils couvrent fort mal la surface du sol. Chaque partie du désert a ses espèces spéciales. Ainsi le *djighid* et le *kendyr*, si répandus vers le Tarym, ne se trouvent plus dans la région orientale ; le *soulkhir* abonde dans l'Ala-chan et ne pousse pas ailleurs ; on n'y rencontre pas non plus le *kharmyk*, le *dyrissoun* ni le *saksaoul*. Le tamarin domine dans la vallée du Tarym, dans l'Ordos et dans la vallée du Hoang-ho ; le *pugionium* se trouve exclusivement dans les sables de l'Ordos et de l'Ala-chan ; dans maints endroits le sol est absolument stérile et dénudé.

La faune est en rapport avec la flore. Dans les montagnes bordières, sur les rives des rivières et des lacs, la vie animale est

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

assez abondante ; mais dans la plaine on ne voit absolument rien, que des lézards qui à chaque instant glissent entre les pieds du voyageur. Non seulement les oiseaux, mais encore les mammifères semblent y mener une vie nomade, errant sans cesse à la recherche d'une source et d'un peu de nourriture. Et cependant ils sont bien sobres, surtout sous le rapport de la boisson ; il est probable que les gerboises, les lagomys ne boivent jamais et se désaltèrent avec des plantes salines ou des herbes fraîches, ou, en hiver, avec un peu de neige. Tant dans le Gobi que dans l'Ala-chan et l'Ordos, nous avons reconnu quarante-six espèces de mammifères sauvages et onze espèces domestiques. Les plus caractéristiques sont : pour la Dzoungarie, le cheval et le chameau sauvages, le khoulan ou onagre, le djéghetaï ou hémione, et l'antilope saïga ; pour le Lob-nor et le Tarym inférieur, le chameau, le tigre royal, le sanglier et le maral ; pour l'Ala-chan et l'ordos, le dzeyran, le koukou-iaman, l'argali, la chèvre de Sibérie et le lagomys. Le loup, le renard, le lièvre, le hérisson et la gerboise habitent un peu partout ; l'ours ne se trouve que dans le Nan-chan oriental, qui sous aucun rapport n'appartient au Gobi, bien qu'il s'y enfonce profondément. L'abondance du sel et l'absence d'insectes favorisent beaucoup l'élevage du bétail, quoique les rigueurs de l'hiver et le manque d'eau amènent des épizooties fréquentes, mais très vite réparées. On y trouve surtout des moutons, des bœufs, p.229 des chameaux et des chevaux ; dans les montagnes de l'Ala-chan, les bœufs et les chameaux sont remplacés par des yacks. On voit aussi partout des chèvres et des chiens qui gardent les troupeaux et les iourtes des nomades.

Dans le Gobi, en y joignant la Dzoungarie et le Tarym, nous rencontrâmes deux cent quatre-vingt-onze espèces d'oiseaux sédentaires et de passage, savoir : rapaces, trente espèces ; passereaux, cent cinquante ; grimpeurs, six ; colombins, six ; gallinacés, onze ; échassiers, quarante-trois ; palmipèdes, quarante-cinq. Parmi ces oiseaux, les sédentaires sont en infime

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

minorité, et aucun d'eux n'appartient en propre au Gobi. Les oiseaux de passage sont très abondants dans la partie orientale, tandis qu'ils semblent éviter les déserts du Tarym et de la Dzoungarie. Des premiers, les plus communs sont le corbeau, la chouette, le geai du saksaoul, le moineau, l'alouette à grandes oreilles et le pinson du désert. Le milan, les traquets, les canards sauvages, les macreuses et une petite variété de grue viennent y nicher et s'enfuient avant l'hiver. Comme nous l'avons dit, il y a énormément de lézards, surtout dans l'Ala-chan, et peu de serpents ; les tortues n'habitent que les bords du Hoang-ho dans l'Ordos. On trouve des poissons dans les rivières des extrémités et dans les lacs d'eau douce, mais ils se ramènent tous à deux genres, les carpes et les goujons.

Revenons maintenant à l'Ala-chan, vers lequel nous nous dirigeons.

En descendant du Nan-chan oriental, le voyageur qui se dirige vers le nord entre immédiatement dans le désert d'Ala-chan. Au lieu des montagnes revêtues de riches prairies et d'épaisses forêts, il a devant les yeux une immense plaine couverte de sables mouvants. Cette plaine s'étend de l'est à l'ouest depuis les monts Ala-chan jusqu'à la rivière d'Etziné, et du sud au nord depuis le pied du Nan-chan jusqu'au Galbyn-gobi, c'est-à-dire sur une longueur de mille kilomètres et une largeur de trois cents. Cet espace ne présente pas l'aspect d'une plaine uniforme : le sable est divisé en bandes plus ou moins larges dont les intervalles sont occupés par des salines et des terrasses de loëss. Le sable, très fin et d'une couleur jaune rougeâtre, forme, sur un fond de loëss, des milliers de petites collines hautes de treize à vingt mètres, et qui ressemblent à une mer houleuse subitement pétrifiée. A chaque orage, les contours des vagues changent ; mais l'aspect général reste le même, et des nuées de poussière s'élèvent dans les airs, menaçant d'ensevelir le voyageur égaré. De place en place s'élèvent en outre des monticules isolés de formation calcaire, entièrement stériles.

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

Dans la partie orientale, l'altitude du désert d'Ala-chan est entre 1.260 et 1.740 mètres ; il n'y a que le lac salé Djarataï-dabassou qui soit à 1.080 mètres. C'est l'endroit le plus bas de toute la partie de l'Ala-chan que nous avons explorée. Comme on doit bien le penser, cette région n'est pas riche en eau ; les petites rivières qui prennent naissance dans le versant nord-est du Nan-chan n'arrosent qu'une étroite bande de terre au pied de la montagne et se perdent bientôt dans les sables du désert. Il n'y a que l'Etzingol qui, à l'ouest, parcourt un espace un peu plus considérable avant de former un ou deux lacs, dans lesquels il finit. Une seule petite rivière prend naissance dans la partie occidentale des monts Ala-chan, et c'est sur ses bords qu'est bâtie la ville de Dyn-iouan-in, l'unique cité du pays. Au dire des indigènes, il y a çà et là, dans l'intérieur, des lacs salés et quelques sources, mais ils n'ont généralement à leur disposition que l'eau des puits.

p.230 Le climat de l'Ala-chan diffère de celui des autres parties du désert de Gobi en ce qu'ici les pluies d'été ne sont pas rares ; cependant la quantité d'humidité n'est pas suffisante, et une affreuse sécheresse y règne pendant la plus grande partie de l'année. Les ouragans sont fréquents, surtout au printemps ; et en hiver la terre ne se couvre pas de neige, parce qu'elle fond aussitôt qu'elle est tombée. Les chaleurs sont insupportables en été ; il est surtout presque impossible de vivre au milieu du sable ardent de Baden-djarin, localité située à quinze jours de marche vers l'ouest-nord-ouest de Dyn-iouan-in. Au dire des Mongols, les sables, disposés en petits monticules, s'échauffent excessivement, et « il y fait chaud comme sous un chaudron ». Le Badan-djarin sert de lieu d'exil aux criminels de l'Ala-chan.

Le désert d'Ala-chan est aussi monotone sous le rapport de la vie organique que par son aspect. C'est dans les salines que la végétation est la plus riche ; les plantes qui y croissent sont toutes gonflées de sève ; les autres sont difformes et pour la plupart épineuses. Il est fort rare d'y rencontrer une fleur, et celle-ci

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

produit une impression pénible, parce qu'elle semble égarée dans ce royaume de la mort. Il n'y a un peu de variété que sur la limite des sables, où le lœss commence à se montrer. Là croissent, en fait de buissons, le *kharmyk*, le *Calligonum mongolicum*, l'*Artemisia campestris*, et, en fait d'herbacées, trois espèces d'oignons sauvages, l'*Inula ammophila*, la *Tournefortia arguzia*, etc., etc. Plus loin, sur les terrasses argileuses, se trouvent la *Reaumuria songarica*, dont les Mongols mangent les graines, et la rhubarbe. Dans les salines poussent le dyrissoun, les salicornes et les salsolées, tandis qu'au milieu des sables et principalement dans les crevasses et les enfoncements on trouve le *soulkhyr*, le *Pugionium*, le *saksaoul* et le *Hedisarum arbuscula*, qui à la mi-août se couvre de belles fleurs roses rappelant notre pois de senteur.

La faune du désert d'Ala-chan n'est pas plus riche que la flore. Nous n'y avons trouvé que neuf espèces de mammifères sauvages, dont les plus importants sont le dzeyran et le loup, puis viennent le renard, le lièvre, le hérisson, la chauve-souris et deux espèces de mérions. Dans les montagnes d'Ala-chan et de Kara-narin-oula on rencontre le cerf maral, le musc, l'argali et le koukou-iaman, mais ces animaux n'appartiennent pas au désert. Les oiseaux sédentaires les plus caractéristiques sont le geai et le moineau du saksoul, la chouette, le pinson, la fauvette et l'alouette du désert. Les oiseaux qui viennent seulement y couvrir sont le milan, le lanier du désert, la huppe, la fauvette rieuse, le traquet à gorge noire et la grue cendrée.

Le désert est très riche en lézards ; on en heurte à chaque pas ; nous y avons vu trois espèces de serpents.

Comme on peut bien le penser, la population y est très peu dense ; d'après les avis officiels, elle comprend trois mille iourtes, contenant environ quinze cents habitants des deux sexes. Dans ce nombre figurent une centaine de Kirghises, venus jadis du Koukou-nor. Les Mongols de l'Ala-chan, appartenant au groupe des Eleuths ou Kalmouks, se distinguent, par leur type extérieur, des Mongols

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

Khalkhas et se rapprochent davantage des Chinois ; du reste ils portent tous le costume chinois. Les femmes se font remarquer par leur obésité précoce et elles sont de mœurs très légères. Le caractère des hommes ne le cède en rien à celui des Chinois ; ils



Lamas et Mongols de l'Ala-chan

sont insolents, rusés et trompeurs comme eux, et paresseux comme de vrais Mongols. Au milieu d'eux est une quantité incroyable de lamas, qui ne font absolument rien ; les impôts sont excessifs, et le peuple est dans la plus profonde misère. Du reste aucun d'eux ne cultive le sol ; ils aiment mieux la vie indolente des pasteurs. Ils élèvent de préférence des chameaux, à l'aide desquels ils transportent du sel dans les villes voisines, d'où ils ramènent des marchandises chinoises.

Le désert d'Ala-chan, comme tous les déserts, produit sur le voyageur une impression puissante, mais pénible. On s'avance peu à peu, à travers les sables mouvants et les salines incultes, et l'on

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

rencontre toujours les mêmes paysages, le même silence, le même dénuement. On aperçoit au loin un timide dzeyran ; soudain retentit le sifflement aigu de la gerboise ou du geai du saksoul ; on voit passer une volée de traquets ; puis des heures se passent sans qu'aucun bruit vienne troubler le silence solennel, sans qu'un seul être en égaye l'uniformité, excepté toutefois les innombrables lézards. Cependant le soleil darde ses plus chauds rayons, et pas un arbre, pas un arbuste ne vous offre un ombrage protecteur, ne fût-ce que pour quelques minutes. Aucun souffle ne vient rafraîchir le front du voyageur. Si tout à coup un ouragan s'élève, loin de vous soulager il ne fait que soulever des tourbillons de sable et de poussière salée, qui vous suffoquent. L'inexorable soleil brûle jusqu'à son déclin ; le sol, fortement échauffé, vous rend cette chaleur jusqu'au matin suivant, et alors apparaît le disque rouge-sang de l'astre du jour qui brûle de nouveau tout ce qui a pu s'attédir pendant la nuit. En hiver, l'aspect général du désert est le même ; il n'y a de changé que les conditions climatiques. L'insupportable chaleur fait place à des froids non moins insupportables, auxquels il est impossible de se soustraire sans abri ni combustible. Il faut que, chez les quelques plantes qu'on rencontre, la force vitale soit bien grande, pour qu'elles puissent résister à ces extrêmes et à toutes les autres rigueurs de cette marâtre nature.

Après avoir passé une nuit près de la ville de Dadjin, dont les abords, autrefois ravagés par les Dounghans, ne s'étaient point encore relevés de leurs ruines et se présentaient encore à nous tels que nous les avons laissés il y a sept ans, nous nous dirigeâmes vers l'Ala-chan en suivant la route précédemment parcourue ; seulement cette fois nous avions avec nous deux guides connaissant assez bien le pays.

p.231 Pendant les trois premiers jours nous rencontrâmes des Chinois qui gardaient les chevaux de l'État. Après avoir dépassé la Grande Muraille, qui s'étend à une lieue au nord de Dadjin et ne présente dans cette partie qu'un mur de six mètres de hauteur,

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

fortement endommagé par le temps, nous passâmes la nuit près de la fanza Ian-djonza, où nous nous étions déjà arrêtés deux fois. Cette fanza offre le type de la plupart des constructions des villages de cette partie de la Chine. Un mur en terre glaise la défend contre les incursions des nomades, et à l'abri de ce mur se trouvent l'habitation et les bâtiments de service. Il n'y a que le puits qui soit creusé à l'extérieur ; ce puits, d'une profondeur considérable (soixante mètres), donne une eau excellente, à la température de 13,3°. En y puisant pour abreuver nos chevaux, nous trouvâmes dans un des seaux un crapaud, qui probablement y était tombé par mégarde, mais qui n'y creva pas et qui avait vécu tranquillement dans l'eau.

Après la fanza Ian-djonza nous prîmes la direction de l'est-nord-est, le long de sables profonds qui s'étendaient au loin vers le nord. Nous traversions une saline inculte, sans eau, hérissée de petits monticules, et dont l'altitude était de 1.740 mètres. Le temps était couvert et assez frais. Nous avons parcouru quatre-vingt-dix kilomètres, quand une rangée de ces monticules nous barra complètement le passage ; il nous fallut faire un détour de quatorze kilomètres dans un sable où nous enfoncions jusqu'à la cheville. Par bonheur il avait plu la veille, le sable était humide et nous pûmes arriver d'assez bonne heure près de la source du Baïan-boulyk.

Les sables au milieu desquels nous nous trouvions ont reçu des Mongols le nom de *Tyngheri*, c'est-à-dire 'Ciel', à cause de leur immense étendue. Ils présentent le même aspect que tous les sables de l'Asie centrale et du Turkestan russe, où ces régions sont connues sous le nom de *barkhan*. Ces Tyngheri sont couverts de collines de treize à vingt mètres, rarement de trente mètres de hauteur, séparées par des vallées plus ou moins profondes disposées parallèlement. Du côté exposé à l'action du vent, le pied n'enfoncé pas trop et la pente est douce ; du côté opposé, les collines sont escarpées et le sable est très mouvant. Il s'y forme souvent des crevasses qui pénètrent jusqu'aux couches inférieures du sol. On ne rencontre dans tous les Tyngheri que deux ou trois

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

sources, et, partout où nous avons creusé, nous n'avons obtenu qu'une eau boueuse et saumâtre.

La végétation n'existe dans les Tyngheri qu'au bord des rares sources et aux limites extrêmes ; les plantes les plus répandues sont le *soulkhir* et le *Pugionium*.

Le soulkhir appartient aux plantes salines ; on le trouve dans toute l'Asie centrale jusqu'au 48^e degré de latitude, et il ne pousse que dans les sables. Nous l'avons rencontré également dans le bassin supérieur du fleuve Jaune et dans le Tsaïdam, mais jamais au Thibet. Comme toutes les plantes du désert, il a de très longues racines qui vont chercher l'humidité à de grandes profondeurs. Plus il pleut, plus la végétation est puissante, et, si les conditions sont favorables, il atteint dans l'Ala-chan trois pieds de hauteur. Non seulement cette plante donne un excellent fourrage, mais ses graines, ressemblant à celles du pavot, servent de nourriture aux Mongols, qui en tirent une très bonne farine.

L'autre plante de ces déserts, quoique moins utile aux habitants, est le *Pugionium*, que les Mongols nomment *dzerlik-lobyn*, c'est-à-dire « radis sauvage » ; effectivement les fruits crus ont la saveur du ^{p.232} radis ou de la moutarde. Les Chinois en récoltent les jeunes pousses, les font mariner et en assaisonnent leurs mets. La tige ne dépasse jamais un pied, et encore est-elle presque entièrement enfouie dans le sable. Les branches s'étalent sur le sol, couvrant un espace de 65 centimètres à 1 mètre de diamètre ; elles sont minces et fragiles. A la fin de la deuxième année elles donnent de petites fleurs blanches ou roses.

Au dire des Mongols il existe dans les Tyngheri des chevaux sauvages ; mais ce sont des animaux domestiques qui, lors de la dévastation des Doungans, en 1869, se sont enfuis dans le désert, où, depuis lors, ils errent et se multiplient en toute liberté. Ils sont très prudents et ne vont boire aux sources que la nuit ou dans les lieux inhabités ; cependant les indigènes en ont déjà repris une bonne partie à l'aide du lasso.

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

A notre grande surprise nous vîmes dans l'Ala-chan un passage d'oiseaux assez considérable, non seulement de grands comme les cygnes, les oies, les grues, mais aussi de menues espèces, telles que roitelets, gobe-mouches, gorges-bleues, moineaux des joncs, canepetières. Le plus fort passage fut du 10 août au 20 septembre ; plus tard nous ne vîmes plus que des individus isolés.

Nous nous apprêtions à franchir les sables du Tyngheri, quand nous vîmes venir à nous trois Mongols, émissaires du prince d'Ala-chan, parmi lesquels notre vieille connaissance Moukdoï. En leur honneur nous fîmes une halte d'un jour près de la source de Baïan-boulyk. Sur un petit marais voisin de cette source nous aperçûmes une grande quantité de bécassines tellement fatiguées de leur voyage que nous pouvions les prendre à la main. Puis en deux étapes nous atteignîmes le lac salé de Serik-dolon, qui est situé tout au milieu des sables et n'a pas plus de deux cent cinquante mètres de circonférence. Le sel y forme une couche assez épaisse, que l'eau recouvre de quinze centimètres de hauteur ; il est bordé de roseaux, et près de là on a creusé un puits assez profond, où nous trouvâmes une dizaine de seaux d'eau assez douce. A partir de ce lac nous fîmes environ quinze kilomètres à travers des sables mouvants, où la route est indiquée par des tas de pierres placés à une grande distance les uns des autres. Puis, après avoir dépassé le temple de Sokto-Kouri, nous eûmes une route carrossable jusqu'à la ville de Dyn-iouan-in. Cette ville est à 1.500 mètres d'altitude ; nous y arrivâmes le 24 août, par une chaleur terrible, et nous y campâmes, dans une fanza qu'on nous avait préparée en dehors du mur d'enceinte.

Cette ville est connue des Chinois sous le nom de Va-ïan-fou, et des Mongols sous celui d'Alacha-iamin. C'est l'unique ville du pays d'Ala-chan ; elle est située, comme nous l'avons dit, à quinze kilomètres à l'ouest de la chaîne de montagnes, sur une petite rivière qui prend sa source près du sommet du mont Bougoutouï. De même que toutes les villes de cette partie de la Chine, elle est

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

ceinte d'une muraille en terre glaise qui a un kilomètre et demi de circonférence. A l'abri de cette forteresse habite le prince d'Alachan et se trouvent les boutiques des marchands, presque tous Chinois, de la ville de Ning-sia. En dehors du mur on avait établi plusieurs centaines de fanzas, qui furent toutes dévastées par les Dounghans, ainsi que le palais d'été du prince ; rien de tout cela n'a encore été relevé. Il nous fut impossible d'apprendre le nombre des habitants, mais, à coup sûr, il n'est pas fort élevé.

Le lendemain de notre arrivée, nous reçûmes la visite de notre vieil ami le lama Baldyn-Sordji, qui revenait de Pékin et nous apportait des lettres et des papiers. Baldyn est toujours l'homme de confiance du prince : il a un peu vieilli, mais il a encore toute son énergie.

p.234 A la mort de l'ancien van, survenue en 1877, son fils aîné, Aria, lui succéda ; le second, Sia, reçut le titre de *goun*, c'est-à-dire prince du sixième degré ; et le troisième conserva celui de *hyghen*. Nous avons pu avoir les portraits des deux derniers, mais jamais celui de l'aîné. Ce prince est obèse et louche ; Sia est de taille moyenne, et également trop gros : quant au hyghen, il est maigre et musculeux, et malgré ses trente ans il a toujours l'air d'un adolescent.

Le van gouverne la province, et ses frères lui servent de conseillers ; mais, à tout prendre, ils ne font rien que se quereller entre eux ; tous leurs efforts tendent à tirer le plus d'impôts possible de leurs sujets. Dans ce but, le van confère, à prix d'argent, à ses courtisans différentes petites dignités, que peuvent acquérir même des domestiques et des bergers. A la moindre faute ces dignitaires sont destitués ; toutefois, après un nouveau paiement, leurs charges peuvent leur être rendues.

Les deux autres princes organisent des représentations théâtrales, où ils ne craignent pas de figurer dans des rôles de femmes. Ils invitent les habitants notables de la ville, ainsi que les riches mongols du voisinage, et chaque invité est obligé de faire un

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

présent en argent ou en nature. En somme, les trois princes de l'Ala-chan ne sont que de rusés fripons. Bien que nous leur eussions fait de jolis cadeaux, ils n'eurent pas honte de nous envoyer leurs domestiques pour nous prier de leur donner tel ou tel objet désigné.



Les princes Sia et Hyghen

Ils traitent leurs subalternes avec une suprême arrogance et exercent sur leurs sujets un espionnage constant. Il y a huit ans ils étaient encore de tout jeunes gens, déjà profondément corrompus ; mais, depuis qu'ils ont le pouvoir entre les mains, ils sont devenus des despotes de la pire espèce, comme d'ailleurs la plupart des souverains d'Asie.

Les neuf jours que nous passâmes à Dyn-iouan-in furent consacrés à faire nos préparatifs pour une expédition à Ourga ; c'était un voyage de mille kilomètres à travers le centre du Gobi. Par bonheur approchait l'automne, la meilleure saison pour voyager

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

dans les déserts ; cependant il n'en fallait pas moins songer à se procurer de bonnes bêtes de charge. En conséquence nous vendîmes nos mulets au van, qui nous loua vingt-trois chameaux et six Mongols pour les conduire. Nous vendîmes également nos chevaux, fatigués, pour en acheter d'autres ; il n'y eut que nos trois chameaux vétérans, derniers débris de notre caravane du Zaïssan, qui firent encore partie de cette expédition.

Le matin du 2 septembre nous quittâmes Dyn-iouan-in, et, après quatre jours de marche, nous passâmes la nuit près du lac Djarataï-dabassou, distant d'une centaine de verstes de la ville d'Ala-chan. L'aspect général du désert était toujours le même : de l'argile, du sable, au milieu desquels poussait çà et là le saksoul. Pendant tout cet été il n'avait point plu dans le désert, aussi sa misérable végétation avait entièrement péri. Quoique nous fussions en septembre, le temps était chaud (28,5° à une heure de relevée) ; il n'était même pas froid pendant la nuit.

Le Djarataï-dabassou n'a pas moins de cinquante kilomètres de circonférence ; il se trouve à une altitude de 1.080 mètres. C'est l'endroit le moins élevé de toute la partie de l'Ala-chan que nous avons explorée. Un excellent sel y forme une couche de deux à six pieds d'épaisseur ; l'exploitation en est très restreinte et se fait exclusivement au profit du prince.

Au nord du lac, la contrée paraît encore plus aride ; on ne voit partout que sables ou salines, sur lesquels sont dispersées des touffes de saksoul ou de kharmyk. Quand on approche de la montagne de Khan-oula, ces plantes deviennent de plus en plus rares, et cependant nous rencontrions souvent des Mongols avec leurs chameaux et leurs troupeaux de moutons. En les voyant, nous nous demandions : où l'homme ne peut-il pas s'acclimater ! car ces nomades vivent dans cet affreux désert, et peut-être s'y sentent-ils heureux.

Après avoir dépassé le puits Boro-soutchi et la source Karamorité, près de laquelle nous étions restés dix jours en 1871, nous

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

arrivâmes aux bords du Koukou-nor. Ce lac se trouve à cinq kilomètres de la route que nous suivions actuellement ; mais je fis ce détour pour pouvoir m'arrêter au bord de l'eau et y organiser une chasse. Mon espoir ne fut pas trompé ; nous y trouvâmes une grande quantité de cygnes, d'oies et de canards sauvages. En nous rendant ensuite du Koukou-nor aux monts Khan-oula, nous traversâmes un large groupe de rochers de granit. qui forme le prolongement de la montagne Kara-nourin-oula, limite septentrionale du bassin du Hoang-ho.

A proximité de notre chemin, à travers ces montagnes, se trouve le temple de Baïan-toukhoun, qui ne compte pas moins de trois cents lamas. Au nord de ce couvent finit le territoire d'Ala-chan, et nous entrâmes dans l'aïmack des Mongols-Ourots, qui s'enfonce, en triangle aigu, entre l'Ala-chan et le Khalkha. En revanche il s'étend fort loin vers l'orient, jusqu'au pays des Tsakhars, en touchant au sud à l'Ordos et au nord à l'aïmack des Souniouts.

L'extérieur des Ourots rappelle beaucoup plus le type des Mongols de l'Ala-chan que celui des Khalkhas, mais leur caractère, fait de ruse et de cupidité, se rapproche de celui de tous leurs congénères établis sur les confins de la Chine. Le coin de leur pays que nous avons traversé est remarquable par le nombre d'ormes (*Ulmus campestris*) que l'on y rencontre. Ils produisent une impression très agréable au milieu de la nudité du désert. Malheureusement les indigènes laissent leur bétail en dévorer les rejetons, et, quand ces arbres mourront, il n'y aura pas de jeunes pour les remplacer.

Depuis la frontière de l'aïmack des Ourots, entre le 41^e et le 45^e degré de latitude nord, s'étend la bande centrale du Gobi. Cette région, à base de granit et de gravier, diffère beaucoup du désert sablonneux de l'Ala-chan, et est peut-être la plus aride de tout le désert. Le gravier mélangé de loëss en forme le sol. Le manque d'eau s'y fait partout sentir ; c'est pourquoi la flore et la faune y

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

sont si pauvres. A l'endroit où nous l'avons ^{p.235} traversée, cette bande était divisée en deux parties par le mont Khourkou. Au sud, la contrée n'a que 1.050 à 1.230 mètres d'altitude, et les sables mouvants ne sont pas rares. Au nord ils disparaissent presque entièrement, et la plaine s'élève à 1.500 mètres. Cependant, de l'un comme de l'autre côté, dominant les vallées rocailleuses, inégales, de petits rochers de schiste, de gneiss et plus rarement de granit, de grünstein et de grès. Le saksaoul y croît encore en assez grande abondance ; dans la partie septentrionale on voit la *Caragana pygmæa*, et, dans le sud, des buissons d'amandiers. Au pied des terrasses de lœss, où les averses forment des lacs temporaires, poussent le kharmyk, le dyrissoun, l'absinthe et plusieurs espèces de graminées. En fait de mammifères, cette partie du Gobi renferme le dzeyran, le loup, le renard, le lièvre, le hérisson et la gerboise, mais tous en très petite quantité. Les argalis que nous y rencontrâmes diffèrent suffisamment de ceux du Thibet pour constituer une espèce distincte, à laquelle nous proposons de donner le nom d'*argali de Darwin*. Ils sont assez grands : un mâle que nous avons tué avait 1,47m de hauteur jusqu'à la naissance des cornes, et pesait plus de cent kilogrammes. Le poil est brun-foncé, parsemé de fils blancs ; le museau et le ventre sont roux, la queue gris cendré ; sur le front et les épaules le poil est frisé et plus épais que dans les autres parties du corps. Nous le rencontrâmes dans le versant méridional, où il semble préférer les régions rocailleuses presque entièrement privées d'eau. Il est très peu méfiant, n'étant jamais ^{p.236} chassé, mais il est difficile à tuer ; nous en avons vu un, dont une balle avait perforé le cœur, fuir encore à plus de trois cents pas.

Pendant notre halte près du temple de Baïan-Oula. nous apprîmes qu'aucun des six Mongols conduisant nos chameaux ne connaissait le chemin d'Ourga. Comme il est à peu près impossible de s'orienter dans le désert, où l'on n'a aucun point de repère, il nous fallut prendre des guides, et, comme toujours, nous eûmes

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

beaucoup de désagréments avec ces gens. Ajoutez à cela que le pays était affreusement stérile : nos chameaux trouvaient bien encore à manger, mais nous ne pouvions nourrir nos chevaux qu'avec du grain, riz ou orge ; cependant ils ne maigrissaient pas beaucoup.

Nous fîmes une nouvelle halte près des sources du Tchirgou-Boulyk, où nous tuâmes beaucoup de canards sauvages. Dans cette contrée, le bétail n'a pour se nourrir que les grosses tiges du *Cynomorium coccineum*, du reste assez abondant ; les Mongols les mangent aussi, mais après les avoir fait bouillir. De là nous parcourûmes une trentaine de kilomètres en longeant des taillis de saksauls qui croissent sur des sables mouvants. Nous vîmes ensuite des terrasses de gravier parsemées de monticules pierreux, derrière lesquels se développe le Galbyn-Gobi. Les Mongols prétendent que ce désert s'étend, à l'est et à l'ouest, à vingt jours de marche ; mais, à l'endroit où nous l'avons traversé, il n'a que vingt-sept kilomètres de largeur, et il est à 1.050 mètres d'altitude. En quittant le Galbyn-gobi, près du puits Soutjan-Kara-Tologoï, nous abandonnions le pays khalkha pour pénétrer dans l'aïmack de Touchtou-khan.

Au pied septentrional du mont Khourkhou nous coupâmes, près de la source du Bortzou, le chemin de caravane qui conduit des villes Koukou-Khoto et Baou-tou à Khami et à Sou-tchéou. Le mont Khourkhou est le prolongement oriental de l'Altaï méridional ; généralement peu élevé et assez étroit, il atteint, selon le colonel Pievtsof, la limite des neiges éternelles au mont Ikhé-Bogdo, situé par 45 degrés de latitude nord et 70 de longitude orientale de Poulkova. Tournant ensuite vers le sud-est, il devient de moins en moins élevé, tout en conservant une grande hauteur dans le groupe isolé de Gourboun-Seïkhyn, et disparaît complètement dans le Galbyn-gobi, approximativement sous le 42^e parallèle. Il résulte donc des observations de M. Pievtsof et des miennes que l'Altaï méridional, loin de s'arrêter

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

dans le nord-ouest du Gobi, coupe diagonalement ce désert et s'étend presque jusqu'aux confins de l'In-chan.

Dans la direction que nous avons suivie, le Khourkhou n'a pas plus de 10 kilomètres de largeur, et ne s'élève pas à plus de 1.000 mètres au-dessus de sa base et, par conséquent, de 1.800 mètres d'altitude absolue. Ces monts sont sillonnés par de nombreux défilés, où l'on rencontre des rochers de schiste et de granit. Il y a peu de sources, mais des puits, à proximité desquels des Mongols s'étaient établis avec leur bétail ; celui-ci trouve à vivre, car le Khourkhou n'est pas aussi dénudé que nous l'avons cru en 1873. Sur ses pentes croissent le pigamon et l'armoise, et, au fond des ravins, il n'est pas rare de rencontrer le dyrissoun, le kharmyk et le pêcher sauvage.

En fait de grands animaux nous n'y vîmes guère que le bouc noir de Sibérie ; cette espèce est très méfiante ; on ne peut guère la poursuivre à travers les roches aiguës qu'elle habite, aussi n'en avons-nous pu tuer qu'un seul spécimen. Nous y avons trouvé le gypaète barbu, le vautour fauve et beaucoup de *Caccabis chukar*. Pendant ce temps (22 et 23 septembre), l'automne commençait à reprendre ses droits, l'herbe jaunissait et les feuilles des arbustes se détachaient à chaque souffle de vent.

Continuant à nous diriger le nord, nous traversâmes une vallée assez étroite fermée à l'ouest, puis un rameau septentrional du Khourkhou, et nous entrâmes de nouveau dans des plaines ondulées, parsemées de collines rocailleuses. La contrée, qui n'avait que 1.110 mètres d'altitude au pied de la montagne, s'élevait graduellement et atteignait 1.620 mètres au puits Boudounchabakhtaï. Au delà le sol recommençait à s'abaisser ; il revenait à 1.110 mètres au puits de Tougriouk, et cette altitude ne changea plus jusqu'à Ourga. Dans cette plaine il y avait des terrasses de gravier ; les steppes devenaient de plus en plus rapprochées et les puits moins rares. Ils étaient peu profonds ; l'eau était potable, bien que quelquefois un peu salée ; mais, les vents devenant

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

violents, il fallut remplacer notre tente par une iourte. Plusieurs routes carrossables traversaient le pays, nommément celle de Koukou-khoto à Ouliassoutaï et de Baoutou à Khami. Ces chemins étaient alors assez fréquentés, on y rencontrait surtout des caravanes portant des vivres et du fourrage à l'armée chinoise campée dans les oasis du Tian-chan.



Mongols et Mongoles Khalkhas

Arrivés aux limites extrêmes du Galbyn-gobi, et entrés sur le territoire des Khalkhas, nous rencontrions plus souvent les iourtes des Mongols nomades. Il n'y avait pas un coin de prairie qui ne fût occupé par le bétail, car ce désert, comme tout le Gobi, est habité autant que la nature le permet. Si sur son immense surface la Mongolie n'a que de deux à trois millions d'habitants, c'est qu'elle ne pourrait en nourrir davantage. On voit même souvent des nomades établis, de gré ou de force, dans des régions qui frappent le voyageur par leur sauvagerie et leur aridité : mais les parties

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

plus fortunées ne pourraient pas recevoir un plus grand nombre d'hommes avec leurs immenses troupeaux. Chaque tribu a sa place désignée pour y faire paître son bétail. Quand le fourrage vient à manquer, ils ont le droit de transporter leurs tentes dans une autre localité et d'y séjourner jusqu'à ce qu'elle soit épuisée. Dans le Gobi central on voit quelquefois les Mongols, attirés par les vertes terrasses, installer leur camp à cinq et sept kilomètres des sources et s'y rendre chaque jour pour s'approvisionner d'eau : ^{p.237} ils abreuvent leurs moutons tous les deux jours et leurs chameaux tous les quatre ou cinq jours. En hiver, dès les premières neiges, ils se retirent dans des prairies où il y a absence totale d'eau et qui, par conséquent, n'ont pas servi de pâturages en été ; ils y restent aussi longtemps que dure l'herbe et que la neige peut suffire pour les désaltérer.

Toute la vie du Mongol se consume en soins à donner à son bétail, et son existence ne diffère pas beaucoup de celle de ses bêtes. Il ne sait et ne voit rien ; toujours s'étend devant ses regards le désert morne et illimité, avec ses froids, ses chaleurs et ses ouragans. Ce n'est pas sans raison que le caractère du nomade est si apathique : dans le milieu où il végète, rien de mieux ne saurait se produire. Du reste cette vie a aussi ses avantages : il n'y a pas ici de distinction bien tranchée entre riches et pauvres ; les raffinements du luxe y sont impossibles, et il n'y a pas de mendiants. Les nomades ne connaissent pas la prostitution, ni la plupart des maux inhérents à la civilisation. Si les souverains et le personnel administratif usent trop souvent de l'arbitraire, il est toujours de s'y soustraire au moyen d'un cadeau, et les grandes injustices sont rares. Le nomade est beaucoup plus indépendant que nos paysans et nos artisans ; il ne fait que ce qu'il veut, tandis que nos ouvriers succombent souvent à la peine et n'ont pas toujours un morceau de pain. Cela ne lui donne pas la moindre envie de changer sa vie paresseuse et libre contre une existence plus civilisée, d'autant plus qu'il n'y a qu'un homme sur cent, même

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

sur mille, qui jouisse des bienfaits d'une vraie civilisation. Ajoutons que les conditions physiques de la Mongolie et d'une partie du Thibet n'admettent pas la vie sédentaire, agent indispensable du mouvement progressif des nations. Il en résulte que les nomades de l'Asie centrale resteront barbares pendant encore de longues années, jusqu'à ce que la marche fatale des événements amène leur disparition, comme nous voyons s'anéantir les indigènes de l'Amérique et de l'Australie.



Mongols Ourots

Pendant la première partie de notre voyage de l'Ala-chan à Ourga s'acheva le mois de septembre, qui s'était fait remarquer par un temps presque continuellement clair et par une température presque aussi élevée qu'en été. Dans l'Ala-chan et dans le pays des Ourots, la chaleur, pendant les deux premières décades, atteignait 27,5° au milieu du jour, et pendant la nuit il n'y eut pas une seule gelée. Après avoir traversé le mont Khourkhou, en nous avançant vers le nord, le thermomètre baissa, cependant il marquait ^{p.238} encore 20 degrés, et nous ressentîmes la première gelée nocturne le 21 septembre. Nous en eûmes d'autres avant le 1^{er} octobre : la plus intense nous donna 8,3°. Il n'y eut, dans tout le mois, que trois jours couverts et quatre à demi voilés ; la pluie, qui tomba à trois reprises, ne fut pas abondante ; la sécheresse de l'air était extrême.

Dans les deux premières décades de septembre les vents étaient

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

très variables et les ouragans rares : il y avait des jours d'un calme absolu. A partir du 20 septembre les ouragans se déchaînaient presque tous les jours, venant de l'ouest ou du nord-ouest. Dans l'Ala-chan, ces vents violents font toujours tourbillonner des nuages de sable et de poussière : mais ici, où le sol est couvert de cailloux ou d'herbe, même pendant l'orage le ciel reste serein. Après avoir dépassé la route postale de Kalgan à Ouliassoutaï, nous étions entrés dans la région des steppes ; au lieu des plaines arides, nous rencontrions des monticules pierreux et des chaînes de collines. Plus loin au nord se profilait les contours de montagnes peu élevées formées par les derniers rameaux sud-ouest du Kenteï. Le long de notre route l'altitude ne dépassait pas 1.560 mètres et ne descendait pas au-dessous de 1250 ; c'est à ce dernier niveau qu'est située la ville d'Ourga. Au fur et à mesure que nous avançons, les pâturages devenaient plus abondants et les troupeaux plus nombreux. Les Mongols de la tribu des Khalkhas avaient l'air beaucoup plus fiers que leurs congénères du Gobi central, et nous voyions en grande quantité des dzeyrans et des terriers de marmottes et de lagomys. Les oiseaux de passage étaient déjà partis ; nous ne rencontrions plus que des alouettes et des fauvettes de haies. Il n'y a aucune rivière, mais les sources sont fréquentes ; les puits ne sont pas rares et l'eau en est potable. Nous mîmes douze jours pour traverser cette région avant d'arriver à Ourga ; il n'y avait pas de route carrossable, mais un grand nombre de sentiers sillonnaient la steppe.

A une centaine de verstes d'Ourga nous reprîmes la route que nous avons abandonnée près de l'Ala-chan et qui est fréquentée par les pèlerins se rendant du Khalkhas au Thibet. Ce chemin est tortueux ; nous y rencontrâmes de petites caravanes de Mongols allant à Ourga pour rendre hommage au Koutoukhtou. Ces gens mènent avec eux du bétail, qu'ils vendent dans la ville et dont ils abandonnent une partie du produit au profit du temple.

Après Ganghy-Daban notre campement fut établi près du Bougouk-gol, première rivière que nous rencontrions depuis le Nan-

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

chan. Une seule étape nous séparait encore d'Ourga, et, sous l'impression de cette joyeuse idée, la journée du 19 octobre nous parut effroyablement longue. Le terrain est accidenté et l'on ne découvre pas l'horizon à une grande distance ; mais enfin nous vîmes se dérouler devant nous la large vallée de la rivière Tola. Au fond, sur le tapis blanc de la neige nouvellement tombée, se détachait en noir Ourga, la ville sacrée des Mongols, et bientôt se dressa devant nous l'élégant édifice de notre consulat. La rivière Tola roulait ses ondes claires libres de glace ; à droite, au sommet du Khan-oula, s'estompait la ligne sombre d'une immense forêt : les fatigues et les dangers de dix-neuf mois touchaient à leur fin. Nous voilà à la porte de cette maison si bien connue ; nous voyons des figures amies, nous entendons notre langue natale.

La ville d'Ourga est située sur la rive droite de la rivière Tola et se compose de deux parties : l'une, habitée par les Mongols, est nommée par eux *Da-Kouren* (Grand-Camp) ou *Bogdo-Kouren* (Camp-Sacré) ; l'autre est la ville chinoise de *Maï-ma-tchin* (Ville-Sacrée), qui s'étend à cinq kilomètres à l'est de la première. La population totale s'élève à trente mille individus. Les Chinois à Maï-ma-tchin s'occupent de commerce ; à Da-Kouren pullulent les lamas. Dans l'un des temples de cette dernière, réside le grand Koutoukhtou de toute la Mongolie. Des bandes de pèlerins, surtout à l'approche du nouvel an, y viennent lui rendre hommage. De plus, résident à Ourga deux *ambans* ou gouverneurs, qui administrent la ville et les deux aïmacks orientaux des Khalkhas. Quant aux deux aïmacks occidentaux, ils relèvent directement du dzian-dzioun ou chef de l'arrondissement militaire d'Ouliassoutaï. La ville mongole est aussi habitée par un certain nombre de commerçants russes, qui vendent au détail des marchandises de leur pays et achètent principalement du thé, qu'ils envoient à Kiakhta. Le consulat russe se trouve sur une hauteur, non loin de la Tola, entre les deux quartiers.

La ville était alors en état de siège ; on y avait même construit une petite forteresse, qu'occupaient quelques centaines de soldats

De Zaïssansk au Thibet et aux sources du Fleuve Jaune

chinois, et l'on y avait appelé jusqu'à quatre mille Mongols. Cette horde déguenillée, armée de flèches et de vieux fusils, n'était évidemment bonne à rien.

D'Ourga nous renvoyâmes les chameaux loués dans l'Ala-chan nous vendîmes les trois qui nous avaient suivi dans toute notre expédition ainsi que nos chevaux de selle, et nous nous rendîmes à Kiakhta au moyen de chevaux de poste mongols. La distance est d'environ trois cents kilomètres, partagés entre onze relais. Nos compatriotes nous procurèrent un tarantass et un chariot chinois ;



Départ d'Ourga

ce dernier se compose d'une caisse solidement établie sur deux roues et fermée de tous côtés, à l'exception d'une étroite ouverture sur le devant. On ne peut s'y tenir que couché, le dos tourné vers les chevaux : sans quoi on aurait la tête plus basse que les pieds ; on y est horriblement secoué. Comme les cavaliers qui conduisent les chevaux se relèvent toutes les vingt minutes, il y a au moins une dizaine de Mongols qui galopent derrière chaque voiture.

Entre Ourga et Kiakhta le pays est couvert par les ramifications

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

du Kenteï, situé à cent vingt ou cent cinquante kilomètres au delà d'Ourga. Les rivières qui en descendent se jettent dans l'Orkhon, affluent de la Selenga et faisant partie par conséquent du bassin du lac Baïkal ; plus à l'est prennent naissance le Keroulioun et ^{p.239} l'Onon, qui appartiennent aux sources de l'Amour. Les montagnes, d'aspect assez doux, sont couvertes à leur sommet de forêts de bouleaux blancs, de pins et de mélèzes ; plus bas elles portent d'excellents pâturages.

Chemin faisant, nous rencontrâmes beaucoup de Mongols nomades ; ceux-ci sont plus grands, plus robustes que leurs congénères déjà étudiés, et ils semblent moins dévots, car nous ne les entendions pas murmurer continuellement des prières. Le temps fut beau pendant ce voyage : le ciel était serein, le vent léger, et la neige ne couvrait le sol que sur une épaisseur de trois à quatre pouces ; pendant la nuit le thermomètre descendait à — 19°, 3.

Enfin, le 29 octobre, nous aperçûmes les coupes des églises de Kiakhta et nous saluâmes, les larmes aux yeux, ce premier symbole de la patrie. Peu après, le commissaire vint au-devant de nous et nous conduisit dans un logement préparé, où nous passâmes huit jours, entourés d'une sollicitude fraternelle de la part de nos compatriotes.

Ainsi s'acheva notre troisième voyage dans l'Asie centrale. Comme dans les deux précédents, nous avons parcouru des contrées peu connues ou même complètement inconnues, s'étendant sur un développement de 23.730 kilomètres. Nous avons déterminé les coordonnées astronomiques de quarante-huit points, et fixé l'altitude de deux cent douze lieux ; nous avons noté toutes nos impressions et fait autant d'études ethnographiques qu'il nous a été possible. Enfin nous avons rapporté : 408 spécimens de mammifères, se rapportant à 90 espèces ; 3.425 oiseaux de 400 espèces ; 976 reptiles et batraciens ; 423 poissons ; 6.000 insectes ; 12.000 plantes, et un grand nombre d'échantillons minéralogiques.

S'il m'a été donné de réussir dans mes trois voyages, je le dois

De Zaïssansk au Thibet
et aux sources du Fleuve Jaune

surtout, je l'atteste ici à haute voix, à l'énergie, au courage, à l'entier dévouement de tous mes compagnons. Ils ne reculaient devant rien. Loin de leur patrie, séparés de tout ce qui est cher à l'homme, au milieu de fatigues et de dangers incessants, ils ont toujours été fidèles à leur devoir et se sont conduits comme de véritables héros.

Pour moi, après les premiers transports de joie et les premiers épanchements, un sentiment pénible me serre le cœur ; plus le temps avance, plus il me semble que j'ai laissé dans les lointains déserts de l'Asie quelque chose de bien cher que l'Europe ne peut pas me rendre. C'est que là-bas pousse une herbe bien précieuse ; c'est la liberté, liberté sauvage il est vrai, mais exempte d'entraves et presque absolue. Les fatigues, les périls, sont oubliés ou ne servent qu'à donner plus de relief aux moments de joie et de satisfaction intérieures. Aussi le voyageur passionné ne rêve plus qu'à ses aventures passées ; devant ses yeux défile incessamment le panorama de cet heureux temps qui l'engage à substituer au confort de la vie civilisée les fatigues et les labeurs d'une existence vagabonde, mais pleine de liberté et de ravissement.

@